

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

La Jeune Belgique, série 2, tome 1, partie 2 (n°9-17), Bruxelles, 14 mars 1896-9 mai 1896.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



LA

JEUNE BELGIQUE

SOMMAIRE :

ALBERT GIRAUD. — L'Art et la mode (II).
IWAN GILKIN. — L'Art social.
LA JEUNE BELGIQUE. — Francis Nautet.
EUGÈNE BACHA. — Puvis de Chavannes (Marius Vachon).
JSS. — La Restauration des Monuments d'Art ancien (Joseph Nève).
N. L. — Musique.
Maurice Cartuyvels. — Scintillements (Jean Casier).
NOTRE REFERENDUM.
MEMENTO.
BIBLIOGRAPHIE.

RÉDACTION

Comité directeur :

IWAN GILKIN, VALÈRE GILLE, ALBERT GIRAUD, A. GOFFIN.

Secrétaires :

FRANCIS DE CROISSET, ROBERT CANTEL.

ADMINISTRATION

HENRI LAMERTIN

Editeur.

BRUXELLES. — Rue du Marché au Bois, 20

ABONNEMENT :

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour les Pays de l'Union postale

Le numéro : 25 centimes.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

BRUXELLES

HENRI LAMERTIN

20, rue du Marché au Bois.

PARIS

LÉON VANIER

19, quai Saint-Michel.

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1884

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)
Comité directeur :
GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ;
tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin,
éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à
Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Hubert Krains, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895).
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de 7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. 7 50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LECLEERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalet*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
— *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
— — Edition ordinaire 3 50
— *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
— Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à 3 50 et 3 50
JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féérique, les Derniers vers. 1 volume 6 00
— *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
— *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
— *Les Cantilènes* 3 50
— *Le Pèlerin passionné*. 3 50
— *Autant en emporte le vent* 3 00
STUART MERILL. — *Les fastes*. 3 00
— *Petits poèmes d'Automne* 3 00
HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. 3 50
EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
— *Une belle dame passa* 3 50
— *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
— *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne*. 3 00
EMMANUEL SIGNORET. — *Livre de l'Amitié*, poème. 3 00
CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
GUY ROPEARTZ. — *Adagiettos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER
Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

L'Art et la Mode.

(Deuxième article.)

Est-il nécessaire d'insister sur l'absurde état d'esprit exploité et entretenu par les politiciens esthètes? Je ne le crois pas. Mieux vaut montrer les montreurs à l'œuvre et compléter par quelques souvenirs caractéristiques les notes rapides consacrées à la conférence de M. André Hallays.

En 1883, un soir, au Waux-Hall, comme nous applaudissions l'ouverture de *Tannhauser*, un politicien esthète nous arrêta d'un geste méprisant et nous dit d'une aigre voix de crécelle : « Il ne faut plus applaudir ça, jeunes gens! C'était bon il y a quinze ans : aujourd'hui, il faut chercher autre chose! »

Le politicien esthète lançait la formule de « l'autrechosisme », cette doctrine destinée à faire fureur parmi nos Mascarilles et nos Jodelets.

Wagner étant applaudi, c'est-à-dire fini, abandonné aux bourgeois, nos précieux ridicules cherchèrent autre chose. Quelques-uns, ayant appris le nom de César Franck, se dirent qu'il serait bien porté de comprendre ce musicien, et se hissèrent sur le piédestal des *Béatitudes*. Mais l'œuvre austère et noble du maître liégeois leur parut vite trop classique. Elle ne laissait pas assez de jeu à leur enthousiasme intéressé. M. Vincent d'Indy leur fit un moment l'effet d'un chef plus agréable à précéder, mais il les découragea en montrant un talent trop accessible, si bien que nos esthètes finirent, tout en accordant encore quelques éloges à l'auteur de la *Cloche*, par jouer de la trompette devant MM. Bruneau et Magnard.

M. Bruneau jouit pendant quelques semaines des avantages que les montreurs attachent à la qualité de génie révolutionnaire. Ah! le *Rêve*, quel drame audacieux! Quel terrible coup porté à la convention et à la routine! Le « complet » noir

de Félicien, quelle trouvaille! La modernité, jeunes gens! La modernité! Il n'y a que ça!

Certes, le veston du *Rêve* est un vêtement à conserver, ne fût-ce que pour l'insérer pieusement dans une *Histoire de la Mode musicale*; mais M. Bruneau, il faut bien le reconnaître, ne s'est pas maintenu à la hauteur de ce veston. *L'Attaque du Moulin* fut une désillusion pour les tambourinaires de Belgique et d'autres pays. Reste M. Magnard, dont l'écriture est suffisamment tourmentée et le parti-pris assez féroce pour légitimer les pâmoisons d'un certain nombre de Bélises. Mais M. Magnard ne produit guère, il semble mettre ses dissonances à la Caisse d'épargne, et le politicien esthète ne veut pas courir le risque de s'endormir sur sa grosse caisse.

Allons, debout! Tapins! et si la musique ne va plus, vive la peinture!

Ah! le carnaval, le beau carnaval que le mouvement d'art — je ne sais si j'emploie les termes consacrés — instauré depuis une quinzaine d'années par le farouche orphéon des « apporteurs de neuf! » Des savants estimables, sous prétexte de théorie des couleurs, venaient d'inventer une petite vérole et la communiquaient généreusement aux peintres nouveaux. Après Manet et Monet, Seurat et Signac. Le mot d'ordre fut donné et nos peintres désireux d'être tambourinés par les politiciens esthètes se mirent à pointiller avec énergie. La petite vérole se répandit avec une rapidité électrique. Non seulement toute figure humaine apparut grêlée; mais les animaux obtinrent une peau nouvelle conforme aux découvertes les plus récentes; mais, à l'exemple des êtres, les choses elles-mêmes s'abandonnèrent à la contagion. La terre, les eaux, le ciel, tout fut contaminé. le soleil, enfin, à la faveur d'une inoculation savante, prit la ressemblance d'une écumoire, et, grâce à l'égalité absolue de tous les

phénomènes devant le petit point, il fut établi qu'il n'y a qu'une seule substance, et le panthéisme matérialiste fut démontré aux yeux, pour les profanes, d'une façon aussi ingénieuse qu'inattendue. Ce fut un inoubliable mardi-gras, et le zèle des varioleurs fut si intense que, sous prétexte d'appliquer leur théorie des couleurs, ils pointillèrent des dessins au crayon noir!

Ce fut le moment suprême, le spasme pinaculaire de l'école. A partir de cet accès, la maladie perdit de sa force et le venin, de sa vertu. Maintenant, que subsiste-t-il de la petite vérole picturale? Quelques croûtes, et, peut-être, l'habitude de jeter des confetti pendant le carnaval. Que reste-t-il du pointillé? Un seul petit point rouge, indivisible, à la boutonnière intelligente de M. Maus!

Depuis lors, les peintres désorientés tâtonnent, et les politiciens esthètes se détournent de la peinture. Nos apporteurs de neuf eurent beau, sur la foi de M. Charles Henry, demander à des combinaisons de lignes, ce qu'ils avaient demandé, en vain, à la division du ton; l'attention était lassée. Même un homme d'un génie flamboyant, un Plus-que-Redon qui, s'il avait surgi cinq ou six ans plus tôt, eût communiqué à tous nos esthètes la danse de Saint-Guy d'un enthousiasme frénétique; l'architecte inspiré qui s'avisa, le premier et le dernier, hélas!, d'exprimer des états d'âme par des monuments sans porte ni fenêtres; même M. Trachsel ne parvint pas à galvaniser les curiosités mortes, et les charades de M. Prickker, exposées en ce moment au salon de la *Libre Esthétique*, n'ont pas même entendu une discussion.

La littérature, au point de vue des politiciens esthètes, est moins épuisée que la peinture. Leur tendresse pour les lettres fut toujours inquiétante. Déjà, en 1883, les montreurs s'étaient emparés des romans de Léon Cladel pour nous prêcher, en même temps que l'art utile, la grammaire belge, la syntaxe belge, la langue belge. Conseil impératif fut lancé à tous de se rouler avec délices dans la crotte patriale, qui, selon le mot de Henri Heine, sent toujours bon. Mais tout lasse, tout passe, tout casse. Cladel fut délaissé pour des gloires plus jeunes et plus mystérieuses. Après avoir pris au sérieux, pour les blâmer, les charges d'Adoré Floupette, nos politiciens esthètes furent frappés du mal dont ils se flattaient de guérir des gens nullement malades. Ayant blâmé la parodie, ils s'éprirent de l'original et se mirent à prêchi-prêcher l'Évangile

selon Jules Laforgue, l'Évangile selon M. René Ghil, l'Évangile selon M. Stéphane Mallarmé. Des jurisconsultes éminents s'assirent en rond autour d'un néologisme de Laforgue, et convièrent toute l'avocatcratie à néologiser en chœur avec eux. La théorie de la langue individuelle, substituée à la théorie de la langue belge, montra le bout de son nez indécent. En même temps, les montreurs développèrent en de lourdes Pandectes la boutade d'Arthur Rimbaud sur la couleur des voyelles; l'instrumentation de M. René Ghil fut proposée en exemple aux génies latents, et l'on inaugura un nouveau sport en publiant des gloses d'un provincialisme aigu sur les sonnets masqués de M. Stéphane Mallarmé. M. Jean Moréas, enseveli depuis dans la nappe d'un banquet déjà oublié, fut considéré comme un novateur trop timide et après avoir balancé un moment entre le Parnasse byzantin de M. Mallarmé et l'orchestron de M. Ghil, les montreurs se prononcèrent définitivement — dans la mesure où l'on peut leur appliquer cet adverbe — pour toutes les manifestations littéraires nouvelles, à condition qu'elles outrageassent l'Harmonie et la beauté. Le dilettantisme anarchiste couronna cette belle campagne, et l'éloge de la folie fut prononcé à la fois dans toutes les chapelles du culte. La revanche de Marsyas sur Apollon fut telle que nos montreurs en sont aujourd'hui à louer l'Homme jeune des Marolles, parce que son génie, heureusement dénué de toute littérature, remplace les termes du discours par des points d'exclamation souverainement individuels.

L'émeute des peintres a fini par le petit point; l'émeute des écrivains finit par le point d'exclamation.

C'est le dernier cri. Demain, lorsqu'il s'agira, conformément à l'usage, de trouver autre chose, les montreurs s'apercevront avec désespoir qu'il n'y a plus rien qui vaille la peine d'être montré. Une vilaine odeur empoisonne le royaume de Danemark. Tous les phénomènes, délaissés les uns après les autres, ont disparu de la scène. Les ombres tourmentées par les spectres sont évanouies. Ouvrons les fenêtres du palais d'Elseneur à la santé du soleil, à la bonté de la vie, enterrons les victimes de la folie et attendons Fortimbras.

ALBERT GIRAUD.

L'Art social.

M. Edmond Picard a repris avec une ardeur nouvelle sa campagne pour la propagation de l'*Art social*. On sait ce qu'il entend par là ; son art social est en réalité l'art socialiste. Ses déclarations ne laissent aucun doute à cet égard.

Déjà en 1883, au banquet Lemonnier, il disait aux jeunes écrivains : « *Votre mission est de FAIRE SERVIR l'art à détruire les abus d'une société qui semble en décadence, mais où se prépare, en réalité, l'éclosion d'un monde nouveau.* » On ne peut souhaiter plus de franchise. L'expression « *faire servir l'art* » donne la note exacte. Il s'agit, en effet, d'asservir l'art à la politique, et d'en faire un instrument de propagande socialiste.

Ces déclarations catégoriques n'ont pas dessillé les yeux des personnes sentimentales pour qui la formule l'*Art social* semble avoir une vertu magique. L'art social leur apparaît bon et généreux, tout ruisselant de miséricorde ; — on dirait une distribution supérieure de bons de soupe avec une exhortation à l'épargne et à la tempérance. Rien n'est plus attendrissant ; mais à quoi bon confondre l'art avec les Bureaux de bienfaisance ? Pendant que les âmes sensibles perdent leur sens esthétique dans ces générosités illusives, les adeptes du soi-disant art social emploient énergiquement l'art et les artistes à propager le socialisme. Ils ne prennent plus même la peine de dissimuler. Ils crient leurs desseins à voix haute. Mais, entraînés par un bizarre snobisme, les artistes tendent le col au joug, et le public bourgeois applaudit !

Cependant M. Picard écrit ouvertement dans le *Peuple* :

La mission de la Littérature, comme force adjuvante du progrès humain et comme agent le plus efficace des transformations sociales, est singulière et souvent difficile à démêler, soit qu'elle détruise ce qui doit disparaître, soit qu'elle édifie les institutions nouvelles. Voyez l'action de l'école réaliste, dissolvant avec l'acreté d'un acide, l'organisation bourgeoise qui fera place, dans un avenir prochain, à l'épanouissement des classes populaires. Ses œuvres exposent dans une œuvre originale, étrange, choquante pour ceux qui sont attaqués et en péril, des faits, des sentiments, des mœurs. Ils sont entraînants, curieux ingénieux ; ils laissent dans les âmes des impressions profondes d'où résulte un glissement général vers les conceptions inaperçues et un déplacement du pivot sur lequel tournent les préoccupations humaines. Ce que les livres de ce groupe ont fait pour miner la domination bourgeoise est effrayant. En dépeignant les infirmités de la classe où ils prenaient leurs sujets, ils ont atteint leur but artistique, mais sans se douter du **ROLE DESTRUCTEUR** qu'ils accomplissaient. Ils ont pour symbole « la dévastatrice Athéné ».

Tout est parfaitement indiqué dans ce morceau : l'asservissement de l'art à la politique socialiste, l'action que l'art peut exercer sur les esprits, l'effet que les partisans de l'*art social* en attendent. Pourquoi M. Picard se gênerait-il ? L'expérience lui a appris qu'il peut tout dire impunément : rien n'empêchera les artistes et le public, fascinés par la formule l'*art social* de lui obéir comme les somnambules obéissent au magnétiseur.

Et il dit tout :

Ce qui résiste à tout, dit-il, ne résiste jamais à l'Art, et par cela même son devoir est d'intervenir, comme réserve suprême, pour donner les dernières poussées aux choses usées. C'est par les brèches que Tacite et Juvénal avaient faites aux murailles impériales, pendant que Tibulle roucoulait et que trinquait Horace, que les Barbares ont pénétré.

Cela ne suffit pas. Non seulement M. Picard proclame hautement que l'art n'est bon qu'à servir le socialisme, il se plaît à montrer dans quel mépris les socialistes tiennent l'art, si grand qu'il soit, s'il ne sert pas leurs desseins politiques. L'art indépendant du socialisme, M. Picard l'appelle *la fantaisie pure*, et il ajoute :

Le temps n'est plus aux chansons, et ceux qui sont assez aveugles pour l'espérer encore, seront surpris dans leurs colloques byzantins, comme les docteurs de Sainte-Sophie par Mahomet II vainqueur, entrant dans la basilique et dispersant les pupitres sous le poitrail et les sabots de son cheval

Et l'esthète socialiste conclut hardiment : « **POÈTE, L'HEURE EST VENUE DE TREMPER TA PLUME DANS L'ENCRE ROUGE !** »

Que les véritables artistes interrogent leur conscience : où donc, dans toute cette prédication, se trouve le conseil de perfectionner l'art, de poursuivre uniquement la beauté artistique, de travailler à produire des œuvres de plus en plus belles, de plus en plus parfaites ? Il s'agit bien de cela ! Pourvu que l'encre soit rouge, peu importent les fautes de goût et les fautes de style ! Les expressions plates seront les bienvenues, les pataqués seront louables et les plus désolantes banalités deviendront très nobles à la condition qu'elles soient « sociales ». — Artistes, voilà ce que l'on fait de l'Art !

C'est donc là que nous en sommes arrivés après l'effort tenté durant quinze ans par les écrivains de la *Jeune Belgique* pour affranchir l'art des préoccupations politiques ! Les prétendus hommes de progrès nous ramènent à notre point de départ. Et leurs manœuvres sont honteusement secondées par quelques transfuges qui ont trahi la cause de l'art pour chercher une basse popularité dans les rangs de l'ennemi.

Cet ennemi, c'est la politique, quelle que soit sa couleur. Tout parti qui ose rêver d'asservir l'art à ses combinaisons intéressées doit rencontrer l'indignation de tous ceux qui ont l'honneur de toucher la Lyre éternelle. Qu'un grand homme, un Dante, un Hugo, chante la Liberté sainte et maudisse les oppresseurs de sa patrie, la terre l'écoute en palpitant. Mais si des rhéteurs conseillent aux artistes de chercher industrieusement le succès dans tel ou tel aplatissement devant la puissance du jour ou la puissance de demain, honte sur ceux qui les écoutent et qui vendent la chasteté de la Muse pour quelques gros sous, quelques rubans ou quelques acclamations! Que les mains dont on mendie l'applaudissement soient royales ou plébéiennes, capitalistes ou prolétaires, pieuses ou athées, qu'importe donc? Artiste, où que tu chantes et devant qui que ce soit, n'abaisse point tes regards vers ceux qui t'écoutent, mais regarde fixement dans l'azur du ciel la face rayonnante du dieu idéal qui conduit les Muses et crie-lui la fière devise : *A jamais vous seul!* (1)

Il n'est pas vrai que, pour être assuré de l'avenir, un artiste doive sacrifier aux divinités politiques du jour. On lit encore les comédies d'Aristophane; ce grand homme fut cependant un simple rétrograde, qui persiflait impitoyablement les démagogues de son temps, qui poussait même l'esprit réactionnaire jusqu'à bafouer la personne de Socrate et la république communiste de Platon. Cela ne l'a pas empêché d'être immortel; ce n'est certes pas à cela qu'il doit son immortalité : c'est à son génie, à son merveilleux esprit, à son goût exquis de la beauté, à la forme magique de son art. Est-il donc besoin de suivre le courant du moment? Au siècle dernier, au cœur de la grande Révolution, les Jacobins guillotinaient André Chénier, — « un amuseur, dirait M. Picard, un simple fantaisiste, » un imitateur de Théocrite, un chantre d'idylles pour personnes lettrées. Son frère, Joseph Chénier, écrivait des tragédies civiques, flattant les goûts de messieurs les sans-culottes. Ces tragédies n'en sont pas moins tombées dans l'oubli et les fantaisies de l'amuseur sont immortelles comme la poésie française, n'en déplaît à M. Picard.

(1) Devise de Ravenstein. L'hôtel Ravenstein, à Bruxelles, est mis à la disposition des Sociétés savantes, littéraires et artistiques. Ceux qu'y amènent leurs travaux peuvent lire cette admirable devise sur toutes les murailles. Puissent-ils en comprendre le noble sens et s'écrier, eux aussi, en regardant leur idéal : *A jamais vous seul!*

Celui-ci, dans sa prédication, emploie tour à tour la promesse, la menace et la prophétie. A ceux qui sacrifieront au veau de fer rouge du socialisme, il promet le succès et l'immortalité. Le succès, soit! On peut toujours organiser une « claque ». Mais l'immortalité n'appartient ni à M. Picard, ni à ses amis politiques; il offre aux artistes la lune dans un seau d'eau. L'immortalité artistique n'appartient qu'à ceux qui la méritent; malheur aux autres! Apollon écorche toujours les Marsyas, qui croient faire de la musique parce qu'ils font du bruit.

Après les vaines promesses, les vaines menaces; le socialisme arrivera chez les purs artistes, comme le cheval de Mahomet II à Sainte Sophie, et tant pis pour qui sera piétiné! M. Picard est bien bon de n'avoir pas rappelé aussi la guillotine de Chénier. Nous avons vu ce que valent ces menaces. Elles impressionneront les artistes qui tiennent à leur peau, plus qu'à leur art; les autres peuvent dormir — ou mourir — tranquilles : c'est à eux que l'immortalité appartient.

Enfin viennent les prophéties. M. Picard crie sur tous les tons et dans tous les articles : le socialisme est à vos portes! Il arrive, le vainqueur, le triomphateur, le maître des maîtres! Il arrive, il est là, « bardaf, patatras! » (1)

D'abord, il se pourrait que M. Picard, prit son désir de patatras pour la réalité. Et même, s'il disait vrai, le socialisme devait bientôt s'installer, en maître dans la société contemporaine, que veut-on que cela nous fasse? Est-ce que les triangles cesseront d'avoir trois angles? Est-ce que la beauté cessera d'être la beauté, la raison d'être la raison, les fautes de goût d'être des fautes de goût, les vers-libres d'être de mauvaise prose?

Le socialisme n'aura un art que si les artistes lui en donnent un. Et ceux-là seuls se trouveront en état de le faire, qui seront de véritable initiés.

Hors de là, quelques pochards pourront bien souffler dans des cornets de papier, mais seuls les imbéciles croiront entendre le cor d'Obéron.

Mais l'art, la gloire de l'art et l'intérêt artistique des artistes, tout cela importe peu aux prédicateurs de l'art social. Il n'ont qu'un but : faire servir à l'accomplissement de leurs desseins politiques la force persuasive et suggestive de l'art. Cette force est immense, quelques-uns le savent bien.

L'art porte la persuasion dans les âmes non par

(1) Expressions de M. Picard (*Le Peuple*.)

les procédés dialectiques qu'une autre dialectique peut combattre, mais par la suggestion émotive. Il n'aligne point des raisonnements, il touche, il charme, il subjugué. Il ne présente point des idées abstraites, mais des formes sensibles qui émeuvent et qui troublent. Là où la propagande didactique resterait stérile, il agit avec une irrésistible puissance, car les sentiments fixent les convictions ou les ébranlent avec une force bien autrement décisive que ne le pourraient faire les raisonnements les mieux construits. L'éminent sociologue Gustave Le Bon a démontré récemment combien les convictions profondes, celles qui gouvernent les actions des hommes, sont réfractaires au raisonnement et à quel point elles sont soumises à la moindre variation du sentiment. M. Picard n'ignore point cela et, certes, il est ici mille fois plus clairvoyant que ses adversaires politiques. Ceux-ci généralement regardent l'art comme un objet de luxe alors qu'il est peu de forces aussi puissantes, soit pour le bien soit pour le mal : après la religion, rien n'exerce une influence plus énergique sur les âmes.

Mais il n'est pas non plus de force plus indépendante, plus irréductiblement autonome. On peut essayer de l'asservir, mais quiconque, homme ou parti, tente l'entreprise, aura tôt ou tard à s'en repentir. Il sied ici de rappeler la symbolique légende de Pégase sous le joug. Schiller a chanté la tragi-comique aventure. Attelé aux chariots et aux voitures, le cheval ailé, dans son élan sauvage, les renverse au bord des abîmes ou les entraîne sur les rocs escarpés ; à côté du taureau le plus vigoureux, il se roule dans la poussière et fouette de ses ailes les yeux aveuglés de son compagnon de joug ; et toujours un chanteur de chansons surviendra, — un amuseur, un fantaisiste, — qui détellera la bête divine et s'enlèvera avec elle dans les cieux, en éclatant de rire, devant les yeux du paysan stupéfait, — et volé !

Pégase n'est pas fait pour traîner charrues, tombereaux ou carrosses. Violenté, il brise l'attelage ou l'empêche d'avancer. Que cette leçon profite à ceux qui voudraient acheter le cheval ailé pour lui lier les ailes et l'atteler aux « affaires ».

IVAN GILKIN.

Francis Nautet.

Francis Nautet, qui vient de mourir, à quarante ans, emporté par la maladie contre laquelle il luttait depuis longtemps, ne fut pas, comme on l'a écrit, un des fondateurs de la *Jeune Belgique* ; mais il compte au nombre des jeunes écrivains, épars dans notre pays et encore inconnus les uns aux autres, qui répondirent avec joie au cri de ralliement jeté par Max Waller et par deux ou trois de ses amis. Quand la *Jeune Belgique* prit position dans la lutte qui devait aboutir au banquet Lemonnier, Francis Nautet, après avoir fondé, à Verviers, avec M. Gustave Andelbrouck (Gustave Andel pour les familiers de notre revue) un alerte journal d'avant-garde intitulé *le Do-Mi-Sol*, était allé à Paris tenter le hasard. Quand il revint à Bruxelles, Max Waller le conquit comme les autres, et comme les autres, le garda.

Francis Nautet, pour avoir jeté ses gourmes et pour avoir été, déjà, cruellement mordu par la vie, avait, au plus haut degré, le don de l'enthousiasme et le feu de l'apostolat. On le vit, délaissant la création d'œuvres personnelles, se consacrer avec fougue à l'étude et à la glorification des œuvres d'autrui. Il se sentit grisé par le capiteux printemps littéraire de la jeune école, et il sut communiquer cette griserie à tous ceux qui l'approchaient. Sans doute, le théâtre l'attirait, et il lui eût été facile de surpasser *le Saxe*, une bluette aimable ; sans doute, il sentait tressaillir en lui de nombreux romans ; sans doute, il méditait d'éveiller les échos pensifs qui révent dans le jardin de la Rime, mais il aimait trop se caresser l'esprit aux œuvres qui fleurissaient autour de lui ; la profondeur et la finesse de sa sensualité amoindrirent sa force créatrice. Il fut un grand jouisseur intellectuel, et fit de beaux efforts pour prolonger ses jouissances en les révélant à la foule. Il porta la bannière de la *Jeune Belgique* et le nom de ses écrivains dans les milieux les plus divers et les plus hostiles. Son meilleur instrument de critique fut l'admiration. Quand il ne s'enthousiasmait point, il ne comprenait pas. Il admira avec passion, en prodiguant toutes les énergies de son âme, et son œuvre, pour inégale qu'elle soit, conserve quelque chose de la flamme dont il était dévoré.

Esprit curieux, mobile, primesautier, incapable de s'astreindre à un labeur patient et à des recherches prolongées, mais surprenant parfois ses familiers eux-mêmes par des lueurs soudaines et des intuitions foudroyantes, il croyait qu'il existe une Providence pour les êtres de luxe, dont la paresse est fertile et le loisir fructueux. Improvisateur incorrigible, il n'improvisait pas seulement, entre un paradoxe et une hérésie, maint jugement sérieux, délicat ou puissant : il improvisait même son érudition. Et lorsqu'il voulut renoncer à ces improvisations charmantes, il lut comme tout le monde, les livres nécessaires, mais il les lut à travers un léger voile, irisé aux couleurs changeantes de son âme, et, ce sacrifice à l'usage une fois consommé, il improvisa comme auparavant.

Ce n'est pas le moment de juger le résultat d'un labeur interrompu. Nous voulons simplement saluer une dernière fois celui qui fut le compagnon de nos débuts, l'historien passionné de nos guerres de plume, et notre héros parmi les barbares.

LA JEUNE BELGIQUE.

Puvis de Chavannes.

par Marius Vachon (1).

C'est l'histoire illustrée de la vie et des travaux de Puvis de Chavannes, digne d'être reproduite, en abrégé, dans le meilleur dictionnaire. C'est dire qu'on ne peut analyser ces pages sans diminuer leur valeur, mais qu'il est possible d'esquisser, grâce à elles, une explication de l'œuvre du grand peintre.

Celle-ci réalise un idéal de bonté mis au cœur de l'artiste par l'humble amour de la Nature et le sentiment de sa bienfaisance. Elle est la vision d'un esprit contemplatif que la douceur silencieuse de cette Nature a ému en lui dévoilant son aspiration généreuse.

Tout l'art de Puvis est dominé par le culte de la Nature. Elle s'est révélée à lui dans le silence matinal des plaines, devant l'étendue des nappes d'eau et le calme profond des clairières, et tandis qu'elle parlait au cœur du poète, l'impression de sereine tranquillité imposait à l'imagination du peintre la fixité de son style et l'immobilité de ses figures.

Voyez les fresques virgiliennes : elles disent la pensée et l'émotion premières de l'artiste. Là, sous les caresses de l'air chaud, des femmes, couchées au bord de la mer, éprouvent silencieusement la douceur de vivre. Innocentes ou chastes, elles goûtent le plaisir d'abandonner leur nudité à la somnolence du bien-être. La mollesse de l'air retient leurs beaux corps dans les poses de l'inaction et alanguit leurs membres immobiles. La brise passe sur les bruyères, les tendres arbustes et les jeunes oliviers; la vie, en ces visions, s'assoupit dans le charme du silence.

Touché de sa tendresse, Puvis de Chavannes a reconnu la bienfaisance de la Nature, la sympathie de son action, et il en a saisi le suprême épanchement de bonté dans la joie d'être qu'elle a donnée à l'homme en le produisant à la vie.

La bonté de la vie, certes, aurait disparu de la mémoire des hommes si le souvenir n'en était confié à l'intelligence de ceux qui aiment, et si la poésie n'était pas là pour en rappeler parfois l'originelle grandeur. Elle fut éprouvée, au dire des rêveurs, par les témoins de la jeunesse du monde qui goûtèrent les joies de la vie naturelle. Comme le poète Lucrèce, Puvis de Chavannes a éternisé la fierté de celle-ci, et il n'est pas plus admirable apologie de la vie primitive que ces fresques héroïques où les hommes, jeunes et forts, se livrent au travail de la forge, au jeu des armes, ou au repos du labeur.

Cependant, plus encore que la bonté de la Nature et de la vie, l'artiste a exalté la bonté humaine.

Les êtres qui animent ses visions ont au cœur un instinctif amour qui, par-delà l'intimité de la vie familiale, s'épanouit dans la fraternité de la vie collective. Qu'ils participent à quelque bienfaisante action ou à la jouissance d'une félicité commune, ils apparaissent tous rapprochés les uns des autres par une sympathie douce qu'expriment, à première vue, la grâce de leurs gestes et la modestie de leurs attitudes. En regardant isolément ces figures, on découvre dans la gravité de leur maintien l'expression de quelque disposition aimante. Attentives ou rêveuses, celles qui n'agissent pas gardent le recueillement, ce silence de la bonté; les autres, le cœur plein de mansuétude, remplissent un charitable devoir, s'emploient à l'assistance ou au soulagement des faibles, travaillent, se dévouent. Et l'épisode lui-même raconté par la fresque, l'action principale qu'elle déroule, implique toujours une action bienfaisante; au hasard du souvenir, le vieillard du *Repos* inculque la sagesse aux jeunes gens fatigués; l'artiste de *l'Inspiration chrétienne*, entouré de ses élèves, décore d'images édifiantes le

portique du couvent; les évêques prédisent la mission divine de sainte Geneviève, et ces jeunes guerriers de *Ludus pro patria* emploient les loisirs de la paix à s'exercer au lancement du javalot.

Enfin, cette douce vision des choses, inspirée par la bonté de la Nature et de la vie, devient une idéale contemplation dans les fresques allégoriques où l'artiste a éternisé, avec la sérénité de sa pensée, son rêve d'humaine félicité. Et là, c'est l'évocation d'une existence enchantée, passée, en retrait de tout bruit, au centre d'un bois parfumé, dans le calme des joies pures de l'esprit et la douceur d'émotions qu'apporte aux cœurs muets l'intime communion de la pensée avec la Nature ou la création de la beauté.

Ainsi, cette œuvre magistrale, poursuivie pieusement dans la solitude, malgré l'indifférence et l'hostilité, s'est imposée aujourd'hui à l'admiration reconnaissante de tous par la grandeur de sa beauté morale. Elle exalte la bonté humaine et cette ineffable paix du cœur que la Nature prodigue à ceux qui s'aiment; elle est un hymne à la vie dont elle glorifie l'expansion superbe ou la gracieuse efflorescence; elle est un chant d'actions de grâces à la Nature qui enveloppe de tendresse tout ce qu'elle crée, et qui, muette et impassible, comme la Vierge laïque de la fresque de la Sorbonne, semble attendre avec assurance le triomphe de sa parole d'amour.

EUGÈNE BACHA.

La Restauration des Monuments d'Art Ancien.

M. Joseph Nève, chef de division à l'Administration des Beaux-Arts, vient de faire paraître à la Société belge de librairie, une brochure dans laquelle il a condensé *quelques remarques à propos de la Restauration des Monuments d'Art ancien*. Jamais autant qu'aujourd'hui, on n'a restauré nos édifices civils et religieux et nous souhaitons vivement que la discrétion et la mesure recommandées par M. Nève, servent de loi à tous ceux à qui incombe cette tâche délicate. « Toute restauration, dit-il, doit être réduite au minimum, au strict nécessaire. » Et plus loin : « Le restaurateur devrait considérer comme le triomphe de son art, de faire passer son travail inaperçu, de faire, en quelque sorte, pardonner son intervention, à force de réserve et de prudence. » Nous voudrions que ces citations fussent inscrites en grosses lettres en tête de tous les cahiers des charges imposés aux entrepreneurs par les administrations communales et les fabriques d'églises.

Avant de voir commencer la réparation d'un tableau, l'auteur souhaite qu'une commission compétente arrête d'avance et consigne en un procès-verbal les mesures à prendre et les remèdes à appliquer. Cette consultation aurait, nous semble-t-il, autant de raison d'être pour les œuvres de sculpture et d'architecture. S'il arrive souvent que les effets du mélange des styles ne soient pas heureux aux yeux d'un pur archéologue, — et par malheur nos meilleurs et nos plus officiels architectes sont des archéologues plutôt que des artistes, il est profondément regrettable de voir mutiler et dépouiller nos vieux édifices sous prétexte de leur rendre leur caractère primitif.

Nos ancêtres étaient moins savants que nous, sans doute, mais ils étaient mieux doués de spontanéité et notre froide érudition s'arroge injustement le droit de détruire ce que nous a légué leur esprit inventif et peu soucieux des formules. « C'est un crime, dit Anatole France, que d'effacer les empreintes successives imprimées dans la pierre par la main et l'âme de nos aïeux. La tâche de l'architecte devrait être bornée à soutenir et à consolider les murailles. » Faire disparaître les anachronismes et ramener un édifice à son unité première lui semble « une barbarie scientifique aussi redoutable que celle de l'ignorance ».

(1) 4 vol. in 4°. — Paris. Lahure, 1895.

M. Nève est moins catégorique; mais, en dépit de quelques restrictions, il n'est pas loin d'adopter cette opinion quand il dit : « C'est un devoir pour une société qui se considère comme civilisée de veiller religieusement à l'intégrité de l'héritage artistique qui lui a été légué et de le transmettre, avec le moins de déchet possible, à la génération suivante comme un trésor dont elle n'est que dépositaire. »

Encore une fois, nous espérons que ces sages préceptes seront écoutés. Peut-être verrons-nous alors mettre un frein au byzantinisme des néo-trecentistes, qui, sous prétexte de restauration, enlèvent à nos monuments gothiques tout vestige architectonique des quatre derniers siècles et les couvrent, en échange, d'odieuses et barbares polychromies.

Jss.

Musique

De rigueur, les clichés enthousiastes et admiratifs pour la seconde exécution de la messe en si mineur de J. Seb. Bach, au Conservatoire, aussi belle, aussi grandiose qu'au premier concert. En pourrait-il être autrement, du reste, avec des éléments stylés comme ceux du Conservatoire, avec un orchestre, des chœurs, des soli, que mènent comme chef de pupitre et d'attaque, des professeurs que l'étranger nous envie ?

M. Gevaert pourrait-il donner à cette œuvre sublime de Bach, autre chose qu'une exécution correcte ?

Donc interprétation égale, précise, quoique, comme impression, fâcheusement décevante en maints endroits.

L'orgue, dominant, a étouffé l'ensemble; la disproportion sonore entre les masses chorales et le groupe instrumental s'est fait bruyamment sentir.

Quant aux mouvements, suivant les traditions de la maison, pris avec une lenteur par trop sénile, sous-prétexte sans doute d'élévation religieuse; ils n'ont pas troublé la torpeur ophidienne des auditeurs bourgeois, privilégiés de ces concerts de, par et pour la nation..., mais à bureaux fermés.

La première de *Thaïs* au théâtre de la Monnaie n'a guère modifié l'impression attendue. Après la *Navarraise* et le *Portrait de Manon*, la nouvelle œuvre de Massenet n'est qu'une désillusion supplémentaire.

Quand donc laissera-t-on les romans à leur destination, quand donc cessera cette manie contemporaine de les transporter au théâtre, en les entourant de partitions musicales intéressantes parfois, mais diminuant singulièrement leur beauté littéraire, tout en n'ajoutant rien à la valeur esthétique du sujet ?

Certes, il y a d'heureux exemples, le *Rêve*, l'*Attaque du Moulin*, *Carmen* surtout, ont été des romans musicalement bien partagés, mais le cas est tout différent pour *Thaïs*, d'autant plus que le livre d'Anatole France, de sujet élevé, est raffiné tant par la forme que par le procédé. Il renferme de plus une expression tellement personnelle et un côté si plaisamment sceptique, que c'est lui enlever toute sa saveur originale que de l'adapter théâtralement sans ces qualités.

Des épisodes savoureux du livre, M. Gallet a conservé quelques tranches assez mal agencées. C'est le repas des anachorètes et le départ d'Athanaël pour Alexandrie, sa réception chez Nicias, son entretien avec *Thaïs* sur la coquetterie érotico-philosophique, leur départ d'Alexandrie (Offenbach aurait appelé cela le duo de l'enlèvement), la mort de *Thaïs* devant Athanaël que dévore l'amour charnel (à bas les pattes, Athanaël !).

Comme allure, du théâtre à l'emporte-pièce, suivant la recette du moment. L'action, mais quelle action ! y est rapide, si rapide même que pour faire durer le plaisir, Massenet a ajouté des préludes, des interludes, des béatitudes et même des turpitudes orchestrales dont les longueurs n'excusent pas la banalité.

Il y a notamment une méditation pour violon solo avec accompagnement d'orchestre qui dure bien quinze minutes. Ouf !

Le second, acte qui se passe sur la terrasse du palais de Nicias, dans un joli décor, est le mieux venu musicalement. Bâti sur des rythmes saccadés, on retrouve en quelques pages cette verve enjouée, cette gracieuseté harmonique et bien française de l'auteur de *Manon*. Mais ces quelques mesures alertes suffisent-elles pour expliquer ce titre pompeux de comédie lyrique ?

L'interprétation a été irréprochable. *Thaïs* ne pouvait avoir d'interprète plus intelligente que M^{me} Leblanc. Elle a joué son rôle en parfaite comédienne, oubliant parfois de le chanter, mais c'est un détail, dans une comédie de Massenet. Dans la scène du miroir elle a nuancé, grâce un peu à son délicieux costume, une coquetterie aussi captivante que savamment archaïque.

M. Seguin a fait un Athanaël superbe, aux attitudes sculpturales avec une conviction mystique dans la diction. M. Isouard est un Nicias fashionable à la mode antique. M^{mes} Armand, Hendriks, Milcamps, et M. Journet ont complété cet excellent ensemble. L'orchestre a été bien conduit. Décors et costumes sont attrayants et l'entrée figurative du ballet a été réglée avec un goût et une recherche d'élégance qui font honneur à M. Baudu.

Quelle transition employer pour passer de cette débauche de ficelles musicales, de poncifs inhérents à Massenet et à son école, à l'impression de pure joie artistique ressentie à la maison d'art, au concert de *Pro Arte* ?

Ce groupe choral de dames et de jeunes filles, aux voix fraîches, bien timbrées, conduit avec talent par MM. Ch. Léonard et E. Closson, nous a fait entendre et connaître des chœurs de forme émotionnelle et d'inspiration sentie.

Ce furent six petits chœurs de R. Schumann, renfermant en des lignes courtes, toute la ferveur sentimentale et l'expression rêveuse du maître de Zwickau. Ce fut la *Sulamite*, l'exquis poème de Richepin, qu'Em. Chabrier a illustré d'une musique vibrante de mélodie, aux rythmes nerveux, colorée comme un paysage exotique.

Cette œuvre hardie avait pour soliste M^{lle} Bousman qui l'a bien chantée.

Comme nouveauté nous avons entendu *La Pernelle*, une ancienne chanson française harmonisée avec subtilité par Paul Gilson, et *Nuit d'Été*, ce poème tendre et reposant de Paul Bourget, mis en musique avec sincérité par M. Théo. Ysaye, qui avait exécuté peu avant d'un jeu impeccable et sobre, *Prélude, choral et fugue*, pour piano de César Franck.

Pour finir cette séance impressionnante, exécution de *Sur la Mer*, ce joli poème de Vincent d'Indy, tour à tour gris, lumineux et farouche.

N. L.

SCINTILLEMENTS. Jean Casier. Gand, A. Siffer, éditeur, 1895.

M. Jean Casier, devant l'alternative, peut-être moins inévitable qu'il ne le croit, de sacrifier le fond à la forme, se décide pour l'abandon de cette dernière, et les disciples de l'art trouveront, je le crains, son vers assez faible. Mais il a deux grandes qualités : la sincérité et l'inspiration strictement orthodoxes, qualités que je qualifie de grandes parce que les qualités à la mode sont toujours grandes relativement à celles qui n'y sont pas. Un méchant dirait qu'il nous rappelle « les plus mauvais jours de Verlaine », lesquels sont encore, n'allez pas l'oublier, admirables, au jugement d'esthètes très écoutés. Et puis Verlaine, trop fidèle à la tradition jalousement observée par les grands catholiques de la littérature présente : Baudelaire, Barbey, J. K. Huysmans, abuse vraiment du procédé spartiate de

faire danser les vices comme les Iloles ivres, sous prétexte de réjouir les yeux de la Vertu. La Muse de M. Jean Casier ne connaît pas ces hypocrisies et proclame que la Vertu n'a pas besoin de truffes. Moins farouche, plus de gens l'auraient lue, mais aussi plus de gens l'estimeront. Ce choix lui fait grand honneur. Cette Muse ne connaît qu'un chemin :

« Celui que vers l'autel marquent les cierges d'or... »

et si vous trouvez que celui-ci, au moins, est un beau vers, j'en serai ravi, car c'est mon sentiment. Pourquoi faut-il que la forme soit moins heureuse dans ce distique où le poète offre les prémices de sa production à son créateur à la fin d'une « Réverie nocturne » ?

A vous l'inconscient et vain travail des nerfs,
Seigneur ! Et le trésor étrange que je perds.

M. C.

NOTRE REFERENDUM

Il nous est parvenu un grand nombre de réponses à notre REFERENDUM sur la question des Salons de peinture. Nous ferons connaître bientôt le résultat de cette enquête. Citons dès à présent, parmi les artistes qui nous ont répondu ou que nous avons interviewés : MM. Leempoels, Verdeyen, Dillens, Khnopff, Musin, Du Jardin, Van Alphen, Hamesse, Den Duyts, etc., etc.

Le referendum sera définitivement clos, le mercredi 25 mars. Avis aux retardataires.

Memento.

DANS l'*Ermitage*, ce portrait littéraire de M. Verhaeren :

« Imaginez, je vous prie, un poète de la sorte de M. Richepin. Mais supposez que sa pensée, loin d'être trop respectueuse des artifices de rhétorique, brise les règles fondamentales de la poésie. Et qu'il n'y ait point de licences qu'elle ne se permette.

» Concevez des images d'une grandiloquence déconcertante, de la plus sensuelle ou brutale étrangeté et cependant à peu près correspondantes à leur objet. Représentez-vous des cathédrales, des plaines, des ports, des théâtres, des usines, des bazars, des villes entières dans leurs plaisirs ou dans leurs vices, dans leur travail ou leur révolte, décrites avec un indéniablen talent, en ces couleurs crues, par des traits d'une *géométrie* fort compliquée.

» Joignez à ces visions de cauchemar quelques épithètes plus bizarres encore. Jetez, de temps en temps, au milieu d'une strophe, un de ces vocables : *rouge, décor, houle, foule, casse*; ou un *depuis toujours*. Et vous aurez une idée assez nette, en somme de ce « Parnassien halluciné ».

» Passez-moi la définition : je sais ce que de telles sentences ont de fausseté catégorique. Mais elles sont brèves. Et voilà deux fois que l'imprimeur envoie chercher mon manuscrit. L'air est doux, le ciel transparent et léger. Et (je m'en excuse auprès de M. Verhaeren) je vais relire dans les bois quelques pages du divin Chénier.

» LIONEL DES RIEUX. »

L'ACADÉMIE FRANÇAISE vient de faire l'acquisition d'un nouveau duc — grand ? — Cet oiseau unique, qui sera déposé au Musée Condé, a été découvert par le plus grand des hasards. Jamais on n'en avait trouvé mention dans les traités ou dans les dictionnaires, ni même dans les catalogues des revendeurs. Le vote de 39 hommes d'esprit a complètement bouleversé la constitution de ce volatile, puisque, sans être un phénix, il est parvenu à l'immortalité.

MM. O. COPPENS, Léon Dardenne et Charles Samuel, exposeront leurs dernières productions au Cercle Artistique, du 14 au 22 mars. L'ouverture de ce Salonnet qui s'annonce comme devant être fort intéressant, est fixée au samedi 14 courant à 2 heures.

DANS LE FATRAS souvent oiseux des œuvres musicales que nous recevons, nous avons pour principe d'en citer fort peu, la quantité suffisant *a priori* à démontrer la banalité.

Parmi les pages reçues, mentionnons cependant *Sérénité*, six poèmes en prose, de Aug. Donnay, mis en musique par Ernest Closson (chez Schott frères), musique raffinée, pleine de recherches harmoniques souvent heureuses.

Cette musique tient de la jeune école française et belge, des Franck, des Lekeu, des Chausson, etc. Inévitablement ces mélodies sont d'une technique difficile et d'une déclamation lyrique très personnelle; aussi le *Bocal*, la *Chasse*, *Comparses* ne s'adressent pas aux pensionnaires qui jouent en marche funèbre la valse de Durand et en valse le *Nocturne* en la simplifié de Chopin.

AU THÉÂTRE DE LA MONNAIE, on répète la *Vivandière*.

DEMAIN, TROISIÈME CONCERT POPULAIRE. Au programme : *Le Pèlerinage à Kevelaar*, d'Humperdinck (première exécution française, traduction de Maurice Kufferath); un fragment du *Chant de la Cloche*, d'Indy, et *La Sulamite*, d'Em. Chabrier, chantée par M^{lle} Friché.

PARC. Tous les soirs *Le Modèle*. Le spectacle commence par : *l'Ingénue*. Dimanche à 2 heures, en matinée, dernière représentation de *M^{lle} Eve*. A l'étude : le grand succès de la Comédie Française : *Grosse Fortune*, la comédie nouvelle de M. H. Meilhac, de l'Académie Française. Lundi 16, bénéfice de M^{lle} Antoinette Legat.

Bibliographie.

JULES SIMON. Quatre portraits : Lamartine. Le cardinal Lavignerie. Ern. Renan. L'Empereur Guillaume II. — G. DE PEYREBRUNE. La Margotte, roman. — J. VEREST, S. J. La question des humanités. — GAUSSERON. Les Keepsakes et les annuaires illustrés de l'époque romantique. — Le Mariage de M^{me} Roland. Trois années de correspondance amoureuse, publiés par A. JOIN-LAMBERT. — G. GIACOMETTI. L'unité italienne. — J. KONT. La Hongrie littéraire et scientifique. — La Saga de Nial, traduit par R. Dareste. — LUC GAUTIER. Au delà du Jourdain. — ED. MAURY. Aux Portes de l'Orient. — EM. DELMAS. Egypte et Palestine. — M. BAKOUNINE. Correspondance. Lettres à Herzen et à Ogareff. — RENÉ MAIZEROT. A mes tendres, roman. — G. PRADEL. Mauvaise étoile, roman. — G. BOUNAMOUR. La Misère humaine. — E. M. DE VOGUÉ. Devant le Siècle. — EM. VERHAEREN. Recueil de douze pièces pour les amis du poète. — JEAN RICHEPIN. Grandes amoureuses. — C. MENDÈS. Gog, roman. — J. RAMEAU. Le cœur de Régine. — ALPH. ALLAIS. On n'est pas des bœufs. — FOULON DE VAUX. — Les vaines romances.

Erratum.

Une erreur typographique s'est glissée dans l'article nécrologique de notre collaborateur M. E. Closson, sur Ambroise Thomas. Au lieu de : « Encore que l'on soit wagnérien ou franc-kiste, on ne peut écouter et applaudir Boïëldieu ou Rossini... » Il faut lire : « Encore que l'on soit wagnérien ou franc-kiste, on peut écouter et applaudir Boïëldieu ou Rossini, » etc.

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCO (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00

CROCO (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° 0 60

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00

MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. 1 00

PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00

WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs*, étude d'histoire de droit. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure. Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure. Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

*Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux boissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie;
Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs;
Œufs, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).*

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.
Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....
demeurant à..... rue.....
déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)
..... et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de
dix francs, montant du dit abonnement.

A....., le..... 189 .

(SIGNATURE)

(1) Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juin, 1^{er} octobre.



LA

JEUNE BELGIQUE

SOMMAIRE :

- VALÈRE GILLE. — Lettre à M. René Doumic.
 ROBERT CANTEL. — La question du vers français.
 LÉON PASCHAL. — Montaigne, sa famille et ses amis (Paul Stapfer).
 FRANZ ANSEL. — Les Poèmes de mes soirs (Edmond Pilon).
 G. M. S. —
 M. C. — « *Le Modèle* », au Parc.
 MEMENTO.
 BIBLIOGRAPHIE.

RÉDACTION

Comité directeur :

IWAN GILKIN, VALÈRE GILLE, ALBERT GIRAUD, A. GOFFIN.

Secrétaires :

FRANCIS DE CROISSET, ROBERT CANTEL.

ADMINISTRATION

HENRI LAMERTIN

Editeur.

BRUXELLES. — Rue du Marché au Bois, 20

ABONNEMENT :

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour les Pays de l'Union postale

Le numéro : 25 centimes.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

BRUXELLES

HENRI LAMERTIN

20, rue du Marché au Bois.

PARIS

LÉON VANIER

19, quai Saint-Michel.

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1884

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ; tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Hubert Krains, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- La Jeune Belgique, première série (1880-1895).
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de. 7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. 7 50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LECLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
— *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
— *Edition ordinaire* 3 50
— *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
— *Toutes les œuvres du poète*, prose et vers en volumes à. 3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féérique, les Derniers vers. 1 volume 6 00
— *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
— *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
— *Les Cantilènes* 3 50
— *Le Pèlerin passionné*. 3 50
— *Autant en emporte le vent* 3 00
STUART MERILL. — *Les fastes* 3 00
— *Petits poèmes d'Automne* 3 00
HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. 3 50
EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
— *Une belle dame passa* 3 50
— *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
— *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne*. 3 00
EMMANUEL SIGNORET. — *Livres de l'Amitié*, poème. 3 00
CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
GUY ROPEARTZ. — *Adagiettos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER
Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Lettre à M. René Doumic.

Si, à tout prendre, Monsieur, votre livre *Les Jeunes* a quelque chose d'amer et de hautain, la bonhomie narquoise n'en est pas tout à fait exclue; c'est pourquoi je vous adresse cette lettre aujourd'hui.

Je ne partage pourtant pas entièrement votre manière de voir. Vous devez nous trouver trop artistes, et nous, nous devrions vous considérer comme trop moraliste. Nous examinons une œuvre d'art en dehors du temps et de l'espace, sous son caractère de perfection absolue; pour nous, elle vit de sa propre existence, sans relations aucunes avec son monde contemporain; nous ne devons pas l'expliquer pour qu'elle nous donne son entier plaisir esthétique; nous en jouissons simplement, sans glose et sans arrière-pensée.

Mais vous n'êtes point si frivole. Vous savez qu'une pensée est une graine qui, déposée dans les cerveaux, ne demande qu'à germer. Toute idée tend à devenir acte. Et cela surtout vous préoccupe, jusqu'à en oublier peut-être que l'idée de Beauté exprimée indirectement par la forme parfaite, engendre le désir de l'idéal et fortifie les esprits.

Aussi, même parfois sans se comprendre, le poète et le moraliste poursuivent le même but supérieur. Est-ce pour cela, Monsieur, que je vous admire, ou bien parce que vous avez osé, au milieu de l'immense lâcheté contemporaine, faire entendre une voix fière et virile? Vraiment, vous avez eu du courage; vous n'avez pas fermé les yeux devant la vérité ou éludé la question par quelque spécieux paradoxe.

Je ne sais si tous ceux qui vous ont lu, ont saisi toute la tristesse de votre expérience et toute l'amertume de votre parole; il suffirait pourtant de

grouper un instant les chapitres relatifs à la glorification de l'énergie, aux décadents du christianisme et à la théorie du pardon.

M. Anatole France se serait contenté de sourire avec dilettantisme; vous, vous avez crié en face de la foule: Lâcheté! Les races latines se dévirilisent; elle ne fécondent plus, elles subissent. Vous en aviez sous les yeux un triste exemple: l'intoxication par les littératures étrangères; vous avez préféré n'en pas parler, vous réservant de signaler d'un seul trait la cause de la plus profonde des décadences, la dissolution de la volonté. Vous nous avez montré la sensiblerie s'emparant des âmes contemporaines, indulgentes pour toutes les fautes, prêtes à tout laisser faire et à tout pardonner, parce qu'elles sont incapables d'un effort. Au fond, c'est Saint Rieul, de *l'Amant de sa femme*, trompé et content, et disant pour sa plus grande facilité: «maintenant, soupçons».

J'ignore si votre chapitre: *La glorification de l'énergie* a fait réfléchir M. Barrès. Pour nous, ces lignes présentaient un intérêt immédiat. Nous aussi nous avons nos Espagnols d'adoption, nos enthousiastes de la patrie des anarchistes de Xérès, nos panégyristes d'une race haineuse jusqu'à la bombe et amoureuse jusqu'au navaja. Les faibles aiment la violence et la confondent avec la volonté. Incapables de résister, incapables de raisonner, ils deviennent les agents passifs des forces naturelles. L'énergie brutale de la nature, celle qui détruit et amène le chaos, les emporte comme des feuilles sèches; le génie de la destruction les possède. Ils se réclament de la vie libre et sauvage, ignorant qu'il n'y a vie, que là où les forces sont maîtrisées et harmonisées.

Ces mêmes énergumènes, nous les avons vus s'abandonner à leur furie en littérature; ils ont fait des vers en furieux, brisant partout l'harmonie

sous prétexte de spontanéité. S'ils sont Espagnols ceux-là, c'est par les vaches.

Un des symptômes très caractéristiques de la fin de la volonté, c'est encore l'enthousiasme irréfléchi. Depuis Barbey d'Aurévilly, qui avait retrouvé Edgar Poë en Rollinat, nous avons eu des Hugo, des Balzac, des Dante, des Virgile, des Delacroix, éphémères hélas ! Et Banville ne pourrait plus écrire aujourd'hui :

Lequel d'entre vous est Shakespeare ?

Les littérateurs français demandent un roi ; ils le demandent à la Russie, au Portugal, à la Flandre, à l'Italie, à la Norvège et peut-être à la Polynésie. Chaque fois c'est un soliveau. L'emballage, pour parler l'argot à la mode, est une bien belle chose : il fait dire des bêtises avec sincérité.

Je songeais à tout cela en lisant les articles nécrologiques consacrés à Paul Verlaine. Mais vous les avez lus aussi, car vous aimez les jeunes et vous ne demandez qu'à leur trouver du talent, n'importe où. Vous les aimez jusqu'à accepter leurs confidences, jusqu'à nous faire savoir que M. Rodenbach a passé sa jeunesse blanche à Bruges, à nous qui le pensions natif de Tournai, en wallonie, comme Gallait, et exilé à Gand comme Louis XVIII.

Il paraît donc que le pauvre Lélian, le poète maudit, est un saint. On l'a comparé à St-Augustin, à St-François, à Villon aussi, et de petits papes gais l'ont bel et bien canonisé. Je ne voudrais pas jouer le rôle de l'avocat du diable ; voir inscrire le nom de l'auteur de *Parallèlement* et d'un livre publié ici à Bruxelles dans une officine secrète en compagnie de *Gamiani*, sur les canons de la chapelle décadente, me remplit d'une trop folle joie. Les décadents du christianisme, comme vous les appelez, n'engendrent pas la mélancolie.

Pour ceux qui ne lisent pas les jeunes revues, je veux citer quelques textes :

« Apôtre, ce nom ne suffit, à moins que celui de saint ne prédomine.

..... Je ne dis pas que ces prières dépassent celles, bien sincères, de Lamartine, mais je trouve du moins qu'elles ont davantage de mérite, en ce sens que, plus profondément, il adore l'humaine matière, avant d'aborder à la grâce supérieure.

» Son cœur attendri avait la richesse inépuisable d'un trésor. Je suis sûr que la haine ne battit jamais dans cette poitrine et que vraiment, il n'y eut pas de plus grande charité que celle, infinie, de cette affection. Si nous autres, jeunes hommes, irrespectueux et novateurs, avons, quelque jour, le remords d'avoir méconnu de grands ancêtres, tournons-nous vers la Mémoire de celui-là. Agenouillons-nous, très simplement, dans la poussière de sa tombe, et le prenant pour EXEMPLE, adorons sa toute

limpide, toute vivace et toute inexprimable Douleur. De hautains, d'isolés ou de sévères, il nous rendra la superstition généreuse de l'apitoiement. Il y a plus d'inattendu génie, dans une seule larme ou un seul sourire de ce maître que dans tous les froids décors de nos penseurs. Certains de ses poèmes ont la lucidité admirable des *Évangiles* ou de l'*Imitation*, je déclare, qu'unique, à la fin désolante de ce siècle, il apporta, ingénue et lumineuse, l'assurance audacieuse d'une Divinité.

» Il a fait — cet homme — autant pour la Religion que pour la Poésie. Qu'on le veuille ou non, depuis Monsieur d'Aureville, il a présenté, sans exemple, l'attitude majestueuse d'un lévite. Les vers synthétiques de *Sagesse* unissent, à la grâce mièvre des prières, le tumulte de la trompette de Jéricho. De simples élans piaculaires, il s'est haussé, ce prophète, à des grandeurs théologiques. L'enthousiasme du *Salve regina* ou de *Lauda Sion* impossible désormais, sous les voûtes glaciales des modernes églises, a frémi, dans les vers de Paul Verlaine, d'un extatique essor. Artistement, il a renouvelé le miracle expiatoire de Saint-Augustin. C'est à lui que s'applique, volontiers, cette phrase : Le repentir est le grand acte chrétien. Son poème de l'*Amour*, de prosterné comme certains versets de l'*Éclésiaste*, prend, peu à peu, une envergure oratoire et s'élève à de suprêmes vigueurs scripturales. »

Voilà comment s'exprimait, au lendemain des funérailles du poète de l'*Ode en son honneur*, un jeune écrivain, assurément plein d'excellentes dispositions.

De même qu'on est un mystique aujourd'hui pourvu que l'on ait les nerfs plus ou moins malades, on est un saint si l'on abandonne son âme lâche à tous les vents, et si un beau jour, après bien des choses païennes, l'on s'en va pleurer comme une femme, énervé par les parfums de l'encens, dans une petite église de banlieue. On oublie un peu trop qu'il faut forger soi-même le glaive et se recréer soi-même volontairement si l'on veut faire de grandes choses.

Paul Verlaine n'a été qu'un sensitif inconscient, un grand enfant qui a pêché, paraît-il, et qui s'est repenti avec la même naïveté. Il a exploité le diable et le bon Dieu avec une innocence charmante. Et pourquoi le lui reprocher ? L'une et l'autre de ses manières nous ont donné quelques vers exquis, légers comme une musique lointaine. Et encore n'a-t-il pas eu des touches délicieuses ? Ne lui jetons pas la première pierre.

VALÈRE GILLE.

La question du Vers français.

Il semble que cette année, plus que jamais, on doive la discuter encore, cette question du vers français, que de récents événements ont remise sur le tapis. Et pour ne parler que de l'un de ces événements le vote des poètes en faveur de M. Mallarmé n'est-il pas bien caractéristique, et ne

prouve-t-il point l'embaras où se trouve la jeune génération, tiraillée entre les séductions... théoriques du vers libre et la pratique plus sûre du vers régulier? M. Mallarmé, — est-ce incertitude? est-ce diplomatie? — incarne merveilleusement la lutte entre ces deux tendances. En homme désireux de se ménager les esthétiques les plus récentes, il a exposé la théorie du soi-disant vers libre. Mais, en homme de goût et en poète de talent, M. Mallarmé n'en a pas moins continué d'user exclusivement du vers parnassien, même dans ses pièces les plus légères. Cependant, il passe, dans certains cénacles, pour le créateur du vers libre, et c'est en s'autorisant de sa théorie et même de son « exemple » que beaucoup de jeunes gens commettent aujourd'hui d'innombrables pages, d'une prose bizarrement alignée.

Mais qu'est-ce donc que ce fameux *vers libre* dont M. Gustave Kahn, dans la *Revue Blanche*, déclarait dernièrement la conquête un fait désormais acquis?

Il serait, je crois, impossible de n'en donner qu'une seule définition; car il s'est produit dans ces derniers temps, une regrettable confusion entre deux espèces de vers libres, d'esthétiques tout à fait différentes, et absolument étrangères l'une à l'autre.

Il est un vers libre, que nous pourrions appeler le *vers libre classique*, qui consiste en un mélange de vers classiques, rimant entre eux, dont les longueurs respectives sont entre elles, dans certains rapports, invariables et précis, de commune mesure: c'est le vers de La Fontaine, de Molière, et de tant d'autres grands poètes.

Tout différent est le *vers libre moderne*, qui consiste en une succession de rythmes irrégulièrement variés, sans rime à la fin du vers, et sans commune mesure entre ces derniers.

Qu'il me soit permis de poser une question: Pourquoi, puisque les poèmes en vers libres ne sont, en réalité, qu'une succession de rythmes irrégulièrement variés, sans rime et sans commune mesure, les poètes qui les emploient éprouvent-ils la nécessité de les aligner avec tant de fantaisie primesautière? Le rythme de leurs phrases n'a dans ses éléments constitutifs rien qui puisse le différencier nettement de la prose; pourquoi donc cette concession à la tradition antique, à ces usages que l'on déclare surannés?

C'est parce que dans leur for intérieur, les poètes du vers libre moderne sentent bien qu'il faut, par

un artifice quelconque, marquer une différence entre leur prose et celle de tout le monde; c'est parce qu'ils se rendent compte de leur impuissance, et qu'ils comprennent confusément que leur poésie porte en elle-même son inéluctable condamnation.

Une fois de plus, le procès du vers libre vient d'être refait. M. le prince Bibesco a publié un excellent petit volume: *La question du vers libre et la tentative des poètes décadents* (1), en réponse aux articles de MM. Jean Psichari (2), et Anatole France (3). Comme le dit fort justement M. Sully-Prudhomme dans la préface qu'il a écrite pour ce petit travail, l'auteur prouve la témérité et l'inutilité des réformes que de récentes écoles projettent ou proposent d'apporter à la poétique traditionnelle de la France.

L'un des grands reproches que les poètes décadents aient faits à la poétique parnassienne, c'est d'empêcher les sentiments et les passions du poète de se manifester avec une sincérité absolue.

M. Sully-Prudhomme, dans son excellent petit volume: *Réflexions sur l'art des vers* (4), a réfuté cette objection sans grande difficulté:

« La versification, n'étant pas spontanée, entre en conflit avec la phonétique normale qui s'offre la première à l'écrivain. » Elle semble donc avoir une tendance à fausser le style. Mais n'oublions pas que pour la pensée du vrai poète, c'est-à-dire de l'écrivain qui a développé par un long exercice un don naturel particulier, « le vers n'est ni une camisole de force, ni un costume. Il est le vêtement qui lui sied, un manteau royal qu'il faut savoir draper, et que la roture intellectuelle et morale ne portera jamais bien ».

D'ailleurs, la sincérité d'expression ne consiste pas à traduire les émotions telles qu'elles vous viennent à l'esprit. Il est bien peu d'écrivains qui trouveraient ainsi, immédiatement, le mot propre, seul capable de caractériser leur état. Exprimer une passion avec sincérité, c'est bien plus s'en rendre un compte exact, que s'y abandonner tout entier. C'est avec la tête que l'on écrit, et non avec le cœur. La musique, qui frappe directement nos sens, est, de tous les arts, le seul capable de ne nous donner exclusivement que des sensations. La littérature s'adresse à l'esprit, à la pensée

(1) Une plaquette gr. in-4°, 47 p. Paris, Fischbacher, 1895.

(2) *Revue Bleue*, 6 juin, 1891.

(3) *Temps*, 30 août 1891.

(4) 1 vol. in-16, 85 pages. Paris, Lemerre, 2 francs.

seule; son premier but est donc de nous fournir des idées.

Si pour être sincère, l'écrivain était obligé de se laisser aller à ses passions et d'en noter non pas les effets, mais les *manifestations parlées*, la plus sublime élogie serait alors la simple transcription des cris gutturaux et déchirants que les femmes du peuple, dans les pays méridionaux, poussent pendant les cérémonies funèbres.

Serait-ce là de la poésie? Evidemment non. — Serait-ce même là de la littérature? Pas davantage.

Il est facile de voir par cet exemple, à quels excès la sincérité de notation doit fatalement conduire les écrivains qui s'en tiennent à cette méthode. Celle-ci est condamnée. Dès lors, toutes les exigences de la prosodie la plus raffinée vont-elles gêner le poète et l'empêcher de dire exactement et exclusivement ce qu'il veut? Nullement, et l'œuvre de tous les grands poètes est là pour le prouver.

Dans ces conditions, nous n'avons guère à nous préoccuper des reproches que certains écrivains font à la poétique parnassienne, en l'accusant d'être plus un métier qu'un art véritable. Chaque art a sa technique particulière, que l'on ne peut posséder parfaitement que par une longue étude pratique. Il est aussi impossible à un écrivain de pratiquer son art sans en connaître le métier, qu'à un peintre de faire des tableaux sans savoir dessiner, ou à un musicien d'écrire une symphonie sans connaître même la portée des instruments.

Voilà déjà la question du vers-libre bien simplifiée. Nous avons établi d'abord que la sincérité de l'écrivain — et disons en passant qu'il est impossible de la constater — réside beaucoup plus dans l'exactitude de sa pensée, que dans la notation phonétiquement exacte des manifestations parlées de sa passion; ensuite que la pratique d'un art nécessite toujours chez celui qui l'exerce, la connaissance parfaite de la technique, du métier de cet art.

Prouvons maintenant que la technique, que le métier vers-libriste, est en contradiction flagrante avec le fond même de la prosodie française, et le procès du vers parnassien sera gagné une fois de plus.

Les vers-libristes déclarent que la poésie n'est qu'une succession ininterrompue de rythmes, et ne doit être que cela.

Mais alors, en quoi se distingue-t-elle de la prose? Si la versification n'a d'autre but que de satisfaire l'oreille, n'importe quel arrangement harmonieux de mots doit former un vers. Or, une des conditions essentielles de la prose littéraire est d'être harmonieuse. Comment alors la distinguer de la poésie? C'est ce dont les poètes du vers libre se sont rendus compte sans vouloir le comprendre; et c'est ce qui les a poussés à isoler arbitrairement dans la composition typographique chacun des ensembles de mots qu'ils considèrent comme un vers. Inconsciemment, ils reviennent à la prose. Beaucoup même ne l'avaient jamais quittée, — bien malgré eux, d'ailleurs.

« Ces écoles nouvelles, dit excellemment M. Sully-Prud'homme (1), paraissent oublier que le but de la versification n'est pas seulement de satisfaire l'oreille, que l'objet propre de cet art est de satisfaire *le plus possible* par le langage, grâce à une phonétique toute spéciale, éminemment distincte de celle de la prose et *découverte après des tâtonnements si nombreux qu'il n'y a désormais aucune chance d'y rien pouvoir innover de fondamental.* »

En raison même de ses divisions logiques et de l'irrégularité de longueur des syllabes, le rythme de la prose est essentiellement irrégulier. Mais le rythme régulier présente cependant de nombreux avantages expressifs; beaucoup plus musical que celui de la prose, il est le rythme que la poésie cherche à atteindre. Elle ne peut y parvenir absolument car il serait impossible par leur essence même, de régulariser absolument toutes les périodes du rythme de la prose. Aussi le propre de la phonétique de la versification, est-il « de ranger » ces périodes, par groupes spontanés, mais dans » des cadres fixes, dans les périodes plus amples » d'un rythme régulier, de sorte que les finales » fortes de ces groupes, fussent seules tenues de » de coïncider avec les temps forts de celui-ci, » coïncidence qui détermine la place de la césure » et celle de la rime ».

Le vers possède ainsi ces deux principes opposés de jouissance: le nouveau, qui varie le plaisir de l'ouïe, et le rappel de ce qui lui a plu.

Un troisième principe de jouissance auditive ajoute aux deux premiers; c'est le rythme « qui » tempère le continuel changement des sons » par une constante balance de leurs durées

(1) Op. cit. p., 35.

» collectives dans la mémoire, et ajoute ainsi, » la confiance à la surprise ».

La nécessité du rythme régulier constitue donc l'essence même de la poésie française. Elle n'empêche nullement le vers libre, tel que l'ont compris La Fontaine et Molière. Ces deux poètes ont usé le plus généralement du mélange des vers de douze pieds et de huit pieds. N'oublions pas qu'il existe entre ces deux mètres une commune mesure qui est quatre. Si bien que dans le vers de huit syllabes nous trouvons répétée deux fois la mesure rythmique, qui est répétée trois fois dans le vers de douze syllabes.

La nécessité du rythme régulier et la faiblesse de l'accent tonique en français, vont nous conduire tout naturellement à la nécessité absolue de la rime.

C'est ce que M. le prince Bibesco a fort bien montré dans son petit opuscule. Par la faiblesse même de l'accent tonique, et malgré la césure qui ne le relève que d'une manière insuffisante et monotone, la rime s'impose, « coup de cloche final, » qui, en relevant les sons précédents, leur donne » et la *personnalité* du vers, et la pleine possession » du *rythme* (1) ».

N'oublions pas que même dans les langues où l'accent tonique est vigoureusement marqué, la rime est un des éléments importants, sinon indispensable, du vers. Le *Faust* et *Childe Harold* sont, hormis quelques tirades, très richement rimés d'un bout à l'autre. A plus forte raison, en français, où l'accent tonique est presque nul, la rime est-elle par excellence, la *conscience musicale et mentale du vers* (2).

Que restera-t-il alors de la tentative des Poètes décadents? Rien, sinon une chose, et ils la doivent au plus parnassien d'entre eux, à Paul Verlaine, qui est parvenu à ranger des périodes plus irrégulières, plus lâches, plus spontanées que ses prédécesseurs ne l'avaient fait, dans les cadres *réguliers, fixes, classiques* de la grande poésie française.

Cette transformation était la seule qui fût basée sur une juste compréhension de l'essence de la poétique française. Seule aussi elle survivra. Les autres rentreront dans le néant d'où elles sont sorties, et l'histoire oubliera ces années de littérature vaine, extravagante et absurde.

Il semble d'ailleurs que chez beaucoup de jeunes poètes, le véritable sentiment de la langue se

réveille dans toute sa pureté et dans toute sa perfection. Las de toutes ces productions artistiques, qui, au nom du Progrès, ont méconnu les lois éternelles du Beau, nous marchons à grands pas vers une *Renaissance esthétique*.

Puisse ce soleil nouveau, qui réchauffera notre vieux monde, se lever à l'aurore du siècle qui va s'ouvrir!

ROBERT CANTEL.

MONTAIGNE, SA FAMILLE ET SES AMIS, par M. P. Stapfer.
1 vol. in-16. — Paris, Hachette, 1896.

M. Stapfer, à la suite de l'étude sur Montaigne et sur son œuvre, publiée dans la *Bibliothèque des grands écrivains français*, vient de réunir en un volume les leçons données sur la famille et les amis du moraliste à la Faculté des Lettres de Bordeaux. Ce sont, comme le dit l'auteur, des causeries autour du sujet et cet aveu nous dispenserait d'une critique si cependant la nature du travail n'avait prêté à un livre solide, d'un plan bien coordonné. Autre défaut dont M. Stapfer s'accuse encore, le style, au moins dans les premières parties du volume, contient des digressions plaisantes, des phrases à humour, bonnes à délasser un auditoire durant une conférence, mais superflues au cours de la lecture.

Le génie de Montaigne consiste à manquer de vergogne, manière inattendue d'atteindre la grande vérité humaine. Sa sincérité absolue, ses confidences sans scrupule, l'abandon de ce respect qui nous fait cacher certaines de nos pensées et travestir les autres, lui permettent de dévoiler les tréfonds de son âme et, au surplus, de notre âme à tous. Montaigne, malgré sa vanité de gentilhomme, ne se préoccupe nullement de se dessiner en une attitude préméditée; il se livre avec une bonne grâce exquise, sans raideur, sans « pose », pour user d'un mot d'argot qui dit entièrement notre pensée.

Mais cette simplicité, si elle concourut à sa gloire, tourna à son détriment. Il se créa une légende autour de Montaigne. Sa sagesse, son dédain pour l'encombre des charges et des honneurs, deux ou trois pensées isolées dans toute son œuvre et passées dans le langage, lui firent attribuer un caractère égoïste qu'il n'avait point et, comme l'égoïsme manquait d'un représentant dans notre histoire littéraire, ce fut Montaigne qui devint celui-ci. M. Stapfer a analysé d'une manière très judicieuse cette légende et les éléments qui y entrèrent. Cependant, Montaigne ne pourrait récriminer. Cette étrange calomnie, transmise de siècle en siècle, a réuni autour de son nom un groupe de fervents, et M. Stapfer est un de ces derniers. Ils ressentent un orgueil intime à le comprendre, alors que la plupart des hommes le méconnaissent; ils partagent les confidences de sa pensée, ils goûtent sa sagesse savoureuse comme un beau fruit et apprennent à mieux discerner en eux-mêmes. D'autre part, Montaigne, de préférence à Rabelais, inaugure pour eux le monde moderne. Il est à regretter que son style ait pâti d'une négligence voulue; style rempli de trouvailles, il est vrai, mais manquant de vertèbres et traînant l'idée en des méandres où parfois elle s'égare; mais, à part ce défaut qui, comme bien des défauts, a le privilège de se faire aimer, Montaigne présage notre temps. Son doute se transmet à Descartes, à Pascal, dont bien des « Pensées » appartiennent à Montaigne. Il les fit siennes en les exprimant dans une langue décisive et brève. Ce doute, accru dans la suite, de philosophique devint libéral, et mina l'ancien régime. Il avait abouti déjà, chez Montaigne et Pascal, aux conclusions les plus audacieuses, mais, pour se prémunir contre elles, l'un s'était rattaché à la coutume, l'autre à

(1) Prince de Bibesco. — Op. cit., p. 11.

(2) Ibid., p. 12.

la foi : Voltaire attaquera la foi et Rousseau combattra la société et ses préjugés au nom de la nature. Non cependant qu'il faille voir dans Montaigne un précurseur. Il nota les erreurs de la routine, de même qu'il nota les contradictions de son âme et confronta les affirmations opposées des philosophes. Son bon sens critiqua toute chose. Le progrès, dans la suite, amenda ce qu'il avait trouvé en défaut et démontra de la sorte la justesse de son jugement; preuve détournée que la marche des idées n'obéit qu'à la raison et n'est point capricieuse comme l'affirment les réformateurs qui, à l'enchaînement des causes et des effets, voudraient substituer leurs conceptions déroutantes. Ainsi, Montaigne condamne la torture au moyen des arguments dont usera plus tard Voltaire pour la faire condamner.

Mais nous sommes loin, ici, du livre de M. Stapfer. Celui-ci nous présente l'histoire des parents de Montaigne. Sur ces derniers, il y avait peu à dire et la pénurie de renseignements ne permettait pas de déterminer les dons intellectuels qu'ils transmettent à l'auteur des *Essais*. Sa mère ne fut point une sainte Monique, mais, indirectement, sans qu'il y paraisse, son influence fut marquante. Durant toute la vie de Montaigne, elle fut à ses côtés, gouvernant sa maison, augmentant son bien par sa prévoyance. Elle lui permit de vivre sans souci et le bonheur tranquille qu'il trouva dans sa maison le détourna de chercher au dehors une fortune hasardeuse. Son père n'était point un père à l'ancienne mode qui, dans ses rapports avec son fils, exigeait un cérémonial presque féodal comme celui du vassal vis-à-vis du seigneur. Ce fut un père affectueux.

Il vécut assez pour lui laisser un souvenir qui devint un culte et une âme sensée possédant les qualités solides de l'esprit français.

Il est inexact de croire que Montaigne préférât l'amitié à la famille. Le passage sur lequel on se base pour se prononcer de la sorte a une portée générale. Ces deux genres de relations possèdent un caractère à part et impliquent des sentiments différents sans que, dans la vie de Montaigne, il s'offre une rivalité entre elles. Après sa mort, les amis de Montaigne demeurèrent ceux de sa veuve. Témoignage plus délicat encore : la dame de Montaigne ne prit aucun ombrage de l'amitié de son mari pour M^{lle} de Gournay et, lorsque ces deux femmes eurent perdu celui qu'elles aimaient, toutes deux se virent, se connurent, attirées l'une vers l'autre par le culte qu'elles portaient au même homme à des titres divers. Les amitiés de Montaigne étaient, pour ainsi parler, des amitiés d'élection. Elles se distinguent des amitiés ordinaires nées entre des esprits, opposées à la suite des rencontres de la vie, mais que la constance resserre et qu'annoblit le dévouement; telle, pour présenter un exemple, l'amitié de de Thou pour Cinq-Mars. Montaigne choisissait celui dont l'intelligence s'appariait à la sienne, puis le sentiment renforçait ce que l'estime avait commencé. Ce caractère donne aux amitiés de Montaigne une portée toute particulière et nous rapprochons à M. Stapfer de ne pas l'avoir mis en lumière. Étienne de la Boétie, M^{lle} de Gournay, Pierre de Brach et Pierre Charron constituaient une famille groupée autour de Montaigne. Chacun eut une vie, une nature, créa des œuvres.

M. Stapfer les étudie à part; il nous apporte des détails précis et fait montre d'une érudition abondante et sûre, mais notre curiosité exigeait davantage. Nous eussions voulu voir quels liens ont uni ces personnages, de quelles idées partagées a jailli leur sympathie, en quoi ils se distinguaient de leurs contemporains. Nous avons une série de portraits et nous souhaiterions un groupe. Ce livre, composé de causeries, manque donc d'unité et de parties concluantes. M. Stapfer, nous l'avons dit, a confessé ce défaut; nous agirions donc avec mauvaise grâce en insistant davantage. Au surplus, le livre est assez clair et substantiel, et l'intelligence du lecteur suffira pour suppléer aux lacunes.

LÉON PASCHAL.

LES POÈMES DE MES SOIRS, par Edmond Pilon. Paris, Léon Vanier, 1896.

Il y a, à l'heure actuelle, plusieurs poètes dont on doit dire beaucoup de mal, parce que *l'on sent* qu'on en pourrait dire beaucoup de bien, s'ils le voulaient eux-mêmes; il ne dépend que d'eux de s'attirer le blâme ou la louange; ils font songer à ces écoliers paresseux et d'autant plus punissables qu'ils sont mieux doués. M. Edmond Pilon appartient à cette catégorie de poètes: richement armé, il manie trop souvent ses armes avec une maladresse et une gaucherie calculées; son entêtement à secouer le joug des formes traditionnelles, pour le seul plaisir de rompre avec elles et d'exhiber son audace, le fait parfois trébucher de bien malheureuse façon. Il lui arrive même de s'embarrasser dans le vers libre, comme un soldat dont une épée trop longue battrait les jambes.

Ce parti-pris d'indiscipline et de révolte suffit à gâter presque toute l'œuvre de M. Pilon: car, à ne considérer que le fond de ses poèmes ou leur vocabulaire, on doit reconnaître en lui un travailleur sérieux, un écrivain digne d'attention. Mais quant à sa prosodie, une perpétuelle claudication — d'autant plus insupportable qu'on la sent à chaque pas *voulue* — en brise l'harmonie de la marche. A de très rares exceptions près, ses strophes ressemblent à de jolies femmes qui boiteraient. Ecoutez, par exemple, le manque de mélodie de ce vers:

Les avirons rouges sont des ailes battantes,

alors qu'il était si facile, en déplaçant l'adjectif « rouges », d'en faire un alexandrin parfait.

Lorsqu'on parcourt les *Poèmes de mes soirs*, un rapprochement s'impose (aussi bien au point de vue du genre d'inspiration qu'à celui de la forme choisie) avec l'*Aréthuse* de M. de Régnier; cette fraternité de M. Edmond Pilon avec son devancier, est peut-être involontaire; mais à mon avis, elle n'en saute pas moins aux yeux. Comme *Aréthuse*, les *Poèmes de mes soirs* s'ouvrent par une partie prétendument classique, pour se composer ensuite de vers libres, et se clôt d'alexandrins; le vers « classique » de M. Pilon, qui n'a souvent ni rime ni césure, ne diffère en rien du vers « classique » de M. de Régnier; enfin le livre de l'un, de même que celui de l'autre, n'est qu'un long symbole, d'un caractère épique et qui vise au grandiose.

J'avoue n'avoir compris qu'imparfaitement certains symboles de M. Pilon, et n'avoir vu que du *rouge* à l'histoire fabuleuse des

Trois Reines, la Bleue et la Rouge et la Blanche!

Cette confusion et cette obscurité sont engendrées par un entassement déréglé d'images, images que rien parfois ne relie entre elles, images qui correspondent sans doute à une idée du poète, mais qui pour nous demeurent impénétrables:

J'apporte dans ma main la lyre triomphale
Et la lampe sacrée et le lourd pavoi d'or
POUR VÊTIR celui-là, qui dans l'aube automnale
Revint de la conquête du sacré trésor...!!!

Quelquefois aussi, la phrase est contournée et torturée d'une manière déplorable:

L'épée en qui vivait la vaillance des troupes
Héroïques n'est plus qu'un thyrses au fond des bois
Dont s'amuse la nymphe et dont les joyeux groupes
Des satyres parfois pour creuser des haults bois
Usent ou pour frapper le fond bruyant des coupes;

le manque total de ponctuation accentue encore ce désordre.

Cependant quelques belles pièces — presque entièrement classiques, celles-ci, — sont à citer dans les *Poèmes de mes soirs*: tels sont *Un soir de pourpre*, *les Tristes*, *la Tentatrice*, *Dans la tristesse de l'Amour*, *la Lyre souillée*... Et malgré leur incohérence, les images de M. Pilon ont parfois un aspect majestueux, une grandeur héroïque, qu'il exprime alors en des alexandrins vigoureusement frappés et rudement scandés, à la façon de

Leconte de Lisle ; car il semble s'être souvenu des *Poèmes barbares*, et cette fois je ne songerai pas à lui en faire un reproche ; bien au contraire, je lui conseillerais de s'appliquer davantage encore à se pénétrer de leur beauté, en rejetant les trop nombreuses défaillances qui le différencient du maître.

Quelques vers vraiment mélodieux étonnent dans l'œuvre heurtée de M. Pilon, ceux-ci, par exemple :

Ses yeux étaient un gouffre où déferlait son âme.

 La mort du doux soleil languissamment prolonge
 Son agonie engourdissante autour de toi.

 Les saules argentés des champs élyséens.

D'autres, un peu précieux, réalisent des effets singuliers :

Le Trident tordu du Triton.

 Le bouclier lié de lys et de lianes...

En somme, un poète richement doué se révèle en ce livre. Que M. Edmond Pilon renonce à faire parade d'une vaine indépendance vis-à-vis des lois essentielles de notre prosodie : ces coups de tête conviennent tout au plus aux petits écoliers du vers-librisme, qui rejettent l'ancienne versification parce qu'ils sont incapables de s'en servir avec grâce et habileté. M. Pilon, lui, ne doit pas ignorer de quelle souplesse est susceptible l'alexandrin classique : il peut manier en artiste cette arme incomparable, et j'espère qu'il s'y décidera un jour, sans réserve cette fois.

FRANZ ANSEL.

EXPOSITION OMER COPPENS, LÉON DARDENNE, CHARLES SAMUEL.

— En traversant le Parc, l'on a déjà la douce surprise de voir les arbustes s'embuer d'un tendre ton vert, un charmant « frottis », et c'est se continuer cette émotion que d'entrer voir l'exposition du Cercle en ce moment : finesse des tons clairs tout ensoleillés de joie, coulées d'ombres sur les étangs moussus, ivoires, ou bronzes aux formes exquisement gracieuses, le tout présenté avec un bon goût charmant. Nous appellerons cela, si vous le voulez bien, le « Salonnet du printemps ».

Omer Coppens y montre le résultat d'un travail de plusieurs années dans lequel son métier, toujours intéressant, fait prévaloir les plus heureuses émotions de nature. Citerai-je, avant tout, ses délicieuses études de mer, elles sont d'un œil étonnamment raffiné aux jeux des lumières solaires. *Prémices d'Automne* est peint franchement et s'attarde peut-être trop à une minutie de tons qui fait papilloter l'ensemble. Le n° 9, *A Bruges*, est une exécution sèche et dure, mais combien l'ensemble est intense, et comme on sent le désir du peintre réalisé : vaguement romantique, s'endort un coin noir de canal, silencieux où seule veille quelque lumière de souffrance ou de piété. Regardez-les tous et n'oubliez pas *Pont flamand* et *Rue Saint-Sébastien*.

Léon Dardenne y est allé de sa petite pluie d'or dans *La Sablonnière* et on y sent quelque hésitation : ça ne pleut pas assez à mon gré. Combien je lui prêtée ce *Soir gris à Èvere*, d'impression vaguement stephensonnienne et par-là même très harmonieusement savoureuse (gare à la jupe bleue, pourtant). Voyez ce *Matin charmant*, bien personnel de vision et si frais, si jeune, où l'on voudrait être : *Le Herstenberg*. Eh ! quoi, monsieur Dardenne, nous voici dans la légende ? *Le Pèlerinage à Kevelaer*, d'ailleurs joliment conçu tant en couleur qu'en disposition, pêche par un déplorable lâché. L'idée de départ des *Contes de la Grand'mère* est fort jolie et son projet d'évoquer ainsi, en une cheminée moderne brodée, les veillées d'antan sous le manteau est fort réalisable ; pourquoi plusieurs de ces soies du haut sont-elles si hurlantes de tons et de par leur voisinage ? Elles se patineront, direz-vous ; il eût fallu le faire avant d'exposer. Mais, ceci est un reproche de grincheux exigeant et, au demeurant, ces broderies sont fort amusantes.

Voici, de Samuel, une *Néle* quelque peu parisianisée ; mais détaché du groupe et ainsi traité ivoire et bois, la tendance à affiner s'impose et le buste est tout à fait gracieux sans maniérisme. La plus belle chose de l'intéressant sculpteur est évidemment *Énigme*, un superbe marbre où l'émotion de la recherche palpité en l'étude de forme et d'expression d'un visage féminin moderne où se lit et se complique la lutte de sentiments en opposition, dominés pourtant par une mélancolique bonté en la façon fixe et lassée des yeux. Là caresse de chimère, pour être un ravissant morceau, me semble réaliser très superficiellement le sens de son titre. D'une grâce antique radieuse, l'ivoire *Les Lys* est un petit chef-d'œuvre de goût et de style, et d'un tout autre genre, non loin, *Eve* (ivoire et bronze) réalise un objet d'art appliqué où l'on sent dans la forme et l'exécution une sincère « application » de l'artiste..., ce qui est tant négligé en tant d'autres cas.

Voilà un ensemble comme on en voudrait voir plus souvent dans le cercle fossile dirigé spécialement par des médecins et des avocats très artistes et certes les trois exposants n'ont pas volé la collaboration du printemps à leur succès que je leur souhaite complet.

GMS.

Théâtre du Parc

Le Modèle, comédie nouvelle en 3 actes,
 par MM. H. Fouquier et G. Bertal

Samedi soir, au Parc, une fois de plus depuis l'aurore de la comédie et du drame humains, l'amour régulier, celui qu'on peut appeler l'amour social et dont La Bruyère disait qu'il faisait rentrer chacun dans son cadre, l'amour pour la fiancée, pour « la Vierge qui sera la mère », a triomphé de l'amour passionnel et égotiste personnifié dans la courtisane. Une fois de plus « le Génie de la Race », comme Schopenhauer appelait l'amour procréateur, a étouffé la révolte du génie individuel. C'est là une victoire à laquelle tout bon citoyen se doit d'applaudir en son cœur, et qui contente pleinement la morale.

La nouvelle comédie est moins heureuse du côté de l'Art. Nous n'y trouvons aucune scène originale, et les phrases y sont si pauvres que les spectateurs les ont devinées avant qu'elles ne passent la rampe. « Elle est gentille, cette petite », dit le riche amateur en se retournant sur une jolie femme. Saluons ce respectable poncif dont l'origine remonte à plusieurs générations, et qui se trouve là en compagnie de tous les autres poncifs de la même famille.

L'artiste et sa maîtresse nous font songer à un pâle succédané de *Sapho* et de *Manette Salomon*.

L'ingénue pourrait nous attendrir par son invraisemblable humilité, si elle n'était toujours accompagnée d'un vieux père noble, un « cher maître », ancien sculpteur dont nous augurons vaguement, sur la foi de ses interminables sermons, qu'il a dû sculpter jadis la statue équestre de Joseph Prud'homme, le spectre de Tribulat Bonhomet, ou le buste de la République.

Ces reproches ne doivent pas atteindre les comédiens sacrifiés à ces rôles navrants, et qui se débattent avec beaucoup de courage contre l'ingratitude du texte. M. Bras dessine, à force de distinction et de sobriété, l'état d'âme du héros, mais il ne peut empêcher que la psychologie n'en soit légère. M^{lle} Antoinette Legat a su trouver des accents vibrants aux moments pathétiques et a incarné de vibrante façon « la femme à qui on prend son amour ». Ce n'est pas sa faute, sans doute, si une pudeur ridicule la force à « poser » en robe de chambre. Les brûlantes extases de l'artiste ravi par une plastique incomparable font écarquiller les yeux pour ne voir que la poitrine modestement décolletée d'une femme noyée dans une immense chemise de nuit. Voilà un méchant tour joué par la direction aux auteurs, à l'actrice et aux spectateurs.

M. C.

Memento

DIGESTION. — Le vieil *Art Moderne* avait jugé prudent de ne point rendre compte du diner offert à M. Émile Verhaeren par les invités de M. Vande Putte; il renvoyait, pour tous renseignements, au numéro imminent du *Biberon* (annonce mensuelle de la grande Maison de blanc, 24, 26, 28, rue Marché-aux-Poulets. On peut toujours se renseigner sans acheter. Bas, chaussettes, caleçons, gilets, jerseys; lingeries, trousseaux, layettes).

Le *Biberon* a paru. On a, enfin, quelques renseignements sur cette petite apothéose gastronomique dont la presse ordinaire a omis de parler. Le *Biberon* caractérise ainsi cette levée de fourchettes : « Ah! n'est-ce pas, que ce fut un beau geste d'enthousiasme vers le Poète?... Tous, nous l'avons senti entrer en nous (quels avaleurs de cuillères, nom d'un petit bonhomme!), INFUSER AUX BOUCHES BÉANTES DE NOS CŒURS son « irrémédiable » chant de beauté, de force et de passion. »

!!!!

Kaléidoscopons les discours..... M. Van de Putte, l'entrepreneur gastronomique, s'écrie : « Nos âmes sont de vie et de soie! gonflées à en éclater. » Petites outres, va!

Le même appelle les Jeunes : « les derniers venus dans la littérature. » — Parfaitement.

M. G. Eekhoud a vociféré : « C'est très bien, Racine, Voltaire, Hérédia et Anatole France, mais, que diable, messieurs les pépiniéristes de lettres (à qui, juste ciel, en a-t-il?), nous en avons assez de vos boutures et de vos greffes de ces arbres estimables. Faites-nous grâce de vos sous-Baudelaire et de vos sous-Banville! »

D'accord! d'accord! Et qu'on nous fasse grâce aussi des sous-Cladel et des *Va-nu-pieds* de la Campine ou de l'Allée-Verte et des *Milices de Saint-Bartholomée-Porte-Glaive*. Jeunes boutures, n'imitiez ni Cladel ni M. Eekhoud, ni tous les deux à la fois!

Pour nous, nous dirions volontiers aux pasticheurs de Cladel ce que Banville disait aux jeunes imitateurs de Hugo : « Vous ne l'imitiez pas assez! » En effet, malgré des rudesses de garde-barrière, ce Kerkadec écrivait à peu près en français.

Revenons à M. Eekhoud. Il a eu un mot désobligeant pour les souscripteurs de son propre banquet « que les Judas lui offraient avec les apôtres ». Ce banquet fut offert à M. Eekhoud par la fêve *Revue Rouge*, qui a dû tressaillir dans sa tombe, au moins pour la partie Judas.

M. Viélé-Griffin a dit : « *Kekrotétai krusea krépis*. — On a demandé des explications à M. Papamilachaloupalo, qui a répondu : *Krépista kignona scaoutou* : Crêpez-vous le chignon, en grec tout à fait moderne.

M. Henri de Régner s'est trouvé « absolument empêché » : il dinait à la *Revue des Deux-Mondes*.

M. Camille Lemonnier a caractérisé M. Verhaeren : « Il s'atteste un des poètes absolus de ce temps, un de ces redoutables autochtones qui demeurent isolés parmi les langages courants... Il y a là d'effrayants puits d'affliction où quelqu'un se lamente et hurle avec une voix (c'est assez probable) comme chez Dante et Jérémie. Il s'entend là des cavernes de vociférations (une spéléonque à vocalises) et de sanglots comme resuscités des prophètes. Il en descend les spirales, il en veut sonder le tréfonds. C'est comme l'endosmose de toute une humanité misérable (1) qu'assume ce plongeur aux ténèbres de la conscience. La suggestion est consternante : on perçoit les stades indubitables de la rupture d'une âme (2). »

Au sortir de cette prose classique, M. Lemonnier a bien

(1) Avec la volatilisation de son incorporité atomique, grâce à la capillarité dans la logomachie. N. D. L. R.

(2) Et les cassures triangulaires d'un gaz abrupt.

voulu affirmer, en parlant des vers de M. Verhaeren : « Ils évoquent des gongs de beffrois. » Les gongs étant généralement chinois ou japonais et les beffrois ayant l'étonnante habitude de se trouver surtout en Flandre, cette petite chinoiserie flamande de notre grand romancier international mérite d'être remarquée par les esthètes les plus cosmopolites.

Une dernière observation : On a lu un télégramme d'Antoine Van Dyck, ténor à Bayreuth. La manie des grandeurs posthumes a fourré son doigt dans l'œil du lecteur : M. Antoine Van Dyck, peintre de son état, est mort il y a belle lurette. Le merveilleux ténor de Bayreuth, Van Dyck, Ernest pour ceux qui le connaissent, a dû rire de bon cœur en voyant ressusciter pour une goinfrièrie à laquelle manquait Jordaens, le nom de son glorieux ancêtre. Lohengrin s'appelle Ernest et non pas Antoine, donner-Werther!

DU « BIBERON » A M. STÉPHANE MALLARMÉ. — Cette revuette parle en ces termes de l'élection de M. Stéphane Mallarmé au principat créé par la *Plume* : « Stéphane Mallarmé fut nommé, — à tort, nous semble-t-il, car malgré la splendeur pure de ses poèmes, son bagage littéraire est vraiment trop mince. »

Que pensent de cette aimable phrase MM. Hérold, Viélé-Griffin, H. de Régner et quelques autres souscripteurs du banquet Vande Putte-Verhaeren? Nous leur enverrons cette petite question pour qu'ils n'en ignorent.

AU THÉÂTRE DU PARC. Aujourd'hui, samedi, 1^{re} représentation de *Grosse Fortune*, comédie nouvelle en 4 actes par M. Meilhac, dont voici la distribution : M^{mes} Anna Parys (Marcelle), Legat (Georgette), Wilhem (M^{me} Levanneur), Gilbert (Annette); MM. Montigny (Narasly), Bras (Crossard), Demanne (Pierre Mauras), Riche (St Irénée), Loberty (Firmin). — Dimanche à 2 heures, en matinée, *Grosse Fortune*.

LA TROISIÈME SÉANCE de musique de chambre de la Société des concerts Ysaye est fixée au jeudi 26 mars, à huit heures et demie du soir, salle de la Grande Harmonie.

Le quatuor Ysaye y fera entendre le quatuor en *fa* pour cordes de Schumann, et, avec le concours de M. Théo Ysaye, le trio en *la* mineur pour piano, violon et violoncelle, de Lalo; enfin, le concerto en *ré* majeur pour piano, violon et quatuor à cordes, d'Ernest Chausson, dont le succès a été si vif en 1892, aux concerts de la Libre Esthétique.

LE PROCHAIN CONCERT populaire du 22 mars s'annonce comme un grand succès. Tous les fauteuils, balcons, loges et parquets du théâtre de la Monnaie étant déjà loués, l'Administration rappelle au public que la répétition générale, qui équivaut à l'exécution, aura lieu au théâtre de l'Alhambra, le samedi 21 mars, à deux heures et demie.

Bibliographie.

E. BELLON. Bossuet, directeur de conscience. — FERD. BRUNETIÈRE. Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française (1^{re} série). — HENRY GAUTHIER-VILLARS. Quelques livres. — EDOUARD PELLETAN. Le livre. — G. RODENBACH. Les vies encloses. — TCHERKASSOF. Scènes de la vie sibérienne. — IWAN TOURGUÉNIEFF. Mémoires d'un seigneur russe. — LÉON DIÈRX. Œuvres, t. II. Paroles du Vaincu. Les Amants. La Rencontre. — HENRI LION. Les Tragédies et les Théories dramatiques de Voltaire. — MAURICE EMMANUEL. La danse grecque antique d'après les monuments figurés. — HIP. BAZIN. Villes antiques. Arles. — ERNEST RENAN. Lettres intimes (1842-1845). — JAMES DARMESTETER. Nouvelles études anglaises. — Mémoires de M^{me} de Chastenay (1771-1815), publiés par ALPH. ROSEROT. — EM. BIRÉ. Mémoires et Souvenirs (1789-1830). — A. DE BRAHM, Eros chante, vers. — GRAND. J.-B. Isabey.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00
- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00
- DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

- D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50
- HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00
- HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° 0 60
- LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50
- MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00
- MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50
- PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. 1 00
- PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00
- SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00

- WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs*, étude d'histoire de droit. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00
- WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure. Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure. Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux boissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crabs, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.

Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....

demeurant à.....

rue.....

déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)

..... et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de
dix francs, montant du dit abonnement.

A.....

, le.....

189

(SIGNATURE)

(1) Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juin, 1^{er} octobre.



LA

JEUNE BELGIQUE

SOMMAIRE :

- ARNOLD GOFFIN. — Le Réveil de l'Ame.
 VALÈRE GILLE. — La Littérature napoléonienne.
 PAUL ARDEN. — Les Grandes Amoureuses (Jean Richepin).
 JULES DE MELLIEZ. — Dernier Refuge (Edouard Rod).
 ROBERT CANTEL. — L'eau du soir (A. Pfinder).
 — Les Aventures de ma vie (Rochefort)
 MEMENTO.
 BIBLIOGRAPHIE.

RÉDACTION

Comité directeur :

IWAN GILKIN, VALÈRE GILLE, ALBERT GIRAUD, A. GOFFIN.

Secrétaires :

FRANCIS DE CROISSET, ROBERT CANTEL.

ADMINISTRATION

HENRI LAMERTIN

Editeur.

BRUXELLES. — Rue du Marché au Bois, 20

ABONNEMENT :

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour les Pays de l'Union postale

Le numéro : 25 centimes.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

BRUXELLES

HENRI LAMERTIN

20, rue du Marché au Bois.

PARIS

LÉON VANIER

19, quai Saint-Michel.

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1884

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un
exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ;
tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin,
éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à
Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert
Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de
Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Robert
Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector
Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis
de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David,
Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée,
Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille,
Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José
Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René
Janssens, Hubert Krains, Nelson Lekime, Jules
Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules
De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Margue-
rite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps,
Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens,
Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Ernest Verlant,
Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner,
A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

<i>La Jeune Belgique</i> , première série (1880-1895). 15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collec- tion complète	75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de.	7 00
<i>Le Parnasse de la Jeune Belgique</i> , 1 fort vol. . . .	7 50
<i>Album de la Jeune Belgique</i> , 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net	4 00
THORÉ-BURGER. — <i>Les Salons</i> , études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE- CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12	6 00
DE REUL (X). — <i>Autour d'un Chevalet</i> , scènes de la vie romaine. Volume in-16.	3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

PAUL VERLAINE. — <i>Sagesse</i> , nouvelle édition. . .	3 50
— <i>Dédicaces</i> , tirage sur hollandaise numé- roté avec autographe de l'auteur.	6 00
— —. Edition ordinaire	3 50
— <i>Quinze jours en Hollande</i> , prose	5 00
— Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à.	3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — <i>Poésies complètes</i> , édition dé- finitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume	6 00
— <i>Moralités Légendaires</i> , 6 contes en prose	6 00
ARTHUR RIMBAUT. — <i>Poésies complètes</i> , édition définitive avec préface de Paul Verlaine	3 50
— <i>Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer</i>	3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — <i>Les Amours jaunes</i>	3 50
JEAN MORÉAS. — <i>Les Syrtes</i>	3 50
— <i>Les Cantilènes</i>	3 50
— <i>Le Pèlerin passionné</i>	3 50
— <i>Autant en emporte le vent</i>	3 00
STUART MERILL. — <i>Les fastes</i>	3 00
— <i>Petits poèmes d'Automne</i>	3 00
HENRI DE RÉGNIER. — <i>Episodes, Sites et Sonnets</i> . .	3 50
GUSTAVE KAHN. — <i>La pluie et le beau temps</i> . . .	3 50
EDMOND PILON. — <i>Poèmes de mes soirs</i>	3 50
ADOLPHE RETTÉ. — <i>Cloches en la nuit</i>	3 50
— <i>Une belle dame passa</i>	3 50
— <i>Trois dialogues nocturnes</i> , prose	2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — <i>Les Cygnes</i>	3 50
— <i>La Chevauchée d'Yeldis</i>	3 50
HENRI DEGRON. — <i>Corbeille ancienne</i>	3 00
EMMANUEL SIGNORET. — <i>Lelivre de l'Amitié</i> , poème.	3 00
CHARLES VIGNIER. <i>Centon</i>	3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — <i>Toute la Comédie</i> . .	3 50
HECTOR CHAINAYE. — <i>L'âme des choses</i> , poème en prose	3 00
GUY ROPEARTZ. — <i>Adagiettos</i>	2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION 20, Rue du Marché-au-Bois, 20 BRUXELLES	Fondateur : MAX WALLER Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET ROBERT CANTEL	ABONNEMENT Belgique 10 Fr. Etranger 12 Fr.
--	--	---

Le réveil de l'âme

Ce temps, sceptique en apparence, souffre d'une exaspération de sensibilité, analogue à celle qui marqua la seconde moitié du XVIII^{me} siècle, dont le larmoiement et les attendrissantes effusions ne tarirent, déconcertés, qu'à l'heure des échafauds, sous le règne de Moloch, Etre suprême : — similaire épilogue de deux périodes de négation philosophique, — idéaliste et matérialiste : — et dont les événements actuels voudront, sans doute, parfaire l'identité jusque dans la brutalité et les jeux sanglants.

Jamais on ne parla davantage de l'âme, qu'en ces années illustrées par mille attentats applaudis contre la conscience personnelle, capable de régir la vie humaine, de pondérer et d'équilibrer sa pensée et ses actes, de lui fournir un motif harmonieux d'exister. On a traqué l'âme, détruit son refuge naturel, aboli sa valeur individuelle ou théologique, énervé ou brisé les ressorts qui en faisaient comme le pendule moral de l'être, pour y substituer on ne sait quelle âme collective, immanente et diffuse, — non plus charitable, altruiste ! — l'âme éparse, plurale, dérégulée de la foule ; une âme panique, irresponsable et émeutière, et qui exige des sensations adéquates.

« Il est certain, établit M. Maeterlinck (1), que le domaine de l'âme s'étend tous les jours davantage. Elle est bien plus près de notre être visible et prend à tous nos actes une part bien plus grande qu'il y a deux ou trois siècles (2). »

(1) LE TRÉSOR DES HUMBLÉS. — (Paris. Edition du *Mercur* de France.)

(2) « *Ce que vous dites est si juste, que le contraire est parfaitement vrai!* » Cette phrase de Benjamin Constant peut servir à concilier heureusement la proposition citée avec la suivante, qui se lit à la page 148 de l'ouvrage de M. Maeterlinck : —

M. Maeterlinck a raison, peut-être, s'il songe aux nombreux êtres, dont les gestes et les paroles affranchis de la suprématie intime et continue d'une âme saine, manifestent l'incohérence seulement et les soubresauts d'une âme accidentelle, pour ainsi dire, et fortuite. Ils ont des accès d'âme et cette fièvre-quarte psychique revêt certains d'entre eux, pendant des périodes, d'un éclat illusoire et usurpé : — âmes momentanées ! cerveaux semblables à un profond, sensible et magnifique miroir — brisé ! et où toute image se tronque, se fragmente et se déforme... — Le critique de cette complexion déclarera, par exemple, le style d'Anatole France, pâle et dénué d'images ! car celles-ci étant la forme instinctive, l'efflorescence spontanée et l'expression même de la pensée de l'écrivain, elles s'y associent, s'y résorbent, sans relief appréciable pour les raffinés qui réservent leurs exclamations et leur extase aux émeutes rhétoriques, où les métaphores congestionnées défilent, une à une, comme les loques, les trophées, les victimes charcutées d'une insurrection triomphante, — au bout des piques !

Ces cortèges requièrent les passants et les badauds à l'égal de tout autre spectacle quelconque ; mais, réelle ou simulée, la prédilection du public pour les œuvres littéraires ou plastiques à la dernière mode, procède, évidemment, de cette raison, qu'elles sont accessibles par les sens et les nerfs, sans examen ni médiation intellectuels. Ces taches de couleur outrée, l'âpreté de ce dessin, les lignes à plaisir compliquées de ces patientes calligraphies picturales ; — l'automatique attitude, la réplique amorphe et monotone des anguleux et

« Nous marchons accablés sous le poids de notre âme et il n'y a pas de proportion entre elle et nous. Elle est trop loin de toutes nos actions : elle est trop loin de toutes nos pensées. Elle vit seule, au fond de nous, une vie qu'elle ne dit pas... »

roides personnages de ces drames; — l'abrupte saccade de ces vers rustiques formulent non point la conception préméditée et logique de l'artiste, mais un effervescent émoi, qu'il subit et traduit sans l'analyser, tel quel, en des pages armées de la puissance paroxyste de certaines notes musicales, hautes et stridentes, qui nous convulsent et, délicieusement, nous horripilent, sans nulle vertu esthétique.

Impressions démesurées et obscures qui réveillent, font se cabrer, hennir mille indistinctes idées embryonnaires chez les impulsifs, que la Beauté radieuse et visible ne saurait enthousiasmer, puisqu'il faut en recéler le principe inné et le pressentiment pour la reconnaître!

L'aberration devient telle, d'ailleurs, que l'œuvre d'art parfaite provoque cette restriction: — « Cela est trop bien exprimé pour être sincère! » L'incorrection et le désordre sont donc les attributs obligatoires et les signes de cette sincérité déniée au probe et volontaire écrivain, que l'imperturbable et passionnée ambition travaille d'énoncer sa pensée complète et absolue! Ce terme: *sincérité* comporte, au reste, de variables définitions sous la plume des novateurs, dont le cœur s'extravase en généreuses productions; il semble désigner en général, à leurs yeux, les œuvres non point élaborées, mais senties, subies, — éruptives plutôt que cérébrées... « Le fou, dit l'Ecclésiaste, le fou ne prend point plaisir à l'intelligence, mais à ce que son cœur soit manifesté... »

En somme, une catégorie d'esprits inhabiles à des perceptions intégrales, satisfait ses appétits, ses nostalgies artistiques à l'aide de ces ouvrages confus; aussi, ceux-ci, qui puisent leur virtualité, non en eux-mêmes, mais dans l'infirmité de leurs admirateurs, contiennent-ils le germe et la promesse de la mort!

°°°

« Le paysan à qui le don d'exprimer ce qu'il y a dans son âme serait brusquement accordé, exprimerait en ce moment des choses qui ne se trouvaient pas encore dans l'âme de Racine. Et c'est ainsi que des hommes d'un génie bien inférieur à celui de Shakespeare ou de Racine, ont entrevu une vie secrètement lumineuse, dont celle que ces maîtres avaient uniquement connue n'était que le revers. »

Il résulte de cette sentence de M. Maeterlinck, que Shakespeare et Racine n'ont su interpréter ni expliquer l'âme des héros de leurs drames! Lear, Hamlet, Andromaque, s'agitent et gesticulent, émettent des paroles privées de sens, purement extérieures et arbitraires, et où rien n'apparaît de la conscience, ou de la fatidique inconscience, des péripéties tragiques, et des acteurs.

Broderies géniales, fixées sans trame ni canevas; extraordinaires tableaux peints — dans le vide!

Il est légitime de supposer que M. Maeterlinck a tenté de transposer cette « vie lumineuse » à la scène et adopté de nouveaux et frappants moyens d'expression, destinés à la rendre sensible. Or, la caractéristique de son théâtre consiste précisément en cette violence qu'il reproche à « nos auteurs tragiques »: — violence du décor; violences verbales et scéniques; — onomatopées monotones, cris entrecoupés, interjections répétées, toute la restreinte phraséologie mécanique d'âmes gauches à la fois et violentes, de créatures qui, emprisonnées chacune dans sa démence, se défient et s'affrontent en conflits irrésolubles, car elles ne savent s'expliquer ni se comprendre!

Cette indigence du dialogue, la redondante simplicité du discours, équivaudraient bien à la pauvreté imaginative de la plupart des hommes, incapables de se dégager du limon, pris dans la gangue de leurs habitudes, de leurs préjugés et de leurs peurs, et auxquels quelques rubriques stéréotypées suffisent pour énoncer toutes leurs volitions intellectuelles et morales.

Certes, en dehors de nombreuses scènes d'un dramatique saisissant, et malgré des moyens un peu matériels de surprise, les cheveux verts de l'héroïne! la *Princesse Maleine* propage une insolite et contagieuse inquiétude, opprime le lecteur d'un indicible et occulte effroi; sensation fort affaiblie dans les œuvres subséquentes de M. Maeterlinck, qui, à l'exception du petit drame *Intérieur*, exagèrent de plus en plus le procédé sans en racheter le facile artifice par le mérite de la fable ou la splendeur symbolique de l'invention.

Vraiment, pour se figurer moins singulièrement et ne point pétrifier ses victimes comme chez l'auteur des *Sept Princesses*, cette Fatalité, qui fait l'atmosphère et, si l'on veut, la « Vie lumineuse » de ses drames, oppresse le théâtre antique tout entier, et la moitié de celui de Shakespeare, le *Roi Lear*, *Macbeth*, *Richard III*,

et toutes ces pièces historiques, effroyables et merveilleuses, que les Euménides traversent, incessamment, de leurs torches enflammées et sanglantes.... Mais elles sont d'une autre envergure, un peu plus complexes, les âmes royales que suscitèrent Eschyle, Sophocle, Shakespeare ou Racine; et leurs transes et leurs débats, leur haine ou leur tendresse empruntèrent forcément une forme dont le pathétique ne se restreint pas aux petits cris inarticulés et haletants d'âmes enfantines ou malades.

ARNOLD GOFFIN.

La littérature napoléonienne.

Dans quelques années, lorsque l'éloignement aura fait paraître groupés les événements de l'histoire politique ou littéraire aujourd'hui disséminés, on sera frappé de l'extraordinaire vogue de l'épopée napoléonienne à la fin de ce siècle.

En réponse, semblerait-il, à la psychologie amère et presque brutale de Taine, qui ne voit dans Napoléon qu'un aventurier servi par les circonstances, agrandi par les événements, un condottière plus grand que ceux de la Renaissance, parce que l'histoire est plus haute et plus tragique, on a vu tout à coup une flamme d'enthousiasme s'allumer au sein de la patrie française, et les cœurs réclamer fiévreusement leur idole.

On s'imaginerait difficilement le nombre de publications relatives à tout ce qui touche de loin ou de près à l'Empereur, parues en librairie durant ces dernières années, et encore moins le succès qu'elles ont obtenu.

Comme effet, qui deviendra cause à son tour, des mémoires militaires ont été édités qui jusqu'ici étaient conservés pieusement dans les familles fidèles. Faut-il citer les mémoires du baron Godart, ceux de Thiébault, de Hyde de Neuville, de Bourrienne, de Beauvais, du chancelier Pasquier, de Marbot, de Chaptal, du maréchal Davout, du général Fantin des Odoards et bien d'autres encore, soit inédits, soit republiés en vue d'un succès certain ?

Mais ce ne sont là encore que les accessoires de la littérature napoléonienne. La chronique, le roman, le théâtre se sont emparés du petit caporal, du premier consul, du général ou de l'empereur. Nous avons vu Napoléon dans l'intimité, dans ses rapports avec ses fournisseurs, dans des intrigues amoureuses plus ou moins secrètes, chez

lui, chez les femmes, en tête à tête avec un pape ou avec des rois. On nous a fait passer sous les yeux toute la famille, madame Mère, ses frères, les deux impératrices et les autres.

Les uns enthousiastes jusqu'à l'excès et prenant comme épigraphe cette phrase des mémoires du duc de Vicence : « Ce qui idéalise Napoléon dans nos souvenirs, c'est bien moins le héros remplissant le monde de sa gigantesque renommée que l'homme pris dans les détails de la vie intime », nous firent pénétrer jusque dans le boudoir secret où les dieux même deviennent des hommes très ordinaires. On nous parla de ses mésaventures conjugales et extraconjugales, pour conclure, en fin de compte, que jamais la France n'eut un si grand homme d'Etat. D'autres, au contraire, s'acharnèrent sur l'homme privé. Pénétrant dans le cabinet de toilette ou dans l'office, ils interrogèrent les femmes de chambre ou les valets, et armés des mémoires de Constant, résolurent de détruire la légende qui s'était formée autour d'un nom illustre. Les chiffonniers de l'histoire se mirent aussi à l'œuvre. Ils fouillèrent tous les débris pour trouver quelques petits papiers, fussent-ils les moins intéressants du monde : il fallait bien satisfaire la curiosité publique.

Voilà la seconde fois que ce siècle assiste à la glorification du même héros. Ce fut, jadis, au lendemain de la chute de Charles X. Le bonapartisme comprimé avec la plus vive rigueur sous la Restauration, prit soudain un essor inattendu. Il est juste de considérer qu'alors il s'agissait d'un parti politique. Les œuvres plus ou moins littéraires qui virent le jour à cette époque étaient autant de plaidoyers en faveur d'un régime nouveau. La monarchie de juillet, née de la Révolution et forcée de compter avec elle, encouragea ou laissa faire un mouvement qui eut d'abord pour conséquence l'apothéose de l'empereur dont les cendres étaient enfin rendues à la France, la république de 48, les aventures de Boulogne et de Strasbourg et pour terminer le coup d'état du 2 décembre.

La vogue napoléonienne d'aujourd'hui n'a plus les mêmes raisons : le bonapartisme n'existe plus. Faut-il voir dans ce subit engouement une de ces modes brusques, sans motifs apparents, qui seraient comme les caprices de la foule; ou bien réellement la France cherche-t-elle une main ferme et un esprit vigoureux, un maître en un mot, et ne l'ayant pas rencontré, évoque-t-elle ses morts illustres ?

On peut reprocher à Napoléon de n'avoir été qu'un capitaine heureux, un homme politique sans envergure, un illuminé de la guerre, sans vue large et sans conception élevée ; il n'en a pas moins incarné, pendant quelques années, l'âme de toute la France. Son génie, bon ou néfaste, a rassemblé les liens mystérieux de toute la nation ; tous les cœurs ont battu un instant avec le sien ; il a réalisé la conscience d'un peuple et cela fera éternellement sa gloire.

Nous assistons pour le moment à un singulier conflit entre l'histoire et la légende. La première veut ramener Napoléon aux proportions ordinaires des hommes, l'autre veut en faire un dieu. L'histoire aura beau faire appel à ses fureteurs les plus acharnés, elle sera vaincue comme toujours parce qu'elle détruit en place de créer. La légende aura raison sur elle, car elle est le produit de l'imagination des foules ; elle porte en elle le principe créateur. L'imagination l'emporte sur la raison, parce qu'à elle a été dévolu le pouvoir de créer. La raison scrute, analyse, compare ; l'imagination enfante des dieux. Autour de faits souvent anodins, de figures parfois sans relief, elle met une auréole mystérieuse ; la voix populaire alors s'enfle et grandit jusqu'à l'hymne national. Mais la foule ne sait pas que ce sont ses propres espérances qu'elle chante, son propre idéal qu'elle salue. L'écharpe de ses rêves s'est enroulée soudain autour d'un arbre mort, et voici que cet arbre a fleuri comme le bâton de Tannhäuser. Sur le fond obscur du monde, elle projette ses songes et elle ne voit pas qu'elle vit d'elle-même et qu'elle croit à son propre mirage. Qu'importe la réalité froide des savants ; Napoléon sera ce que l'avenir décidera. Il est debout, plus vivant que jamais, écrivait dernièrement M. Barral dans son *Epopée de Waterloo*, et en lisant cette phrase, je songeais à cette page admirable de James Darmesteter ; ce qu'il a dit de David, dites-le de Napoléon :

« Qu'il y ait eu du bandit dans David, peut-être : tant pis pour lui et ceux qui ont eu affaire avec lui dans le temps jadis : qu'importe à la postérité ? N'a-t-elle pas toujours eu le droit d'incarner son idéal où il lui plaît et qu'importe à quel nom elle l'attache ? David, pour son bonheur, fut connu d'elle, non par les livres historiques et la chronique écrite, mais par la légende orale.

» L'humanité qui attend son Messie sur la foi de David et de la Sibylle, l'humanité ne s'est pas trompée pour cela, et quand nous lui aurons montré

avec des textes que l'un n'est qu'un bandit et l'autre qu'une ombre, elle écoutera et nous laissera dire, parce que ce ne sont point des textes qu'elle demande et qu'elle ne croit pas aux scribes. Le vrai David, c'est celui qu'elle s'est fait à elle-même avec ses tristesses et pour ses espérances. Qu'importe à quelle branche s'accroche l'âme qui sombre, si elle y trouve un appui, fût-ce une branche de mancenillier ? Qu'importent les démentis curieux de l'histoire aux nécessités et aux affirmations du cœur humain ? Que les morts aient été de leur vivant ce qu'ils voudront ; dans leur vie d'outre-tombe, et dans leur poussée sur l'avenir, ils sont ce qu'on les croit. »

VALÈRE GILLE.

Grandes Amoureuses

par M. Jean Richepin. Paris, Charpentier et Fasquelle, (1 volume in-18, 3 fr. 50).

Ce livre est un bréviaire d'enthousiasme, une exaltation passionnée, sincère, de la Beauté triomphante, de la Beauté souveraine au prestige irrésistible. L'idée qui domine, qui s'impose, radieuse et superbe, après la lecture, c'est que tout s'efface, tout s'incline, tout se prosterne devant la Beauté, que ce soit la beauté fatale et inévitable d'Hélène, fille de Léda et d'un dieu ; que ce soit la beauté étrange et farouche de Sappho, « belle comme l'ouragan est beau, avec ses colères, ses cris, ses contorsions, ses coups de vent, ses avalanches de pluie, ses craquements de tonnerre » ; que ce soit la beauté passagère, tôt vieillie, de la professionnelle Lais ; que ce soit la beauté émerveillante de l'hétaïre, dont le corps divinement splendide fut immortalisé dans le marbre de Kypris Aphrodite, la beauté de celle qui partit, absoute par les Héliastes, aux cris de la multitude admirante : « Bénie soit Phryné, la divine, parce qu'elle a donné aux yeux et au cœur de l'homme l'éblouissement de la beauté ! » que ce soit la beauté de Nittonia Colonna idéalisée par Michel Ange, épris du plus suprême amour ; que ce soit la beauté malade enfin de la Périne, c'est, d'un bout à l'autre du livre, un hymne enthousiaste, fervent, à la Beauté sacro-sainte.

Et cette sincère conviction d'artiste hautainement défendue, M. Jean Richepin la clame en dépit de tous les torts, de tous les désastres, de toutes les hideurs que l'on peut imputer à l'impétueuse et fascinante puissance de cette magicienne fatale. D'où toute une série d'étonnants paradoxes soutenus avec le plus crâne aplomb. Ainsi, l'amour lesbien de l'impudique Sappho, s'il ne va pas jusqu'à l'excuser, il le comprend « en expliquant » au mieux sa race et son temps ; les passions frénétiques de la poétesse de Mitylène, de cette Sappho qui, pour lui, « reste » la plus haute figure amoureuse, il est bien près de les glorifier autant que l'ont fait Strabon, Hérodote, Catulle, qui imita les odes érotiques de Sappho, et les Lesbiens qui lui décernèrent les honneurs d'une médaille à son effigie.

Paradoxe aussi, que la défense prise au sérieux de la *Belle Hélène*, de MM. Meilhac et Halévy, aboutissant à cette proclamation : « En vérité, une telle parodie nous semble plus près du vrai sens que bien des commentaires érudits, qui, de plus, ont le désavantage d'être ennuyeux. » Et quand M. Richepin dit qu'« Hélène est généreuse et bonne », on regrette que les

Grandes Amoureuses n'aient pas été écrites vingt-cinq ans plus tard, car cela nous aurait donné l'occasion d'une spirituelle *défense* de M. Jules Lemaitre au détriment du brave papa Homère.

Paradoxe encore que de soutenir quatre pages durant que toutes les excentricités, les folies, les horreurs de Néron n'ont été que des idées *pittoresques*, indices d'un « cœur de poète ». Tout est excusable, tout est inévitable, tout est beau presque chez ce monstre, et, pour M. Richepin « celui-là avait dans le cœur le goût du beau, l'amour de l'art, qui ne songeait qu'à sa gloire poétique et musicale, au moment de perdre l'uni-vers ». Et l'auteur s'enthousiasme devant l'orgueilleux adieu que l'ignoble tyran fait à ce monde : « *Qualis artifex pereo!* »

Pour lui encore Poppée, dont l'ambition monstrueuse est prête pour tous les crimes, Poppée, « à côté d'Agrippine, à côté de Néron, elle garde sa grandeur ».

Ce sont ces admirations échevelées, ces beaux emballlements, cette fougue radiieuse et ce grand souffle de juvénile conviction qui font que l'on croira sans peine tout ce que dit l'auteur dans sa préface, où il nous confie que ses *Grandes Amoureuses* sont achevées depuis un quart de siècle et qu'il nous livre aujourd'hui, dans toute l'intégrité de ses qualités et de ses défauts, une œuvre de prime jeunesse.

Et c'est, du reste, un charme, et non des moindres, de ce livre, que la vaillante indépendance qui l'anime, indépendance dont la fierté très ardente ne va toutefois jamais jusqu'à l'extravagance. Le fait seul que les onze portraits concourent à une idée bien nette, vont vers un but d'unité très évident, suffit à montrer combien l'auteur a eu, outre son souci de glorifier, de sublimer la Beauté, et de tout excuser en son culte magnifiquement souverain, l'intention de dire la magie éternelle de l'amour, la puissance infinie de la Femme, sous quelque forme que l'un se présente, sous quel aspect que l'autre nous subjugue. Et voilà pourquoi évidemment nous ne trouvons pas dans cette galerie toutes les amoureuses célèbres, — les plus célèbres tout au moins, — alors qu'au contraire nous y rencontrons des figures d'amantes dont le temps n'a pas gardé le souvenir avec autant d'impérissable renommée. Aspasie, Thaïs, nous sont plus familières que Baudilde et la Colonna; Agnès Sorel, la Pompadour, la Dubarry, Marion Delorme, Ninon, Manon Lescaut, que la Périne et Sophie Monnier...

Seulement, M. Richepin, voulant prouver que l'amour, sous ses multiples aspects, est l'éternel vainqueur, s'est enquis des formes variées sous lesquelles pouvaient s'être présentées les prêtresses de la religion triomphante d'Aphrodite. Et ce ne sont pas Dalila, Poppée ou M^{me} de Ruffey que nous devons voir dans ces récits de passions légendaires ou historiques; mais ce sont les amours de la courtisane Philistine de la vallée de Sorec symbolisant l'amour par orgueil — « le secret désir d'une femme, c'est d'être aimée pour faire souffrir celui qui l'aime, et posséder un fort qu'elle rend faible à ses pieds » — et, par curiosité, ce qui n'est, du reste, qu'une forme de l'orgueil : — « Elle était femme : c'est dire qu'elle devait désirer connaître le secret de son amant et qu'elle serait prête à le trahir quand elle le connaîtrait. »

Ce sont les amours de Judith, maîtresse d'Holopherne par *devoir* : c'est l'apostolat de la chair; la femme qui fait le sacrifice de livrer sa beauté sans amour pour sauver son peuple et sa race.

Puis c'est toute l'épopée des aventures galantes de l'héroïne de la guerre de Troie. Ici c'est « la beauté fatale et souveraine; » c'est l'incarnation terrestre du type féminin, l'adorée inconsciente et terrible, naïve et cruelle. »

Ce sont les amours de Sapho, ses délires érotiques, emblèmes honteusement immortels des passions contre nature.

Ce sont les baisers ardents de Laïs, l'hétaïre dont le cœur

s'égare en des attachements désintéressés, calmes et douces floraisons s'épanouissant très consolantes parmi les rancœurs et les vilenies du *métier*.

Ce sont les caresses tarifées de Phryné, patronne des courtisanes aux enchères, des femmes à luxe, à tapage. C'est l'amour par ambition, par gloire : « A défaut d'un Dieu, elle aimerait l'homme qui la pourrait faire déesse. »

Puis encore c'est l'adultère roué et le mari complice : Poppée aspirant au trône impérial, Othon, son époux, consentant à devenir l'instrument qu'un peu d'or ou d'honneurs rend docile.

C'est la poétique princesse, fille des rois de légendes, dont s'éprend un jeune et beau manant : Baudilde et ses amours avec le forgeron Vœlund.

C'est Michel-Ange, au seuil de la vieillesse, s'éprenant de Vittorio Colonna et n'obtenant d'elle pas même un seul baiser : l'amour violent, impérieux, qui va jusqu'à supplanter l'art dans le cœur de cet immortel artiste se faisant poète pour correspondre avec une femme-poète. Et cette femme, insensible à tant de passion, incarne la vertu, la fidélité de l'épouse, l'inébranlable attachement aux liens sacrés du mariage.

C'est aussi la mélancolique et navrante idylle qui vient ensoleiller la vie de débauches et d'expédients et de luxures de l'Arétin : son cœur, qu'on eût pu croire clos à tout beau sentiment, est un jour épris jusqu'à la plus cruelle souffrance. Et la Périne qu'il aime sans être jamais payé de retour, c'est la douloureuse malade qui se désole et reste insensible à toutes les preuves d'amour, c'est la pauvre poitrinaire qui n'attend plus que de mourir.

Enfin, c'est l'amour moderne. C'est l'amour inévitable : M^{lle} de Ruffey, mariée à dix-huit ans au septuagénaire marquis de Monnier, avare et dévot, s'attriste en la perpétuelle société des ancêtres dont elle doit faire son habituelle compagnie. Survient le jeune et fougueux Mirabeau : un Adonis? Que non pas! à la fois un mufler de fauve et un masque grotesque — mais sublime, dit l'auteur. N'importe, ils sont jeunes tous deux et les voilà partis pour les pires folies.

En fin de compte, une parfaite tendance d'unité assure à l'œuvre un intérêt de thèse qui, à lui seul, pourrait suffire à pallier ce que présente de banal l'exposé de ces vies de courtisanes trop connues le plus souvent par des récits légendaires, la Bible ou les historiens, ou bien qui manquent d'originalité très captivante pour que l'on puisse y trouver un nouvel élément de curiosité, — si un autre facteur n'intervenait pas pour assurer le succès des *Grandes Amoureuses*.

Je veux parler de l'écriture, souvent bien artiste et toujours très curieuse et chatoyante en tous cas, de ces portraits.

Cette écriture me donne à elle seule, sans que la préface ne vienne me le confirmer, la certitude que ce livre est bien une œuvre de jeunesse. En effet, comme nous y retrouvons bien tranchées, en vive opposition, les deux manières de M. Jean Richepin, deux aspects très divers de son style qui, avec la maturité du talent, sont parvenus à s'atténuer, à se compenser l'un l'autre, pour donner un fini moins heurté aux œuvres dernières.

« En moi cohabitent un rhétoricien de la décadence et un « zingari de la grande route, rôtisseur de casseroles, maquinon et acrobate », a dit de lui-même le poète des *Blasphèmes*. Et dans les *Grandes Amoureuses* nous le retrouvons avec toutes ses ardeurs de révolte ou de fougue, ses tirades crépitantes, ses claironnades vibrantes, ses chamarrures aveuglantes. A larges coups de brosse, il badigeonne, et vlan! et vlan! à la diable; cela hurle, cela geint, cela tonne, cela pétarade, mais n'importe, regardez bien : c'est un fier tableau tout de même! Et nous avons ainsi toute la vie horrible et traquée

de Néron, gouachée en quelques traits violents mais magnifiques; l'épopée sinistre et cynique de l'Arétin en un mouvement endiablé d'allure et de verve alerte; le camp du Grand-Diable aventureux, épisode brutal mais fulgurant de belles teintes éblouissantes; le portrait à l'emporte-pièce de la jeunesse échevelée de Gabriel-Honoré Riquetti, comte de Mirabeau. Et tout cela est taillé rudement, rageusement, en plein bloc, ainsi que de superbes peignards de Constantin Meunier.

Puis, si vous tournez la page, brusquement vous voilà dans les minuties, les délicatesses, les couleurs tendres et les phrases cajoleuses d'un croquis de belle amoureuse, ou de quelque Judith à sa toilette. Ce sont les passionnantes splendeurs de tous ces beaux corps qu'il nous révèle en des mots enchanteurs dont il possède le charme; ce sont les éblouissantes féeries de palais ou de pays de rêves où il nous mène éblouis.

Mais tournez la page encore et vous tombez sur les faits trop longs, trop insignifiants; les doctes généalogies, sentant à dix pas les lourds in-folios de la « grande salle de la rue Richelieu; » les biographies trop circonscrites; des amplifications de la Bible ou des livres canoniques chaldéens, d'Homère, d'Aristippe, des chantes de l'Edda, de Mazuchelli ou de Philarète Chasles. Rhéteur, oui, pourquoi craindre de le dire alors que M. Richepin l'avoue lui-même! Puisqu'il avoue qu'il y trouve toutes ces imperfections à son œuvre de jadis et que, malgré cela, il la publie telle quelle, consciencieusement? Mais ce que je voulais dire, moi, c'est qu'à côté de tous les défauts que l'auteur annonce, ces *Grandes Amoureuses* ont toutes les beautés et les sincérités, les enthousiasmes d'une œuvre de la vingtième année qui a été scrupuleusement gardée de toute mise au point, affirme l'auteur. Je le crois certes, ne réservant toutefois qu'un tout léger doute pour une phrase qui fleurit un bien pénétrant parfum d'actualité. D'après M. Richepin, l'Arétin « fut le véritable créateur du chantage en grand, qui » est resté le plus solide fondement de l'influence en matière de presse ».

PAUL ARDEN.

Dernier Refuge

par Edouard Rod. (Paris-Perrin, éditeur, 1896.)

Le récent roman de M. Edouard Rod, ne fera ni tache d'ombre, ni tache de lumière dans l'œuvre déjà considérable du romancier. Cette dernière vaut qu'on s'y arrête, car elle exprime en certaines de ses parties, avec talent, sinon avec art, tout un côté de l'âme contemporaine. Nous renvoyons le lecteur, curieux de la pénétrer, à la longue et très consciencieuse étude (nous y ferons d'ailleurs plus d'un emprunt) que lui a consacrée notre collaborateur, M. René Doumic, dans son volume *les Jeunes*. Qu'on ne se méprenne point à cette étiquette, la personnalité littéraire de M. Rod n'a rien de juvénile ni de prime-sautier; la redingote austère du clergyman ou la toge universitaire conviennent mieux que le manteau de page, à ce docteur romancier, de tenue académique, d'allure austère et quelque peu gourmée.

M. Edouard Rod appartient à la Suisse par sa naissance.... et par sa littérature, ajoutent les malveillants. Mot facile et méchant, injuste comme tous ses pareils. Plus d'un critique hostile lui rappela, non sans malice, cette origine et lui décocha, comme un trait barbelé, l'ironique épithète de « Genevois ». M. Gaston Deschamps l'en défend avec chaleur. « Veut-on désigner par cette épithète une certaine gravité de style, une pureté incolore, des métaphores sans éclat, un ton de prédicant, des façons trop solennelles et des allures trop respectables? Mais, outre que ces qualités ne sont point déplaisantes, je

connais beaucoup de Français qui n'ont point le droit d'accuser de pesanteur et de monotonie, les honorables professeurs de l'Université de Genève ». — Soit, mais force nous est bien de reconnaître, qu'au point de vue purement esthétique, ces mérites sont d'ordre quelque peu négatif. La langue est aux mains de M. Edouard Rod un instrument qu'il manie toujours avec infiniment de correction, jamais avec une entière et absolue maîtrise. Dans sa limpidité frigide et terne, ce style demeure impuissant à susciter chez le délicat et le lettré la joie aiguë que procure la rencontre de la pure beauté, il n'évoque point davantage dans l'esprit du lecteur un type, un paysage, une scène, avec le relief précis et le plein épanouissement de la réalité. Dans un décor flou et presque indéterminé, les héros de ses romans se profilent à peine, « ombres pâles se mouvant dans une lueur plus pâle encore » et nous apparaissent plutôt comme de pures entités psychologiques que comme des êtres faits de notre chair et de notre sang.

L'origine protestante de M. Rod se trahit par une constante gravité de tenue, par un perpétuel souci de la moralité. Romancier, il s'intéresse au jeu des passions, non pour leur beauté extérieure et plastique, mais pour leur signification et leur valeur morales, pour les modifications profondes qu'elles amènent dans l'âme, pour leur prolongement indéfini en d'autres âmes. Aussi son œuvre soulève-t-elle bien plus des problèmes d'éthique que des questions d'esthétique.

Esprit curieux, éminemment apte aux idées générales, il a fait le tour de celles de son époque, il s'est imprégné du dilettantisme et du pessimisme ambiants. Il en a senti tout le vide, il en a exprimé toute l'angoisse, dans deux monographies psychologiques qui sont et semblent devoir rester ses œuvres les plus fortes et les meilleures : *La Course à la mort* et *le Sens de la vie*. Le pessimisme s'y étale et s'y donne libre carrière, non le pessimisme amer et puissant de l'Ecclésiaste, mais le *tœdium vite*, l'ennui et la peur de la vie qui, au déclin des civilisations, étirent les cerveaux et atrophie les volontés. « Toute tristesse est une diminution de soi » écrit Spinoza. L'âme contemporaine diminuée, châtrée de tout élan viril, affaiblie en une tristesse stérile, se reflète en ces livres désolés.

Ce sont là des œuvres de dilection et d'exception. La conception du roman particulière à M. Edouard Rod et telle qu'il l'a réalisée dans ses dernières productions : *le Silence*, *la Sacrifiée*, *la Vie privée de Michel Tessier*, *les Roches blanches*, *Dernier Refuge*, a été clairement et précisément définie par M. René Doumic. « Ni les personnages n'auront une physionomie trop individuelle, ni les faits avec lesquels on les mettra aux prises ne seront trop concrets. C'est un roman tout intérieur, d'où les circonstances contingentes seront exclues et qui se passera dans un cœur. »

M. Edouard Rod est de ceux qui ni badinent point avec l'amour. Il n'y voit ni une fantaisie passagère et plus exquise que tous nos autres rêves, ni la sombre et farouche ardeur de la luxure, il en fait une passion souveraine et dominatrice, toujours noble d'allure et d'expression qui, au delà de la fugitive satisfaction des sens, au mépris des lois reçues et des conventions admises, tend à l'union complète, à l'absorption totale de deux êtres en une même communauté de vie, de pensées et de sentiments. Aussi tous les personnages qu'il a créés sont-ils trop uniformément des êtres d'exception, que leur noblesse élève au-dessus des humaines souillures et qui semblent situés au delà de la réalité. « Doués d'une véritable noblesse — et je cite encore M. Doumic — ils sont incapables des compromis qui protègent les autres contre les grandes catastrophes. Ils ne savent pas faire de leur existence deux parts et respecter les convenances en violant les devoirs.... Ce qu'il y a de meilleur en eux, leur désintéressement, leur sincérité, leur vertu, est justement ce qui fera leur perte. Ils seront désarmés contre un

danger auquel ils ne s'étaient pas préparés et qui les heurte à l'improviste. »

Les protagonistes de *Dernier Refuge*, Martial Duguay et Geneviève Berthemey, appartiennent à cette élite. Cette histoire d'adultère n'a rien, hâtons-nous de le dire, des fadaïses sentimentales et des banalités pimentées, chères aux Emma Bovary en sous-ordre qui forment la clientèle coutumière de M. Georges Ohnet. C'est la vaine et décevante poursuite de l'amour absolu. Pour y atteindre, en vain les deux amants brisent tous les liens sociaux, foulent aux pieds les devoirs assumés et tentent de s'arracher à toute autre affection, si légitime qu'elle puisse être. Rêve stérile, chimère toujours insaisissable. « Sortis de ce monde selon leur vœu, ils en sentaient encore tout le poids sur leur cœur, la passion ne les affranchissait pas. En vain, la sagesse des siècles a construit contre l'amour de puissantes digues, en vain les lois l'ont enfermé dans leur massive forteresse. Destructif et vainqueur, libre comme l'orage de souffler où il veut, il renverse les obstacles entassés sur sa route dont sa force s'augmente, comme celle d'un fleuve débordé qui grossit de sa dévastation. Mais après le triomphe, voici qu'il s'affaisse et s'affaiblit. Il ne délivre point ceux qui attendent de lui l'espace et la liberté. Sur le prisonnier fugitif plane l'ombre de la prison, qui le pénètre et qui le glace. Et le fantôme du bonheur se dissipe peu à peu. »

La mort seule leur reste, suprême asile, dernier refuge. Son ombre plane sur toutes les pages de ce livre. Mère sombre et compatissante qu'implorent les amants, non pour en solliciter « la réalisation de leur rêve, enfin dégagé des contingences de la vie », mais parce qu'elle sera pour eux la clémente et douce dispensatrice du repos et de l'oubli, l'éternelle et bienfaisante nuit, au sein de laquelle, enfin délivrés, ils s'anéantiront dans les reposantes ténèbres de l'Inconscient.

JULES DE MELLIEZ.

L'Eau du soir

Essai dramatique par Aimé L. Pfänder. (Bruxelles, Lacomblez.)

Personnages : L'abandonnée, les amants, la vicille, le domestique, deux bateliers.

Accessoires : Une grand' route, l'ombre, un pont, la berge, le soir et la nuit (ensemble), et une écluse.

Résumé : 1^{er} ACTE. — L'abandonnée va frapper à la porte du château. Le domestique la renvoie ; puis, parvenant à distinguer la beauté de ses traits, l'engage à entrer et l'assure de la pitié de son maître. Elle refuse d'entrer.

2^me ACTE. — La vieille, parlant toute seule, compose un petit poème en vers libres, sur la rivière, le bruit de l'eau, la forêt, le talus. Ce monologue bruyant et intempestif effraie l'abandonnée qui crie sans savoir (*sic*). Celle-ci demande à la vieille de lui montrer le chemin. La vieille lui conseille de retourner sur ses pas, puis entame l'histoire de sa vie (en prose, cette fois). Après cette tirade, un bras s'étend vers la berge et la vieille conseille à l'abandonnée de suivre le chemin désigné par ce bras.

3^me ACTE. — Les deux amants s'ennuient parce que la route est longue. Elle regardel'eau qui l'attire. Lui, jaloux, l'entraîne vers le château. Bruit dans la coulisse. Deux bateliers rapportent le cadavre de l'abandonnée. Le domestique raconte tout le premier acte à ses maîtres. Elle le maudit. Ahurissement général.

Principale qualité de composition : L'unité.

Échantillons de style. — On entend le voisinage d'une écluse (p. 5). — Ici, il n'y a que monsieur et il n'y est pas (p. 9).

— Le domestique a rebroussé (p. 9). — Les talus sont des menaces au pied obscur et hasardeux (p. 16). — On dirait que ça coule au fond de mon sommeil (p. 39). — La vue d'un pauvre cadavre ne peut pas t'arranger comme ça (p. 42), etc., etc.

ROBERT CANTEL.

Les Aventures de ma vie

(1^{re} partie), par Henri Rochefort. (Paris, Dupont, 1 vol. in-18, 3 fr. 50.)

La mode étant aux mémoires, et M. Rochefort ayant, plus que tout autre, mille choses intéressantes à raconter, il était tout indiqué qu'il nous narrât les *Aventures* de sa vie. Avec toute son astuce d'homme politique de l'opposition, il a retardé la publication de ses souvenirs jusqu'au jour où l'opinion publique, se détournant de lui, semblait oublier cet ennemi implacable du régime impérial et du gouvernement absolu qui valut à la France les désastres de 1870.

Ne croyez pas cependant que la publication de ces mémoires aillent jeter un jour fort nouveau sur la vie de M. Rochefort et sur la politique républicaine. La plupart des faits qui y sont relatés étaient parfaitement connus de tous. L'on pourrait d'autre part reprocher à l'auteur de s'être trop longuement étendu sur les débuts de sa carrière de journaliste. La dernière partie du volume est beaucoup plus intéressante ; et cela se conçoit : les souvenirs n'y ont plus ce caractère exclusivement personnel si fatigant parfois dans les Mémoires ; l'auteur, alors à la tête de la presse de l'opposition, depuis la fondation de la *Lanterne*, se trouve directement mêlé aux événements politiques de 1868.

De plus, M. Rochefort retrouve dans cette seconde partie toute sa verve de pamphlétaire ; le style y est vif, alerte, mordant ; les descriptions rapides, les jugements brefs et précis ; les critiques sévères, cinglantes, impitoyables.

Et cependant, que de longueurs. La description des années de jeunesse est pleine de banalités, de redites et de fautes de français. Toute idée de plan fait totalement défaut ; après avoir abandonné un sujet, M. Rochefort y revient dix pages plus loin pour le traiter à nouveau ; il coupe toutes ses narrations par d'interminables épisodes sans intérêt ; tous les faits divers des journaux de l'empire, et tous les lieux communs qui encombrant les nôtres, ont trouvé leur place dans ce livre.

Mais, les immenses progrès de style et de composition que nous avons pu constater au cours de cette lecture nous font espérer mieux pour le second volume des *Aventures*, et même pour les suivants, car la narration de M. Rochefort n'est pas toujours rapide, et sa prose est un véritable *sermo pedestris*.

ROBERT CANTEL.

Memento.

Dans le dernier numéro du *Monde Moderne*, M. Léo Claretie, au cours d'une étude littéraire consacrée à M. Sully Prudhomme, rapporte un entretien qu'il a eu avec l'auteur de *Bonheur*.

Voici comment s'exprime l'illustre poète :

« Depuis Lamartine, l'emploi de la versification a été de plus en plus restreint à l'expression des émotions vives, tendres ou mélancoliques de l'âme. Aujourd'hui un sujet est dit poétique seulement s'il éveille des émotions de ce genre. C'est un mouvement qui tend à chasser du domaine de notre art la fable, le conte, une grande partie de la comédie et toute la poésie didactique, en somme, ce qu'il y a de gaulois dans notre génie littéraire. Les vers de Lafontaine sont pleins de recettes pratiques pour n'être pas dupe, on trouve dans Corneille des vers d'une

moralité sévère qui sont simplement des préceptes. J'essaie de réagir contre cette tendance et de rendre à la versification son usage traditionnel qui est d'exprimer n'importe quoi, pourvu que les conditions qui font un vers soient remplies. Coppée dit l'*Histoire du petit épicier*, et il ne déraye pas à notre art, malgré l'humilité du sujet. Tout peut être dit en vers : mais il y a façon de dire. C'est une musique d'un certain genre. Le vers commence quand l'expression, pour ainsi dire, se soulève, quand l'aile commence à pousser. Il y a une musique des vers indépendante de ce qu'il contient. L'oreille du poète a été construite pour sentir le rapport des nombres métriques. L'instinct de la versification relève de la physiologie. En vain, l'on cherche à innover, il y a des moules de vers ultra-modernes qu'on imposera jamais, parce qu'ils violentent, en acoustique, la grande loi qui régit tous nos actes, la loi du moindre effort. »

— Q. Veuillez nous dire comment on démontre qu'un bois est d'éternité.

R. Il est d'éternité *puisque* personne ne se rappelle avoir planté ses chênes monstrueux.

Très bien, élève Verhaeren.

ELLES SONT JOLIES les économies qu'on fait à la Direction des lettres et des sciences du Ministère de l'Intérieur. Cette Direction employait, tous les ans, quelques crédits à prendre un certain nombre d'abonnements aux publications périodiques, littéraires et scientifiques qui ont la vie si dure dans notre pays peu liseur.

Ces abonnements étaient distribués par le département à des Bibliothèques communales de province, où ces publications étaient fort appréciées : il y en a de très sérieuses, de très intéressantes, qui étaient dignes de ce petit encouragement.

Dans quelle direction ont été détournés les crédits qui avaient cette destination? Par quelles primes nouvelles ont-ils été absorbés? Vers quelles destinations ont-ils été dérivés? On ne sait...

Toujours est-il que bon nombre des publications intéressées ont vu, cette année, réduire le nombre de leurs abonnements gouvernementaux dans une proportion énorme, une proportion de cinq à un!

On n'a renoncé à la réduction que pour celles qui ont menacé de disparaître, et aussi, à en croire les mauvaises langues, pour quelques-unes auxquelles leurs opinions ont valu des grâces spéciales.

Voilà un drôle d'encouragement; et la Direction des lettres et des sciences justifie singulièrement son titre. (*Gazette*.)

— M. BROERMAN, qui semble travailler moins dans un atelier que dans les bureaux, s'effraie fort en ce moment du referendum qui invite les artistes en général à juger l'une de ses « entreprises ».

Il s'inquiète surtout des raisons qui ont pu déterminer l'initiative première du dit referendum. Peu importe : il est nombre d'artistes à qui (selon une expression) M. Broerman n'a joué aucun tour, mais qui sont fort heureux d'émettre haut et ferme leur opinion dûment signée.

Les artistes veulent bien « pour une fois » s'occuper de ce qui intéresse M. Broerman.

G. M. S.

A PROPOS de la discussion sur les alcools, M. Edm. Picard, sénateur provincial, a cité Rodenbach, Verhaeren et Maeterlinck.

NOTRE AMI ET COLLABORATEUR M. ALBERT LÉVY a fait, le mercredi de la semaine dernière, dans l'auditoire de physique de l'Université de Bruxelles, une intéressante conférence sur la philosophie de Goethe. Après avoir établi le contraste entre le génie allemand et le génie français, l'un se préoccupant des recherches les plus obscures au risque de s'y perdre, l'autre

préférant les idées précises et claires, M. Albert Lévy nous présente Wolfgang Goethe comme ayant su le mieux, parmi tous les écrivains allemands, allier les soucis métaphysiques avec les dons poétiques de création et d'expression.

Le conférencier nous montre Goethe témoignant dès son enfance une grande piété; cette précoce ferveur porta son esprit vers les songeries vagues et le zèle mystique. Mais bientôt il se dégagait de ces erreurs et la lecture de l'*Éthique* de Spinoza en mettant l'ordre en ses pensées, apaisa ses inquiétudes. Il est étrange que Spinoza, malgré son œuvre abstraite où dès les premiers pas l'esprit tâtonne s'il a perdu le fil du raisonnement et la suite des théorèmes, ait pu séduire une âme de poète que rien ne captive, sinon les formes et les apparences du monde. Cependant, Goethe ne se soumit pas au despotisme de son système. Il apprit de Spinoza à discipliner sa pensée; en outre, il accepta son panthéisme qui convenait à sa vive imagination et aux tendances de sa race, puis, se tournant vers le monde, il y puisa en élargissant toujours le champ de ses investigations, les éléments d'une philosophie personnelle. Goethe choisit encore dans Platon, dans l'École d'Alexandrie, dans le Christianisme ce qui semblait le mieux lui convenir sans jamais s'astreindre à un système quel qu'il fût. Mais s'il envisagea l'univers comme une émanation de Dieu, si malgré son éclectisme, il fut toujours panthéiste, c'est que Goethe était un passionné et un orgueilleux et que, sans doute pour s'en absoudre, il sentait le besoin de diviniser ses passions.

P S C H

M. A.-J. KIJMEULE, photographe-éditeur, vient de faire paraître, en collaboration avec M. J. Destrée pour le texte et M. Alex. Hannotiau pour la partie artistique, la première livraison d'un important ouvrage sur les *Musées Royaux du Cinquantenaire et de la Porte de Hal à Bruxelles*.

Les collections de notre musée des Arts décoratifs et industriels se sont considérablement enrichies depuis quelques années. Le public qui paraît s'intéresser aux essais de l'« Art appliqué » d'aujourd'hui, connaît peu les merveilles de l'orfèvrerie, de la céramique, de la tapisserie et de l'ébénisterie des siècles précédents avec lesquelles nos artistes modernes ont entrepris de rivaliser. La publication de M. Kijmeule vient à point pour mieux faire connaître les pièces de choix qui passent trop souvent inaperçues dans l'entassement des vitrines de nos musées. Les notices, tout en restant sobres et précises, commentent avec une très évidente érudition les planches en phototypie, placées en regard et exécutées avec une netteté et une délicatesse irréprochables, édité avec autant de soin et de goût et de luxe, promet de rivaliser avec les plus beaux recueils similaires de l'étranger.

DÉFINITION DE M. VERHAEREN PAR M. LEMONNIER. — « Verhaeren, c'est le poète optique des régions de l'Être et du Mystère. » (*Biberon*, p. 82.)

Bibliographie.

WILLY. L'Année fantaisiste. — DE LANESSAN. La Morale des philosophes chinois. — G. WEIL. L'École Saint-Simoniennne. — PIERRE WOLFF. Amants et Maitresses. — E. ROMIRO. Louis Legrand. — H. ROCHFORT. Les Aventures de ma vie (second volume). — ALBALAT. L'Art d'écrire; M. de Hérédia et les poètes actuels; etc. — R. DAMEDOR. La Lyre d'airain. — FALCONNIER. Les 22 Lames hermétiques du tarot. — J. JULLIEN. Le Théâtre vivant, t. II.

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émotivité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° 0 60

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00

MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. 1 00

PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00

WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs*, étude d'histoire de droit. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1886, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure. Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure. Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux boissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; (Eufs, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10 Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.

Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La tour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné

demeurant à

.....
rue

déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)

..... et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de

dix francs, montant du dit abonnement.

A, le 189

(SIGNATURE)

(1) Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juin, 1^{er} octobre.



LA
JEUNE BELGIQUE

SOMMAIRE :

ALBERT GIRAUD. — A propos de l'affaire Broerman.
PHILOMÈTRE. — Les joyeusetés de la critique.
I. G. — Arrière, les barbares !
LÉON PASCHAL. — Malherbe.
Jss. — La question des Salons.
***. — Notre Referendum.
N. L. — Musique.
MEMENTO.
BIBLIOGRAPHIE.

RÉDACTION

Comité directeur :

IWAN GILKIN, VALÈRE GILLE, ALBERT GIRAUD, A. GOFFIN.

Secrétaires :

FRANCIS DE CROISSET, ROBERT CANTEL.

ADMINISTRATION

HENRI LAMERTIN

Editeur.

BRUXELLES. — Rue du Marché au Bois, 20

ABONNEMENT :

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour les Pays de l'Union postale

Le numéro : 25 centimes.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

BRUXELLES

HENRI LAMERTIN

20, rue du Marché au Bois.

PARIS

LÉON VANIER

19, quai Saint-Michel.

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un
exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ;
tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin,
éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à
Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert
Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de
Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Robert
Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector
Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis
de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David,
Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée,
Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille,
Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José
Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René
Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert
Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève,
Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon
Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand
Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme,
J. de Tallenay, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste
Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895).
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collec-
tion complète 75 00
Chaque année séparément est en vente au prix
de 7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. 7 50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de
Léopold WALLNER, d'après les poèmes de
GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN
LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique
et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE-
CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts
volumes in-12 6 00
DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalet*, scènes de
la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
— *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numé-
roté avec autographe de l'auteur. 6 00
— — Edition ordinaire 3 50
— *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
— Toutes les œuvres du poète, prose et
vers en volumes à 3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition dé-
finitive contenant : Les Complaintes,
l'Imitation de Notre-Dame de
la Lune, le Concile féerique, les
Derniers vers. 1 volume 6 00
— *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition
définitive avec préface de Paul
Verlaine 3 50
— *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
— *Les Cantilènes* 3 50
— *Le Pèlerin passionné*. 3 50
— *Autant en emporte le vent* 3 00
STUART MERILL. — *Les fastes*. 3 00
— *Petits poèmes d'Automne* 3 00
HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. 3 50
EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
— *Une belle dame passa* 3 50
— *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
— *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne*. 3 00
EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. 3 00
CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème
en prose 3 00
GUY ROPEARTZ. — *Adagiettos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER
Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

A propos de l'affaire Broerman.

Si, pour faire comme tout le monde, nous nous occupions un peu de l'Art dans la rue ?

Car il paraît que l'Art était descendu dans la rue, et que de vilains gens, commandés par Jean d'Ardenne, M. Edmond Cattier et M. Georges Garnir, sans compter quelques peintres ulcérés et quelques architectes amers, veulent l'obliger à remonter d'où il venait. L'émotion est grande : M. Broerman et ses tenants mènent un tapage assourdissant. On s'accuse d'avoir volé, non les tours de Notre-Dame, mais le plan de la ville de l'avenir; des referendums s'ouvrent comme des fleurs carnivores; les polémiques éclatent comme des grenades; on constitue des arbitres; l'indignation, contrairement à son habitude, ne fait pas de vers, mais des discours dans les meetings, et c'est un tel charivari, un tel concert de lamentations et de gémissements, que les passants interloqués s'arrêtent et s'abordent en disant: « Serait-ce Gargamelle qui accouche? »

Ce n'est pas Gargamelle qui accouche, c'est M. Broerman qui se défend.

Le spectacle ne manque pas d'intérêt. Mais on peut s'y complaire tout en distinguant la personnalité de M. Broerman du conflit qu'elle a provoqué, et l'œuvre de l'Art dans la rue des tentatives d'Art appliqué qui se sont produites chez nous depuis quelque temps.

M. Broerman m'est aussi indifférent que le Grand Turc ou le Prêtre Jean, et mon indifférence est si grande qu'elle n'éprouve même pas le besoin d'être exprimée. On peut plaider devant moi.

Que reproche-t-on personnellement à M. Broerman ?

On lui reproche d'avoir le génie des affaires. Je crois bien qu'il l'a; mais l'Art dans la rue est une

affaire, rien qu'une affaire, et M. Broerman n'est nullement coupable d'y avoir consacré le génie qui lui est particulier.

Que lui reproche-t-on encore ?

D'avoir inventé un moyen de parvenir — le fusain patriotique — et d'avoir conféré à des Belges plus ou moins connus l'immortalité dont il dispose? D'avoir organisé l'Art dans la rue à sa propre ressemblance, de manière à se faire valoir? D'avoir pris des allures de représentant officiel des artistes vis-à-vis des pouvoirs publics? D'avoir exhibé des ministres et d'avoir pris à leur égard, dans des banquets-réclames, des familiarités oratoires?

Tout cela, je l'avoue, me laisse assez froid. M. Broerman, lorsqu'il faisait descendre l'Art dans la rue, avait même à mes yeux un mérite : en se livrant à cette besogne avec tout le zèle administratif et toute l'activité bureaucratique qu'elle comporte, il délaissait Dante pour le chef du département des Beaux-Arts. Or, entre un ministre au fusain immobilisé dans une petite salle du Musée et un Alighieri à l'huile voyageant pour m'obséder d'exposition en exposition, je n'hésite pas : j'aime mieux le ministre! Enfin, s'il faut tout dire, j'espérais que M. Broerman, éclairé sur sa vraie vocation, renoncerait au fusain pour se consacrer désormais, sans partage, à l'organisation d'un concours de boutons de sonnettes et au développement rationnel de son éloquence toasticulaire. Et maintenant, qui sait? il va peut-être retourner Dante sur son cheval!

Quant aux peintres, je leur dénie le droit de gémir. Si le succès de M. Broerman leur semble trop foudroyant, tant pis pour eux! Ils n'avaient qu'à être M. Broerman, ou, si cette opération leur était impossible, à faire du Broerman avant M. Broerman, et du boulangisme avant Boulanger.

Malheureusement, loin de prendre cette initiative, ils ont encouragé, soutenu et porté M. Broerman. Ils ont été son cheval noir et le bois de son arc de triomphe. Ils ont fait M. Broerman : ils l'ont mérité.

Laissons-le donc tranquille et jetons un regard sur son œuvre.

Qu'en reste-t-il ?

Quelques maisons dont la discrète laideur est désormais rehaussée de peintures criantes, et, merveille unique, ornant avec fierté une façade à coup sûr immortalisée, la sirène qui sort de l'eau en jouant de l'éventail !

Quant aux concours dont se délectèrent les badauds de Bruxelles, ils n'ont servi, comme on l'a fait remarquer avec justesse, qu'à démontrer aux yeux de tous l'absolue incompétence des pouvoirs publics. S'imagine-t-on qu'en organisant des concours, en distribuant des primes, on donnera du goût aux architectes et de la sensibilité artistique à M. Jourdain ? Est-ce en décrétant le printemps que l'on fait pousser les petits pois ?

Aussi longtemps que nous élèverons nos enfants dans le culte national de la Laideur, des orphéons de peintres auront beau peinturlurer nos maisons à brosse que veux-tu, ils ne feront pas une Attique de notre Bèotie. Loin d'embellir nos villes, ils ajouteront la laideur de leur esprit à la laideur des édifices. A ce point de vue, l'œuvre dirigée par M. Broerman est en passe de devenir un danger public. L'appétit vient en décorant et pour peu que la contagion s'étende, ce ne sera plus l'Art dans la rue, mais la rue dans l'Art.

Quant à l'Art appliqué à l'industrie, nous accordons volontiers qu'il n'est pas responsable des atrocités que l'on commet en son nom. Mais nous sommes loin de partager l'enthousiasme puéril qu'il inspire à de naïfs esthètes. Il ne suffit pas, en effet, de citer l'exemple glorieux de la Renaissance flamande ni d'invoquer le triomphe du mouvement préraphaélite en Angleterre pour démontrer que l'Art appliqué va transformer l'industrie belge contemporaine. Le succès d'un pareil mouvement tient à des circonstances qu'on ne fait pas naître sur commande. Nous n'en sommes plus à l'époque où tout artiste était forcément doublé d'un artisan ; et, si l'école préraphaélite a transformé l'industrie anglaise, c'est grâce à l'action lente mais sûre d'un art dont la nouveauté s'harmonisait avec l'esprit de la race et les nécessités du milieu. C'est parce que les préraphaélites ont trouvé un style

qu'ils ont amené l'industrie à recevoir le baiser purificateur de l'Art.

Or, si l'on peut différer d'avis sur le mérite personnel de nos peintres, il n'est pas possible de soutenir qu'ils aient trouvé un style. C'est même en désespoir de cause, pour se venger de ne pas avoir trouvé de style, que plusieurs d'entre eux se jettent dans l'art appliqué. Ils y apportent les inventions malades de leur caprice et l'absurde virtuosité de leur impuissance. Naturellement, ils sacrifient l'utilité à leur conception de la Beauté. De là des objets indéfinissables, bibelots baroques destinés à orner les limbes qui séparent l'industrie de l'Art. De là des chaises sur lesquelles on ne peut s'asseoir, des bibliothèques où l'on ne peut ranger aucun livre, des vases dans lesquels il serait chimérique de prétendre verser quelque chose, des coupes décevantes, des tables boiteuses, des armoires-fantômes, bref, l'abracadabrant mobilier qu'un des Esseintes complètement fou commanderait, pour garnir un palais bâti par le grand architecte Trachsel, au tapissier visionnaire de Madame la Maison des Coquecigrues !

Je n'aime pas plus cette bibeloterie incohérente que la sirène à l'éventail.

ALBERT GIRAUD.

Les Joyusetés de la Critique

Dans la *Fédération Artistique* (29 mars), M. Vurgey a bien voulu nous dire, à propos de la conférence faite aux *Matinées littéraires* par M. A. du Chastain, ce qu'il pense de la poésie, du pseudo vers libre et de la prose. Les idées de M. Vurgey ne manquent pas de gaité, comme on en va juger. Parlant de M. du Chastain, il dit :

« Nous nous étonnerons cependant de le voir s'alarmer à propos du vers libre, non que nous en soyons partisans, mais parce qu'il nous semble très inutile de continuer plus longtemps à aller à la ligne pour cause de rythme ou de rime. La rime est une innovation barbare de décadence. La prose a son rythme et sa mélodie, sa forme. Et c'est pour l'avoir oublié que M. du Chastain a pu parler de la poésie contemporaine sans citer des poètes sublimes, quoique prosateurs, comme, par exemple, Villiers de l'Isle-Adam. Qu'on aille à la ligne quand le sens le permet ou l'exige. Le reste est enfantin. La prose n'a-t-elle pas ses lois ?

« L'antiquité du vers prouve-t-elle plus que l'antiquité des diligences ? La prose, c'est-à-dire la langue, a tout à gagner à ne plus voir se spécialiser le respect de la forme hors elle. Il n'y a pas dix vers sans cheville, et un beau vers ne perd rien en prose, sinon l'insolent étalage de sa facture. Pour le seul avantage mnémorique qu'elle nous offre, la versification nous accable de monotonie, nous oblige à forcer l'image, fait régner l'à peu près, et, sous prétexte de licence, écrase notre liberté dans une

chinoiserie d'autant moins intéressante qu'on en vient à bout. Elle détourne notre pensée et provoque artificiellement des développements factices, plus rattachés par de hasardeuses parentés matérielles que par la logique de l'esprit. »

Ce premier *allegro* de l'article de M. Vurgey n'est pas sans charme. On savoure « la nécessité d'aller à la ligne pour cause de rythme ou de rime... » On admire aussi la logique qui formule « la prose, c'est-à-dire la langue... » ce qui incite à croire que la poésie n'est pas la langue... La prose a tout à gagner à ne pas voir se spécialiser le respect de la forme hors elle, — c'est-à-dire dans la poésie !... Un peu, mon neveu ! Il est clair, que la prose a tout à gagner à ce que l'on conspu les vers !... Enfin, goûtons « la chinoiserie d'autant moins intéressante qu'on en vient à bout » et intéressons-nous, au contraire, à la chinoiserie dont on ne vient pas à bout...

La suite, S. V. P. !

« Quant à la métrique, qu'est-ce que ces hâchures *perpendiculaires* sans autres raisons qu'une désinence *simiesque* ? Le rythme n'est pas la symétrie. Ces monomanies sont cause de la désaffectation de beaucoup de mots et nous ont donné tous les *parasites de la langue*. »

« Des essais d'alignement et de césure rationnels ont été tentés. Cela ne vaut peut-être pas mieux que la prose, mais c'est plus libre, plus large, plus acceptable que *le vers, qui ne correspond plus du tout à l'état de notre évolution*. »

Bing ! voilà l'évolution qui refuse la correspondance du vers ! Gare au retour à la désinence *simiesque* ! La rime, comme on sait, est le propre du singe ! (Voir *Darwin*, passim.)

M. Vurgey conclut :

« Nous croyons donc qu'il faut *laisser s'accroître le mouvement qui fait négliger le vers* : la prose en deviendra meilleure et toute la gloire de la langue est dans l'excellence de la prose, *cette prose saine et forte dont s'est contentée, de tout temps et partout, la plus sublime des littératures : la Sacrée*. »

Attention !

La littérature sacrée qui se contente de la prose ? Exemples : les *Psaumes* en versets, pour la littérature sacrée des Hébreux ; — le *Mahabaraata* et la *Baghavat-Gita*, en vers ; — le *Ramayana*, en vers ; — le *Rig-Veda*, en vers, etc., etc. ; voilà pour les Hindous ; l'*Iliade* et l'*Odyssée*, les poèmes d'Hésiode, les hymnes orphiques, en vers, — voilà pour les Grecs ; — les poèmes druidiques, chants des nombres, — hymnes de Talièsin, etc., — voilà pour les Celtes ; — l'*Edda* de Scœmaud, (Voluspa, Grugaldor, Solar-Liod, Grimnis-mal, Hava-mal), en vers ; — voilà pour les Scandinaves ; — le *Kalevala*, en vers ; — voilà pour les Finnois ; — les tablettes magiques de la bibliothèque royale

de Ninive, — en versets rythmés, — voilà pour les Chaldéens ; — les versets parallèles des hymnes des anciens Égyptiens ; — les nombreux morceaux versifiés (8-16) de l'*Avesta*, — voilà pour les Perses ; — le *Chi-King*, en vers, — voilà pour les Chinois ; tels sont pour ne pas parler du reste, quelques menus faits, qui taquinent un peu les affirmations de M. Vurgey.

Mais nous sommes tout à fait de son avis, lorsqu'il dit, en faveur du pseudo « vers libre, qu'il » faut laisser s'accroître le mouvement, qui fait « négliger le vers ». Ou cela ne veut rien dire, ou cela signifie, que la prétendue réforme vers-libriste tend à l'anéantissement du vers français. — Assurément.

PHILOMÈTRE.

Arrière, les barbares !

Dût-on m'accuser de ne pouvoir m'accorder avec personne, je me vois forcé, avant de citer quelques critiques de M. Ch. Maurras (dans la *Revue Encyclopédique Larousse*) de déclarer que je ne puis être de son avis lorsqu'il condamne la poésie romantique et affirme que « le français, c'est le classique ». Oui, c'est le classique, c'est surtout, c'est essentiellement le classique, mais c'est le romantique aussi. On ne biffera point de la poésie française le merveilleux XIX^{me} siècle de Hugo, de Musset, de Lamartine, de Vigny, de Hérédia, de Gautier, de Baudelaire, de Leconte de Lisle et de Verlaine. On n'effacera pas plus ces noms-là que ceux de Racine, de Corneille et de La Fontaine. Ce qui est vrai, c'est qu'à l'heure présente, le romantisme expire dans les écoles dites symbolistes et décadentes et qu'une renaissance classique est fatale ; ainsi, quand le pendule est arrivé au bout de sa course, il revient sur le chemin parcouru en sens inverse. C'est l'éternel jeu de l'action et de la réaction.

Il y a plusieurs années que nous annonçons cette réaction. Elle est l'avenir. Elle sera bientôt le présent. Il faut être aveugle pour ne pas le voir.

Enregistrons un nouveau symptôme de cette réaction. M. Ch. Maurras, qui n'est ni un parnassien, ni « un vieux bonze », mais un jeune écrivain de très grand talent et un critique bien informé, vient de publier dans la *Revue Encyclopédique Larousse* (28 mars), à propos d'événements récents et de livres nouveaux, un intéressant article d'où nous extrayons les passages qu'on va lire, pour l'édification de nos lecteurs.

MM. Maeterlinck, Verhaeren et Rodenbach représentent, pour le moment, grâce à la grosse caisse de quelques Mirbeau, la poésie belge à l'étranger. « On n'est jamais trahi que par les siens », disait à ce propos un spirituel chroniqueur du *Soir*. Laissons de côté M. Maeterlinck, qui a des qualités réelles, et voyons ce que M. Maurras dit justement des deux autres.

Une remarque générale d'abord :

Quelques poètes, écrit M. Maurras, se trouvant réunis dans un café parisien pour communier en esprit avec ceux de leurs confrères belges qui offraient, ce jour-là, à Bruxelles, un banquet à M. Verhaeren, reçurent de cet écrivain une lettre fort agréable où se trouvaient pourtant ces lignes surprenantes: « Ce que j'aime le plus au monde, c'est la littérature française; elle a succédé aux langues grecques et latines dans l'admiration générale; mais, pour qu'elle soit vraiment plus riche et belle que ses aînées, il faut que tout ce qui pense supérieurement en Europe *s'élargisse en beauté*... » L'euphémisme est peut-être barbare; il est joli. On ne saurait signifier en termes plus galants aux écrivains français qu'ils n'ont que faire de se conformer à la secrète constitution de leur langue. Laissez faire les étrangers. Que « tout ce qui pense en Europe », Belge ou Anglais, Suisse ou Germain, y glisse sa pensée, et vous la verrez qui se déformera peut-être, ou deviendra un informe galimatias : l'auteur des *Villes Tentaculaires* nous garantit, dans son jargon, qu'on « l'élargira en beauté ». On peut l'en croire. On peut aussi mettre cette parole en doute. Le certain est que le romantisme n'a jamais pensé autrement.

Autrefois, un prince de Ligne, un Hamilton pliaient leurs conceptions aux volontés de notre langue. Depuis, c'est notre langue qui a dû « s'élargir » pour faire de la place aux fantaisies des successeurs de ces messieurs. Et que cette méthode ait porté des fruits supérieurs à l'ancienne, c'est ce que l'on peut voir par l'enthousiasme de quelques-uns de nos critiques.

Voici ce que M. Maurras pense des poèmes de M. Rodenbach :

Je les ai lus jusqu'au dernier. J'ai lu ce « poème » des *Vies encloses*. Il n'y a rien d'aussi prodigieusement ennuyeux. Non, le registre d'aucune littérature n'offre le souvenir d'un si complet, d'un si exact ni d'un si glorieux alambic de l'ennui! Et cependant, à chaque page, M. Georges Rodenbach imagine un nouveau moyen d'être mauvais d'une façon recherchée et curieuse, d'écrire mal, de rythmer de travers avec mille soins délicats. Évidemment, il met son cœur à cet ouvrage. Peines perdues. Si loin qu'il aille, il n'excite point d'intérêt. Il a beau écrire en tête de son premier chapitre : *Aquarium mental*; il a beau annoncer plus loin *Les lignes de la main* : on bâille. Les six vers que voici, qui seraient superflucosquintieux en tout autre livre du monde et obtiendraient au moins quelque succès de ridicule signés d'un autre nom, ces six bienheureux vers, chez M. Rodenbach, ne sont que somnifères :

Telles... (il s'agit de la *physionomie des maisons comparées à des malades*.)

Telles leur maladie est d'être en proie aux pioches
Les amputant de leurs vieux pignons, mutilant
Leurs briques dont le rouge est tout sanguinolent ;
Telles, leur maladie est d'être en proie aux cloches,
Et, dans leur calme et leur silence monacal,
Le cadran du clocher à l'air d'une tonsure...

Le lecteur bâille et passe. Telle est l'injustice du sort.

Passons à M. Verhaeren :

Tout de même, M. Verhaeren a plus de flamme; il a la voix plus haute; il a l'imagination plus pesante et plus riche, et aussi, à le bien lire, plus ingénieuse. On le peut trouver « embêtant », mais ennuyeux non point! Peut-être cet aveu le va-t-il réjouir : je confesse qu'il a une manière de nature et de tempérament. Que n'est-il né ailleurs que dans le genre humain! Il eût fait un beau buffle, ou un noble poulain, ou un éléphant distingué, s'il est vrai que la réputation de sagesse décernée jadis à ce dernier animal soit complètement usurpée. Quej barrit! Quelles pétarades! Quels maîtres coups de corne admirés au goût, à la raison, au sens véritable des choses! Avec cela, quelle logique d'animal ou d'enfant terrible! Quel prodigieux aveuglement universel!

J'exagère. Je tends à dire que M. Emile Verhaeren est un bon artisan, fort échauffé, mais fort soucieux de ses métaphores, soigneux de nous bien peindre les grimaces que les choses de ce monde lui font, tout objet aperçu par M. Émile Verhaeren luitirant quelque peu la langue ou lui donnant une religieuse frayeur.

M. Maurras conclut comme suit :

J'ai dit, sans autre amour que celui de cette beauté à laquelle ils tournent le dos, sans autre haine que la haine des laideurs qu'ils cultivent avec assiduité, ce qui est advenu de ces trois romantiques. Esprits fort distingués à de nombreux égards, leur désastre semble éloquent. Il se peut, néanmoins, que nos compatriotes ne s'y instruisent pas. La réaction contre les enseignements romantiques se produira peut-être au pays de Belgique plus vite que chez nous. C'est là que le mal est extrême. On en souffre. S'il faut juger par quelques articles de journaux et de revues, si les rapports particuliers que l'on a bien voulu m'en faire ne sont pas inexacts, ni M. Georges Rodenbach, ni M. Émile Verhaeren ne sont des seigneurs indiscutés dans leur propre pays : il y a plus d'un bon esprit dans les villes wallonnes et même flamandes qui songe qu'on sera bientôt obligé de choisir entre l'usage de la langue et des lettres françaises et la funeste tradition des romantiques. Le français, c'est le classique : cela est évident partout; mais il est bon que des Belges s'en aperçoivent : cela pourra aider nos bonnes têtes de Paris. D'ailleurs, la Wallonie est une province d'aussi pure langue romane que notre Picardie, et, en pays flamand, les classes cultivées se montrent çà et là remarquablement attachées au génie et au goût français. Au fond, toute l'Europe, même celle du nord, se range de l'avis des Néerlandais au cœur droit : elle enrage d'être tant imitée de ceux qui l'ont jusqu'à ce jour enseignée et charmée. On ne désire rien tant que de nous voir enfin revenir à nous-mêmes.

M. Maurras, heureusement pour lui, ne fait point partie de la rédaction de la *Jeune Belgique* : pour avoir dit, depuis 1893, à peu près ce qu'il dit dans la *Revue Encyclopédique*, j'ai eu le plaisir de me voir lancer à la tête tous les noms d'oiseaux du vocabulaire, d'ailleurs peu scientifique, de nos anarchistes de lettres, sans compter un défilé de phrases aimables dont m'honorent quelques feuilles imprimées qu'on qualifie d'esthétiques dans la banlieue de Bruxelles, et auxquelles deux ou trois revuettes de Montmartre ou des Bati-gnolles ne dédaignent point de faire écho. Ce sont de fameux... lapins mystiques. I. G.

Malherbe

Points obscurs et nouveaux de sa vie normande, par l'abbé V. Bourrienne (Alphonse Picard et fils, éditeurs, Paris).

Monsieur l'abbé V. Bourrienne, professeur au collège Sainte-Marie de Caen, vient de publier un livre qui étudie différentes périodes de la vie de Malherbe, demeurées jusqu'ici obscures et éclaire, par la nouveauté des documents mis en œuvre et la minutie des recherches, des points sujets aux controverses. M. l'abbé Bourrienne, qui habite la ville natale du poète, a pu consulter à loisir ses archives et les chartriers. A la fin du volume sont reproduits de nombreux manuscrits, extraits des registres de baptêmes et de tabellionage, qui mettent sous les yeux du lecteur les bases dont l'auteur s'est servi pour établir ses conjectures. M. l'abbé Bourrienne a restreint son travail à la vie normande de Malherbe, mais il fut bien avisé en ne s'attachant pas strictement à ce plan et le livre peut tenir presque lieu d'une biographie du poète.

Malherbe, qui se targuait fort de ses titres, fut-il vraiment noble? M. L. Lalanne n'ajoute aucune foi aux preuves que Malherbe donne de sa noblesse en divers de ses écrits et entre autres dans l'*Instruction* à son fils Marc-Antoine. M. l'abbé Bourrienne admet l'origine seigneuriale de Malherbe et appuie son opinion sur des documents qui paraissent décisifs. Le *Sottisier de Chamillart* affirma le premier qu'un sieur Jean Malherbe, dont descendait le poète, se supposa indûment, en 1519, de la famille des Malherbe de Saint-Aignan. Mais les Malherbe qui procédèrent pour abus de nom contre un sieur de La Rivière qui prétendait avoir avec eux des liens de parenté, eurent toujours les relations les plus affectueuses avec François Malherbe, le poète. M. l'abbé Bourrienne recourt encore à des preuves plus détaillées qu'il est malaisé de résumer brièvement. Quant au souci qu'eut Malherbe de citer à tout propos ses titres, ce ne fut point par une fatuité de bourgeois anobli mais parce que sa fortune était précaire et que la connaissance de ses titres devait concourir à son avancement et à celui de son fils.

A quelle confession religieuse appartient le père du poète et le poète lui-même? Le premier fut un réformé, même il poussa le zèle jusqu'à se faire remarquer par son fanatisme. Mais lorsque son premier fils, le poète, naquit, il avait encore des attaches avec le culte catholique et l'enfant fut baptisé à l'église paroissiale de Saint-Etienne-le-Vieil. Les autres enfants, nés dans la suite, furent baptisés au temple protestant. Cependant en 1589 le père de Malherbe était rentré dans le sein de l'Eglise romaine, bien qu'une série de parrainages au temple protestant paraissent nier une telle conversion. Mais M. l'abbé Bourrienne atténue la valeur de ce démenti auquel M. Gasté a ajouté une importance exagérée.

Pendant dix ans (août 1576-1586) François Malherbe vécut à Aix-en-Provence. Il y écrivit ses premiers vers et y épousa une veuve, Madeleine de Carriolis. Leur situation de fortune ne fut pas brillante, mais c'est une erreur de croire, selon Mennechet, que Malherbe entra dans l'armée. Jamais non plus il n'accomplit les prouesses que Tallemant des Réaux et Racan lui prêtent. Celles-ci se dérobent à tout éclaircissement; elles sont, sinon controuvées, au moins très incertaines. M. l'abbé Bourrienne étudie la famille de Malherbe en chacun de ses membres et, pour entrer dans les détails de sa vie, commente sa correspondance avec Peirese.

Le séjour que fit Malherbe à Caen de 1594 à 1595, est peu connu. Durant cet intervalle il fut échevin de la ville et l'auteur nous cite les actes de sa magistrature. Mais ce séjour fut de courte durée ainsi que celui qu'il fit dans la même ville, de juin à décembre 1621. Il revint, cette seconde fois, pour vendre ses

biens. La province natale ne l'attirait point; il y regrettait ses amitiés et l'air de Paris. Rentré à la Cour en décembre 1621, il n'y demeura pas longtemps mais retourna bientôt en Provence auprès de sa femme et de son fils. Ce dernier devait attrister la vieillesse du poète. Dans une querelle, il tua un bourgeois nommé Audebert et n'échappa que difficilement au châtement. Deux ans plus tard, il fut tué lui-même par un seigneur d'origine juive, Paul de Fortia. Jusqu'à la fin de sa vie, Malherbe fit de vaines démarches pour venger son fils. Malherbe mourut à Paris, le vendredi 6 — et non le 16 comme il a été prétendu — octobre 1628. Sa mort fut chrétienne. Rien en son esprit contrairement à ce qu'affirme L. Arnould, ne ressemblait au scepticisme de Voltaire. Comme Montaigne, Malherbe suivit la coutume : *cujus regio, ejus religio*. Cependant cette foi suffit pour lui inspirer des poèmes religieux d'une puissante allure.

M. l'abbé Bourrienne reproduit une poésie inédite de Malherbe, mais elle n'offre guère qu'un intérêt documentaire. Tel est le livre de M. Bourrienne dont nous avons résumé le contenu et qui dénote un travail consciencieux et une érudition impartiale.

LÉON PASCHAL.

La Question des Salons

Avant de discuter l'opportunité de rendre le Salon de Bruxelles quadriennal ou décennal, il ne serait peut-être pas inutile de mettre en opposition le véritable but d'un Salon officiel — et son résultat ordinaire.

Lorsque le gouvernement crée et aménage à grands frais un local d'exposition, agit-il tout simplement en vue de donner à la presque totalité des peintres et des sculpteurs du pays — renforcés de bon nombre d'étrangers — l'occasion d'exhiber, sous son patronage, l'innombrable foule de leurs productions? ou cherche-t-il plus spécialement à encourager les hommes réellement dignes du titre d'« artistes » et capables de contribuer par leurs œuvres à la prospérité et à la gloire du pays?

Envisagée au point de vue de cette alternative, la question des Salons, soulevée depuis plusieurs années, mérite d'attirer très sérieusement l'attention.

Peu importe, nous semble-t-il, qu'il y ait à Bruxelles, entre deux Salons, un intervalle de trois, quatre ou dix ans, si leur organisation ne change pas de fond en comble. Telles qu'elles sont agencées actuellement, nos expositions officielles de peinture et de sculpture sont des espèces de foires où les œuvres témoignent d'un effort et d'une conviction sincères sont submergées dans le flot des productions absurdes ou quelconques du cabotinage impuissant et de l'éceurant « amateurisme ».

Pareil état de choses est doublement déplorable : d'abord, il encourage l'ambition des médiocres et des intrigants au détriment des gens sérieux et méritants, et, ensuite, il égare et affole le goût des « bourgeois » de bonne volonté qui, sur la foi des garanties gouvernementales, comptent sur les Salons officiels pour se faire une idée du mouvement de l'art contemporain.

Certes, peintres et sculpteurs auraient mauvaise grâce à se plaindre de manquer d'occasions pour exhiber leurs œuvres.

Privées ou collectives, les expositions se succèdent sans relâche dans les salles du Musée, du Cercle artistique, de la Maison d'Art, dans la Galerie du Congrès, voire même dans des ateliers particuliers ou des salles de vente. Il n'est personne qui ne déplore la surproduction effrénée qu'engendre forcément cette facilité d'exhibition. Le gouvernement ne devrait-il pas avoir pour tâche d'enrayer l'envahissement des banalités courantes et de mettre le plus possible en valeur le petit nombre des tableaux et des sculptures dignes d'intérêt que, seuls aujourd'hui, quelques rares connaisseurs distinguent à grand'peine

dans la multitude des « machines » plus ou moins honnêtes ou ratées? La consécration officielle ne peut être effective que dans cette condition-là. Il n'est pas non plus de meilleur moyen de relever la production artistique et surtout d'éclairer le goût du public.

Le moyen, dira-t-on, d'arriver à cette sélection merveilleuse? Nous n'en voyons qu'un. Au lieu de créer un jury d'examen quelques semaines avant l'ouverture du Salon, nommez pour les trois, quatre ou dix ans d'intervalle entre deux Salons une commission d'artistes sérieux et de mérite difficilement contestable, chargée de distinguer dans la foule des expositions non officielles les trois, quatre ou cinq cents œuvres les plus dignes d'intérêt.

Pour peu que les noms de MM. Meunier, Mellery, Dillens, Van der Stappen, Eug. Smits, Jan Stobbaerts, Struijs, Is. Verheyden, Khnopff, Frédéric figurent parmi ses membres, n'y aurait-il pas tout lieu de croire que ce jury agirait avec toute l'impartialité et la compétence désirables et que les Salons qu'il organiserait seraient des plus profitables à la dignité des vrais artistes?
Jss.

Notre Referendum.

Faut-il préférer le système du salon quadriennal partagé entre les villes de Bruxelles, Anvers, Gand et Liège, ou le système du salon triennal alternativement ouvert à Liège, à Anvers et à Gand plus, tous les dix ans, un salon général et rétrospectif à Bruxelles?

Telle est la question que nous avons posée aux artistes. Nous avons reçu un grand nombre de réponses. Le salon quadriennal a réuni à peu près les deux tiers des suffrages.

Nous publions ci-dessous quelques-unes des réponses, à raison de l'intérêt particulier qu'elles présentent.

Je suis allé surprendre le sculpteur Dillens qui « mouillait » son splendide groupe du Jardin Botanique : *le Laurier*.

— Une exposition tous les dix ans à Bruxelles, s'est-il écrié, mais c'est impossible, nous ne pouvons pas laisser ainsi le public et le gouvernement « oublier » l'art et les artistes. Le gouvernement réside à Bruxelles, non à Gand, Liège ou Anvers. Vous pouvez encore, au besoin, vous passer de lui, vous autres peintres! Mais, s'il oubliait la sculpture, il n'y aurait plus un statuaire en Belgique. Non, non, une exposition quadriennale au moins, et surtout si nous pouvions obtenir cela, qu'une sur deux fût nationale, essentiellement composée d'œuvres d'artistes belges : on dépense un argent fou chez nous pour produire et faire vendre les étrangers, il est fort intéressant de connaître toutes les formes d'art, mais, en somme, poussons-nous un peu nous-mêmes, faisons-nous un peu travailler!

Et puis, j'y pense, à Gand, à Anvers, ce sont des Sociétés qui organisent les Salons et non pas le gouvernement; je n'y comprends plus rien.

— Je crois trop comprendre, hélas! mon cher Dillens, que le susdit pouvoir veut se défaire de notre charge en nous remettant aux mains d'une « bonne-amie » qui prépare le coup dès longtemps... j'ai cité la ducale « Société des Beaux-Arts »... Allons-nous devenir les « Arts domestiques »?

G. M. S.

« Ma réponse sera fort simple, m'a dit M. Fernand Khnopff; je pense qu'il faudrait arriver pour le bien de l'art à la totale suppression des salons officiels: c'est l'étouffoir des artistes. Et la foire des Champs-Élysées nous a donné de bien tristes exemples et de bien fâcheux résultats; n'avons-nous pas vu là des peintres, qui, pour se hausser en rapport de l'énormité des salles et n'être pas écrasés dans la mêlée, en sont arrivés tout

simplement à faire des tableaux couvrant entièrement tel gigantesque panneau dont ils se faisaient accorder d'avance l'exclusive propriété. N'est-ce pas leur seul moyen d'être « remarqués »?

» Il y a assez de groupes d'art pour se passer à merveille de ces annuels encombrements qui sont, je le répète, uniquement favorables aux toiles à effet de 30 mètres carrés au détriment des œuvres véritables. »

« Messieurs,

» En réponse un peu tardive à votre bienveillant referendum, ma conviction est: que le 1^{er} système, salon *quadriennal* est le seul qui puisse satisfaire tous les intérêts.

» Les expositions particulières ne sont pas à portée de tous par les frais et risques qu'elles nécessitent.

» Veuillez agréer, Messieurs, l'expression de toutes mes sympathies.

» L. VERDYEN. »

« Bruxelles, 21 février 1896.

» Monsieur le rédacteur en chef
de la *Jeune Belgique*.

» En réponse à votre referendum artistique, les deux combinaisons en présence me semblent mauvaises à mon avis; le seul remède aux nombreux salons médiocres de province et de Bruxelles serait d'avoir:

» Un salon officiel tous les ans à Bruxelles.

» Au moins, par un choix sévère, nous aurions l'occasion de réunir dans la capitale de la Belgique toutes les œuvres dignes de figurer dans une exposition officielle, puisqu'il en faut *une*. — Cela n'empêcherait pas les expositions des villes de Gand, de Liège et d'Anvers, qui sont très bien administrées par des sociétés artistiques.

» Seulement, elles seraient libres et non officielles.

» Il est logique que le Salon officiel soit à Bruxelles; je pourrais longuement défendre ma manière de voir. Du reste, n'est-il pas dans l'esprit de tout le monde artistique et officiel d'édifier un vaste Palais des Arts à Bruxelles? Alors, pourquoi hésiter?

» Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations empressées.

» AD. HAMESSÉ. »

« Ma préférence est le Salon quadriennal (1^{er} système).

» M. VAN ALPHEN. »

« Mon idéal, en fait de Salons officiels? Mais ce serait leur suppression radicale, chers amis! D'ailleurs, je m'abstiens d'y participer, estimant que l'art n'est pas de parade pour la foule qui trôle...

» Cependant, puisqu'on doit les maintenir quand même, pour Dieu! qu'on gratifie Bruxelles d'un salon décennal! Là, ne serait pas la pacotille, si l'on m'écoutait, simplement les *véritables œuvres d'art*. Et, afin de n'y voir que ces *véritables œuvres d'art*, je voudrais qu'on n'y exposât que celles qui auraient été exhibées, à l'exclusion de toutes autres, soit dans les bazars officiels, soit dans les expositions particulières durant les dix années révolues.

» A vous de cœur.

» JULES DU JARDIN. »

« Je suis partisan du 1^{er} système.

» On dit, pour défendre le 2^{me} système, que Bruxelles voit s'ouvrir assez d'expositions. Oui, il y a suffisamment d'expositions pour le public. Mais au point de vue de l'artiste, il faut considérer que toutes ces expositions sont des petites chapelles, régies par des coteries, ou même tout simplement par un ou deux messieurs, et qu'il ne plaît pas à tous les artistes de se ranger dans les dites coteries, ou de solliciter la protection des dits messieurs.

» Il est plus juste, puisque les locaux où ont lieu les expositions appartiennent au gouvernement, c'est à dire à tous, que

tous les artistes aient à des intervalles suffisants le droit de se mesurer, et de montrer au public leurs productions, dans telles conditions qu'eux-mêmes jugeront les meilleures.

» L'épreuve en a été faite au salon d'Anvers, par la *Ligue des Artistes*, le succès a été éclatant. Pourquoi ne pas continuer ?

» Je ne puis admettre un salon tous les dix ans : quatre ans c'est déjà bien. Il faut songer aussi, que souvent de bons artistes sont refusés. En ce cas ils doivent déjà attendre huit ans pour prendre leur revanche ; avec le 2^{me} système, ils devraient attendre vingt ans !

» Je félicite la *Jeune Belgique* d'avoir songé à s'adresser aux artistes eux-mêmes.

» LÉON HOUYOX. »

« Monsieur le Directeur,

» Est-ce bien répondre aux propositions formulées par votre « référendum » qui nous intéresse vivement, si je me permets d'en présenter un troisième :

» *L'exposition générale annuelle aura toujours lieu dans la même ville.*

» Bruxelles ou même Anvers. Car n'est-ce pas à cette immuabilité, que les Salons de la Royal Academy, de Paris, de Munich, doivent leur vogue, vogue croissante puisque ces dernières villes en ouvrent deux en même temps.

» Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes plus distingués sentiments.

» JEF LEEMPOELS. »

« Messieurs,

» Je donne la préférence, entre les deux systèmes proposés, à l'organisation d'un Salon quadriennal à Bruxelles.

» Recevez, Messieurs, mes salutations sincères.

» AUGUSTE E. MUSIN. »

« M. Th. Reh (Etterbeek), est d'avis qu'il y a lieu d'organiser dans la capitale, un Salon officiel tous les ans, comme à Paris.

» Bruxelles, comme capitale, sera toujours mieux partagée au point de vue des avantages et des intérêts artistiques. Elle est fréquentée par un grand nombre d'étrangers qui ne se rendent pas en province.

» On ne saurait y faire trop d'expositions. »

Musique.

La 1^{re} de la *Vivandière* au théâtre de la Monnaie est arrivée comme mars en carême et justement à propos, car c'est une consécration neuve de l'abstinence artistique.

Le sujet de M. Henri Cain, inspiré par ce chauvinisme, qui assure aux gros mélodistes des théâtres parisiens des applaudissements séculaires, est d'une banalité soutenue, suffisante pour ne troubler en rien les tendances philosophiques de cette partie optimiste du public, qui aime à voir manœuvrer des militaires et à constater la récompense de la vertu au bruit des tambours. C'est à ce public naïf pour la plus grande gloire des auteurs, qu'on doit attribuer le succès fait à cet épisode de la guerre de Vendée, dans lequel, par un ensemble vraiment heureux de circonstances théâtrales, une cantinière sentimentale, qui a de beaux restes, parvient à sauver un jeune noble, la fiancée et le père d'icelui, puis elle-même avec l'honneur du régiment, du drapeau et de la France. Cette bonne vivandière a la manie du sauvetage ; incarnée à la Monnaie par M^{me} Armand, qui a la diction superbe, elle a même sauvé la pièce.

M. Gilibert ne sauve rien, lui, mais a obtenu un succès mérité ; M. Bonnard, M^{me} Mastio, M. Cadio, M. Cassio ont rempli leurs rôles avec autant de verve que de goût. La musique de

Benjamin Godard est de la même baudruche que ces grands héros de l'armée du Rhin.

Cette musique est pleine d'intentions, mais on a eu le tort de l'encadrer dans des récitatifs, qui l'ont fait arriver à la Monnaie, alors qu'elle était destinée aux Galeries. La *Vivandière* fera de nombreuses et belles salles, il faut bien satisfaire les naïfs qui trouvent *Tannhauser* ennuyeux et *Fidelio* une pièce crevante.

Le dernier Concert populaire, a été assurément un des plus beaux auxquels nous ait fait assister Joseph Dupont. Le programme, un peu monochrome peut-être, comportait le Pèlerinage à Kevlaar, de E. Humperdinck. La version française de la ballade d'Henri Heine, supérieurement adaptée par M^{me} Kufferath, suit à la lettre, les vers du poète allemand.

La musique d'Humperdinck est d'une parfaite correction et d'une religiosité envahissante. Quelle transition de cette monotonie voulue à la Sulamite de E. Chabrier, toute en couleur, vivante, ensoleillée, avec des détails d'orchestre recherchés et généralement impressionnants. Œuvre frappante de pittoresques, chantée d'une voix pure et correcte par M^{lle} Claire Friché et les dames du Choral mixte.

Le chant élégiaque de L. Beethoven, qu'on entendait pour la première fois à Bruxelles, est une page large et grande, faisant impression par la simplicité de la ligne.

Simple aussi, mais trop simple, le tableau de l'Amour du chant de la cloche de Vincent d'Indy. En grisaille et sans accent, ce tableau musical réalise l'amour platonique et s'éraphique des régions polaires. Au moins c'est ainsi qu'on doit le comprendre, certes les sonorités neuves et la mélodie incertaine en réhaussent la forme idyllique, mais l'expression est trop calme, c'est une idylle dans la neige. On ne peut que féliciter M^{lle} Eléonore Blanc et M. Emile Engel, du style et de la précision vocale qu'ils ont déployés pour l'exécution de cette œuvre froide.

Le final religieux du premier acte de *Parsifal* clôturait comme une apothéose cette belle séance. Applaudissements et rappels bruyants qui se sont adressés tant à M. Joseph Dupont qu'à ses artistes de l'orchestre et au choral mixte de M. Soubre n'ont pas manqué.

N. L.

Nous aurons enfin de bonnes représentations de *Tannhauser* au théâtre de la Monnaie ; la direction nous prie de faire savoir qu'elle a traité avec le ténor, M. Ernest Van Dyck, pour une série de représentations dont voici les dates et le programme :

Le 10 avril, *Lohengrin*, abonnement courant ; le 13, *Lohengrin*, abonnement suspendu ; le 17, *Tannhauser*, abonnement suspendu ; le 20, *Tannhauser*, abonnement courant ; le 24, *Manon*, abonnement suspendu ; le 27, *Manon* ; abonnement courant ; le 30, *Tannhauser*, abonnement suspendu.

Le bureau de location est ouvert pour toutes ces représentations.

Memento.

Voici la réponse de M. Fernand Khnopff au sujet de l'Art appliqué à la Rue :

Lettre de M. Fernand Khnopff.

Monsieur le Directeur,

Je répondrai le plus brièvement possible aux questions que vous avez bien voulu m'adresser.

1. Je ne suis pas membre de la Société de « l'Art appliqué à la Rue », et je ne sais quelle est l'orientation donnée à la direction de cette Société.

L'influence de l'« Œuvre » sur l'Art est encore nulle, heureusement. Quant à ses prétentions au monopole, elles sont absolument inadmissibles.

2. Je pense que les résultats obtenus jusqu'à ce jour sont peu considérables. Ils consistent (sans compter de nombreux banquets) en un concours — un peu tapageur — d'enseignes et le placement — fort discret — sur les arcades de la Place Royale de quelques arbustes qui n'étaient vraiment pas indispensables. (1)

Ce concours d'enseignes a, grâce à l'application de figures en haut relief et autres accessoires plutôt encombrants, attiré l'attention des passants sur l'invraisemblable platitude architecturale de quelques pauvres pignons que personne n'avait eu jusqu'alors l'occasion de remarquer.

Ce concours a montré, aussi, que, au bout de quelques semaines, les peintures murales dites inaltérables peuvent être réduites à l'état de coulées de suie. Ces deux constatations ont coûté très cher.

3. L'avenir? Comme CETTE œuvre n'a pas de raison d'être, elle disparaîtra avec ce trop ingénieux organisateur qui a « élevé à la hauteur d'une institution » l'Art d'inviter et de recevoir des commissions.

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

FERNAND KHNOFF.

Le DERNIER Concert populaire supplémentaire à l'abonnement aura lieu, dit-on, dans les premiers jours de mai et serait dirigé par Hans Richter.

AUX MATINÉES LITTÉRAIRES. — M. Albert du Chastain, le publiciste et le conférencier si sympathiquement connu, a établi, jeudi passé, au Cercle Artistique, devant un public trié sur le volet, le bilan de la Poésie lyrique en France pendant le dix-neuvième siècle. Beau et vaste sujet! L'époque de la vapeur et de l'électricité, c'est-à-dire l'époque des merveilles dans l'ordre du progrès et du confort, et aussi celle où l'insatisfaction des choses a éclaté en ses plus magnifiques accents. Le Globe entier n'est plus qu'un corps immense; quatre ou cinq cités monstres en règlent les pulsations cardiaques et y font circuler la vie par un réseau infini de rails et de fils électriques. En même temps que l'étendue de notre activité s'est ainsi élargie, les sciences ont versé la lumière sur le ténébreux berceau de nos origines.

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans,

s'écrie l'homme moderne. Hélas! la grandeur du monde ne sert qu'à faire ressortir notre petitesse et l'immensité du temps écoulé nous rappelle la brièveté de notre propre vie. Pressé entre ces deux colosses, le Temps et l'Espace, l'homme tremble et le poète chante, d'un chant triste et grave comme celui des martyrs chrétiens dans les arènes de Rome. Tout ce qu'il mâche a le goût de la mort et il peut dire de son horizon ce qu'en disait le berger de Virgile :

Déjà l'ombre du soir tombe des montagnes prochaines.

Lamartine et Victor Hugo se fient sur ce que la destinée des mortels est en disproportion avec leurs désirs pour promettre à nos déceptions une autre existence. Leconte de Lisle, disciple éperdu du Bouddha Indien et du Shopenhauer allemand, verse d'admirables sanglots sur la vanité de vivre. De Vigny s'ensevelit dans les plis de son manteau; Musset éclate en larmes en levant sa coupe de cristal et blémit d'apercevoir que sa maîtresse a une tête de mort; Gautier désespère de l'âme et ne croit plus qu'aux feux de la lumière sur le marbre; Baudelaire paye ses Paradis artificiels d'une agonie de damné; Verlaine titube

(1) Est-ce une simple coïncidence? Nous avons remarqué avec joie, que les dits arbustes avaient été enlevés depuis la publication de cette lettre.

aux portes des Cafés comme au coin de ses strophes, rejeté de la prostituée à la sainte Vierge dans une éternelle infantilité cérébrale. Mais, que l'espoir les soutienne à fleur d'eau ou que le désespoir les engloutisse, tous nagent dans une mer de douleurs.

M. Du Chastain a défini exactement chacun de ces poètes, et s'il n'a pas assez appuyé peut-être sur ce caractère d'universelle tristesse qui fait l'unité d'âme de la poésie française au XIX^e siècle, nous ne devons nous en prendre qu'au verre d'eau sucrée du conférencier. Celui-ci était galant homme d'ailleurs et n'eût voulu pour rien au monde rembrunir le visage si joliment attentif de ses gentilles auditrices. Couper le sourire à une jeune femme, c'est un crime presque aussi grand que de trancher une fleur.

Nous avons plus de peine à pardonner à M. Du Chastain cette étonnante phrase sur M. Rodenbach, lequel aurait, par sa mélancolie intime « restitué à la poésie son véritable esprit » (?). Ceci nous a fait souvenir du joli mot de M. France, partageant la Belgique en deux apanages, dont il accordait à M. Verhaeren la Belgique opulente des grasses prairies, et à M. Rodenbach la Belgique de l'ennui (*sic*).

M. Du Chastain a eu un mot aimable pour les poètes de la *Jeune Belgique*, et a chaleureusement pris le parti du bon sens dans la querelle du vers libre.

L'auditoire était sous le charme du langage exquisement pur de ce brillant causeur, qui parle comme un Français de Tours, c'est-à-dire divinement. Le contraste était agréable pour ceux qui, quelques jours auparavant, avaient entendu, à *La Libre Esthétique*, un Hasseltois retour-de-Paris tonner contre la « Môôôôode » en invoquant la Sainte-Anarchie. M.

Le Suicide dans l'Hérédité mentale, par le Dr Albert Tiberi. (Imprimerie Bourgeon, Lyon, 1895).

Cette brochure résume les travaux antérieurs, en y joignant les observations personnelles de l'auteur. Il relève trente-huit cas de suicide, en analysant les antécédents et les impulsions.

Pour lui, il n'y a pas de folie du suicide; mais il y a quelquefois suicide dans la folie. Il n'est donc pas strictement héréditaire, mais fréquent chez les sujets entachés d'hérédité névropathique; il affecte souvent un aspect héréditaire.

Dans cette intéressante étude, l'auteur insiste sur la prophylaxie: hygiène nutritive et éducation, le succès du traitement étant fort incertain dans la plupart des cas; cet avis, conforme au vieil adage « mieux vaut prévenir que guérir », sera certainement approuvé par tous les spécialistes.

RENÉ SAND.

Bibliographie.

GEORGES AURIOL. Hanne-ton volé. — GEORGES FRAGEROLLE. Le Sphinx; épopée lyrique, poème et musique. — EMM. DE BROGLIE. Les portefeuilles du président Bouhier. — EMILE GEBHART. Moines et papes. — GEORGES HUGO. Souvenir d'un matelot. — GEORGES LECOMTE. Espagne. — CATULLE MENDÈS. Gog. — RENÉ DOUMIC. De Scribe à Ibsen, nouv. éd. — AMÉDÉE ROUX. La littérature contemporaine en Italie. — PAUL MORILLOT. Pages choisies de Lesage. — PIERRE LOUYS. Aphrodite, roman. — TRISTAN KLINGSOR. Filles, fleurs, poésies. — PIERRE WOLFF. Amants et maîtresses. — EMM. DUCROS. Poèmes du Midi. — LÉONCE DE JONCIÈRES. L'âme du sphinx. — A. FOGAZZARO. Daniel Cortis, trad. de l'italien. — L. COLOMA. Récits espagnols.

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émotivité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° 0 60

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00

MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. 1 00

PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00

WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs*, étude d'histoire de droit. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure. Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure. Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux boissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.
Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.
Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....
demeurant à..... rue.....
déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)
..... et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de
dix francs, montant du dit abonnement.

A....., le..... 189

(SIGNATURE)

(1) Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juin, 1^{er} octobre.



SEIZIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME I

N^o 13

11 Avril 1896

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

- | | |
|--|---|
| ARNOLD GOFFIN. — Posthume. | FRANCIS DE CROISSET. — Avril. |
| VALÈRE GILLE. — <i>Épigrammes</i> : | — La Mer qui chante. |
| La Source. | JULIEN ROMAN. — Sonnet. |
| L'Offrande de Laïs. | — Vaine Révolte. |
| Niobé. | VICTOR ORBAN. — Akhabah. |
| Pan. | ADRIEN GUILLON. — Le Triptyque de Hans Mem- |
| — <i>Les Tombeaux</i> : | — linc. |
| Victor Hugo. | IWAN GILKIN. — <i>Satan</i> : |
| Edgar Poë. | Le Preneur de Rats. |
| Paul Verlaine. | Ruine. |
| Delacroix. | Delicta Majorum. |
| MAURICE CARTUYVELS. — Ulysse et Calypso. | CHARLES VIANE. — Chanson d'autrefois. |
| — L'Île aux Sirènes. | MAURICE LEFÈVRE. — Ave. |
| LÉON PASCHAL. — Fragment. | FRANZ ANSEL. — L'Eden entrevu. |
| FERNAND SÉVERIN. — Portrait. | — Le Printemps mensonger. |
| — Nocturne. | LUCIEN DE BUSSCHER. — Un frais parfum... |
| FRANCIS DE CROISSET. — Soleil couchant. | — Adieu à la forêt. |
| — Nuit d'été. | G. M. S. — A la Maison d'Art. |
| — Dernier Regret. | MEMENTO. |
| — Prière. | BIBLIOGRAPHIE. |

Ce Numéro : 50 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la *Rédaction* à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, *secrétaires*; tout ce qui concerne l'*Administration* à M. Henri Lamertin, *éditeur*, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895).
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de 7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. 7 50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEEBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LECLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalot*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
— *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
— *Edition ordinaire* 3 50
— *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
— *Toutes les œuvres du poète*, prose et vers en volumes à 3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les *Complaintes*, l'*Imitation de Notre-Dame de la Lune*, le *Concile féérique*, les *Derniers vers*. 1 volume 6 00
— *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
— *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
— *Les Cantilènes* 3 50
— *Le Pèlerin passionné*. 3 50
— *Autant en emporte le vent* 3 00
STUART MERILL. — *Les fastes* 3 00
— *Petits poèmes d'Automne* 3 00
HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. 3 50
EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
— *Une belle dame passa* 3 50
— *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
— *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne*. 3 00
EMMANUEL SIGNORET. — *Livre de l'Amitié*, poème. 3 00
CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
GUY ROPEARTZ. — *Adagiettos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER
Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Posthume

« Mets là-bas ces fleurs que tu as choisies si délicatement appariées à mon humeur, ces fleurs violentes et subtiles retranchées de la vie pour moi, pour expirer leurs fragrances et leurs couleurs suprêmes, sous mes yeux; pose-les de façon que je puisse les voir, respirer avec impunité leur trop captieux parfum... — Mes livres sont à ma portée et ce précieux flacon aussi, source volatile de fortitude exaltée et fugace, indispensable et précaire sursis, intermède à l'âpre continuité de mes maux... Très chère, laisse-moi, maintenant que ta main experte et familière a su harmoniser les choses autour de moi, et ta présence édulcorer l'aigre colère désarmée dont, chaque matin, le spectacle de mon corps dévasté renouvelle l'amertume... »

J'abandonnai donc Desiderio à l'habituelle solitude que, seule, j'interrompais sans en effaroucher le rêve fiévreux et la douloureuse paix jalouse; consolé presque, puissamment distrait par ses écritures, ses livres et les cigarettes aromatisées desquelles, à cette extrémité, on lui avait permis l'usage et le plaisir.

Admirable et stoïque malade, sans plaintes tri-viales et sans regret, auquel les flammes sournoises, l'atroce et graduel ravage de la consommation, la grandissante infirmité qui restreignit et confina son activité physique dans cette chambre, échouèrent à arracher un gémissement, avec je ne sais quelle fierté enivrée de la souffrance qui aurait cru amoindrir son mérite en la révélant.

Cependant, lorsque vers le milieu de la journée, de cette journée, la dernière d'un millier de semblables, conquises, une à une, sur la mort, et d'un bonheur désespéré! — lorsque je rentrai chez

Desiderio, au travers l'affabilité comme toujours tendre de son accueil, une préoccupation sombre se décelait; il semblait la victime harcelée d'une énervante obsession, en proie à la hantise de quelque doute spécieux qu'il désirait passionnément et redoutait voir résoudre.

Au cours de son illusoire repas, interrompant tout à coup de manger, il interrogea avec une feinte et tremblante indifférence :

— Sans doute, Michele a-t-il passé ce matin, à mon insu?

Hélas! je poussai un incisif et trop rapide cri d'étonnement, car, simultanée et soudaine intuition, au moment même où je le préférerais, la bien-faisante hallucination se découvrait à moi qui, depuis un an, leurrait mon frère, — et détruite, à présent, dessillée par ma brutale surprise... La tête appuyée sur le bras, Desiderio portait sur moi un effrayant et fixe regard, vitreux à force de contention et d'où la vitalité refluee au cœur paraissait pour toujours évanouie, tandis que blémissait encore la morbide lividité de son visage.

— Il est mort! s'exclama-t-il enfin d'une voix affreusement éclatante. Puis, d'un ton bas et entrecoupé : — « En vérité, il *était* mort; et crois-tu que je l'ignorasse? Mais, ô cruelle! pourquoi me l'avoir dit?... »

» Chaque jour, pourtant, avec l'irréductible énergie de sa race, il partait, passait sous mes fenêtres; malgré notre discorde, me saluait, commémorait d'un sourire ambigu et indulgemment caustique notre folle amitié rompue, le fraternel antagonisme de jadis dont le néant, bientôt, égaliserait les prétentions.

» Ah! quel cortège de généreux souvenirs inexprimables escortait ce moribond; chacun de ses pas chancelants répercutait de longs échos magnifiques dans ma mémoire, évoquait l'une de ces

heures juvéniles, vaillantes d'aspiration enthousiaste, d'allégresse pure, — conscientes et inspirées; ivres et perspicaces, remplies de curiosité et de foi, de superbe et de tendresse, — et d'ardeur...

» J'épiais cette sortie quotidienne de Michele, anxieusement, car elle m'était devenue un fugitif et nécessaire alibi à l'opprimante réalité : elle traversait mon oisiveté maussade d'un éblouissant sillage d'anniversaires accumulés, sinistres à la fois et glorieux; labourait ma réflexion, la remuait jusqu'en ses mornes profondeurs glaciales où, à cette affusion subite de lumière, la vie ignorée qui stagnait s'éveillait, diaprée et scintillante... Trésors de sensations anciennes; hautes joies audacieuses; jeunes orgueils intrépides ressuscitaient; tout le naufrage de notre avenir sombre; épaves rouillées, ensevelies sous la vase et la flore visqueuses...

» Voilà ce qui surgissait avec Michele au seuil antique de sa demeure, lorsque s'ouvrait le vantail de ce porche célèbre au fronton duquel les besans du prince écartèlent le lys vermeil de la Cité... Lentement, quelquefois, je le voyais traverser la cour ensoleillée de son palais, disparaître dans l'ombre fraîche et bleuâtre de l'énorme vestibule, descendre les marches monumentales de l'escalier, conduit jusqu'au seuil par une vieille servante despotique, une espèce de nourrice tragique, qui le laissait s'éloigner seulement après mille recommandations prolixes et récompensées d'un sourire.

» Mais seul, selon sa probable volonté, l'obstination intrépide d'une âme valide révoltée contre la mensongère débilite de son armature charnelle; — seul, de quel pas affaibli davantage, chaque matin, et tâtonnant, il s'en allait vers les *Cascade* contempler de loin les chers sites que son impuissance ne pourrait plus gravir.

» Le supplice du prisonnier s'atténue, j'imagine, par l'attente successive des invariables et minimes incidents de la détention, relais qui soulagent la tension de sa chaîne : — ainsi, la vue répétée de Michele allégeait l'impatience de ma claustration, la somnolence irritée de ce loisir obligatoire, — et après si longtemps, me révolutionnait encore de sa forte sensation, — affligeante et chère...

» La fatigue plus rapide pour un labeur moindre, cet essoufflement cérébral, la langueur sans réveils de volonté ni d'espoir où dérive le songe confus de mes heures inutiles augmentèrent mon ennui, davantage, le plaisir d'une distraction

dont l'accoutumance, autrement, aurait bientôt fait jaillir l'amertume.

» Car, à ses moments lucides, ma pensée se trahit elle-même, à force de perspicacité, et se dédaigne : — steppe galopé très vite vers les quatre points cardinaux et dont l'aride étendue infinie, les horizons immenses et nus découragent toute entreprise et la velléité même d'une nostalgie... Qui, d'ailleurs, jugera si c'est là un progrès moral ou une déchéance? Mais mon esprit dépouille ses anciennes partialités passionnées; parcelle à parcelle, abandonne le strict territoire d'intransigeance duquel, avec l'orgueilleuse abnégation de l'artiste, il excluait si fougueusement la tourbe domestique des hommes.

» Ces merveilleux livres où de plus habiles et compatissants aînés nous semblent avoir anticipé nos propres rêves, mes mains défaillent, les laissent échapper; distraits, mes yeux et mon attention se ferment sur des pages dont naguère la seule réminiscence, évoquée d'un mot, suffisait à m'exalter... Œuvres intactes, certes, mais dont la visible tare, à mes yeux, et qui m'en dégoûte, est de glorifier la vie même en la maudissant, d'auroreler des artifices magiques de l'art toutes les formes de la vie, cette vie fourmillante, contagieuse, frénétique... Cette tous les jours plus incompréhensible force, la bruyante énergie vaine dont s'animent le geste et l'allure des gens qui précipitent leurs pas inutiles en cette rue, avec une impudente activité, un insouci effarant, comme si eux aussi n'étaient originellement prédestinés à s'asseoir un jour quelque part, tantôt, demain peut-être! pour mourir...

» Et parmi toutes ces figures factices et exagérées, seul, dans sa tranquille douceur hautaine, son inflexible courtoisie et malgré sa démarche indécise, ce cher et insolite promeneur me semblait *vivant*... Car, pensais-je, le paradoxal et décevant héroïsme qui, pour entretenir la quiétude des siens, perpétue cette épuisante course quotidienne d'un agonisant, s'apparierait bien au stratagème de l'enragé Montluc à l'égard des Siennois assiégés dont il ranima la constance par la pompe gasconne, le triomphal arroi de cette visite au Palais communal, l'hiver, — moribond en habit de gala, suant la fièvre et glacé, confit, pour ainsi dire, sous la soie à crevés, le velours cramoisi et les rubans gris, blancs et argent de son costume de cour...

» Mais, ces derniers mois, fantôme déjà, avec

ce rigide masque endolori où le travail d'une pensée surhumaine semblait avoir pétrifié la volontaire expression du mystère, fixé la flottante surprise d'une révélation inespérée et tardive, le visage de Michele, transparent à force de maigre, mortifié en même temps et diaphane, atteignit un éclat spirituel intense, l'apogée d'une splendeur excessive; et parfois, grâce à l'indestructible enfance de son sourire, à la candeur sérieuse de ses yeux, une pâleur irradiée l'auréolait de je ne sais quelle couronne ingénue et mortuaire... Ou la sculpturale majesté de ses traits, la tranquillité indicible de cette physionomie exténuée proclamait la sérénité suprême qui avait parfait cette âme ombrageuse, orné ses vertus altières de la mansuétude et de l'onction dont elles manquaient...

» Depuis, l'aspect de Michele ne varia plus guère : l'inexorable ravage de la maladie faisait trêve, faute d'aliment; mais, aussi, ma clairvoyance soupçonnait-elle le secret, révélé, à présent, de ce mirage? ou le caractère étrange de ce spectacle, si souvent réitéré et presque occulte d'être perçu du fond de ma chambre, à l'abri de l'hermétique silence protégé par de doubles fenêtres et d'épaisses tentures feutrées, favorisait-il cette sensation? Cette scène coutumière qui développait ses rapides péripéties prévues à proximité de moi, se situait soudain très loin, s'estompait dans une perspective fantasmagorique, inquiétante et spectrale, se voilait d'une telle irréalité que l'angoisse subite m'étreignait du vertige et de l'abîme...

» Mais, quand même! mon envie démente poursuivait les traces de Michele, mon désir exacerbé s'acheminait avec lui, là-bas, vers l'Arno... Car ses yeux condamnés pouvaient se réjouir encore des paysages de notre prestigieuse Florence... Ah! aller s'accouder à la balustrade, flâner devant les boutiques du Pont-Vieux, parmi les marchands et la foule bienveillante, regarder couler les eaux enjaillées du fleuve, saluer San-Miniato que le soleil préfère... Inconcevable béatitude! parcourir ces églises et ces cloîtres, où la lucide extase de l'art honora la foi éternelle, trophées de sublimité et d'amour dont la vénération remplit notre commune jeunesse d'un ennoblissant fanatisme...

» ... Hier donc, pour la dernière fois, je le vis disparaître, semblance fluide plus que jamais et diffuse, passant à ce point posthume que, conjonc-

ture macabre, je me demandais s'il allait seul ainsi, avec sa discrétion taciturne, rejoindre le sépulcre presque superflu d'une aussi frêle dépouille...

» Il s'arrêta, une minute nous nous entreregardâmes, ensevelis déjà et murés l'un pour l'autre, de chaque côté de la mince glace de la fenêtre, fragile barrière transparente, inflexible à l'égal de l'unique parole qui nous désunit... »

La fatigue éteignit ces derniers mots dans la bouche de Desiderio; j'allais le supplier de se reposer, lorsque, redressant sa tête un instant courbée, il me montra un visage transfiguré et rayonnant, un visage où la vacillante lueur de la vie s'éclipsait aux surnaturelles clartés, à l'effluve magnétique d'une vision céleste :

« Un an, dis-tu, nous sépare du crépuscule désolé qui vit emmener Michele par les frères de la Miséricorde; mais qu'importe maintenant? Chère, très bonne et très patiente amie, voici venu le terme de tes larmes, car si la prévoyante pitié de l'ami que la mort me réconcilia a cessé de tromper ma faiblesse, c'est que l'heure échoit, aujourd'hui, qui rendra désormais ce charitable subterfuge inutile... » ARNOLD GOFFIN.

ÉPIGRAMMES

La Source

Dans ce bocage où l'aube a mis ses diamants,
Je dors. Par-dessus moi le soleil entre-croise
Des fils d'or, et les bois et le ciel de turquoise
Plongent dans mon miroir leurs mirages charmants.

Sous la mousse entends-tu mes frais bruissements?
J'abreuve les lézards craintifs et j'apprivoise
Les merles pétulants qu'attire la framboise.
Ici, le blanc platane abrite les amants.

Regarde ce vieux hêtre et l'offrande qui l'orne:
Nancrate a suspendu cette coupe de corne,
A mon flot bienfaisant s'étant désaltéré.

Là-bas sommeille Pan; et parmi les fougères,
Les Nymphes au beau front de narcisses paré,
Mènent leur ronde folle et leurs danses légères.

L'offrande de Laïs

Souvenez-vous toujours de la fière Laïs.
A l'heure où dans les bois le soir de pourpre tombe,
Vous ne la verrez plus avec une colombe,
Glisser, heureuse et belle, entre les tamaris.

L'essaim de mes amants s'est dispersé. Cypris,
Je ne t'offrirai plus une riche hécatombe;
Chaque pas aujourd'hui m'entraîne vers la tombe;
L'âge, hélas! a fané la rose de jadis.

Aussi je te consacre, immortelle déesse,
Lasse des jeux passés, l'ami de ma jeunesse,
Le confident de ma beauté, ce cher miroir,

Ce disque que ma main paresseuse décore,
Car telle que je suis je ne veux pas me voir,
Et telle que j'étais je ne le puis encore.

Pan

O Pan! dieu des forêts, qui conduis les troupeaux
Sur les monts où la nymphe entre les arbres danse,
Toi qui foules les fleurs en frappant en cadence
La terre printanière aux sons de tes pipeaux,

Sois propice à mes vœux discrets: qu'à mes appeaux
La grive et la perdrix payent leur imprudence,
Et fais dans mes vergers mûrir en abondance
Les figues dont l'été ride les vertes peaux.

Regarde! au fond des bois mystérieux et calmes,
Au pin j'ai suspendu ces cornes de dix palmes.
Après t'avoir offert la genisse au poil blanc.

Donc, ayant appliqué la syrinx à tes lèvres,
Protecteur des bergers, souverain bienveillant,
Chante ta mélodie et surveille mes chèvres.

LES TOMBEAUX**Niobé**

Crois-tu que la pitié des Immortels me touche?
Dans le champ désolé des douleurs, de mes dents
J'ai trop longtemps sarclé la ronce et les chiendents;
Les sanglots aujourd'hui ne crispent plus ma bouche.

Ne me plains pas. Je suis la chienne qui se couche
Sur les tombes; les morts sont mes seuls confidents,
Et dans la lourde nuit qui clôt mes yeux ardents
J'étreins le désespoir, taciturne et farouche.

Je goûte le sommeil et le repos sans fin.
Mon esprit est muet, et mes larmes enfin
Ont dissous les caillots qui gonflaient ma paupière.

J'ai recouvert mon front de ma robe en lambeaux,
Car mon cœur maternel est désormais de pierre.
Va! passe ton chemin, je couve des tombeaux.

Victor Hugo.

Ne le recherche pas au champ des morts; va-t'en
Sur ces sommets géants que la forêt encombre;
C'est là, dans le chaos des cimes d'or et d'ombre,
Au pied des chênes durs, que rêve le Titan.

Mais l'orage se rue aux flancs des monts; l'autan
Ebranle les rochers dans les gorges: tout sombre
Dans l'abîme rempli de hurlements sans nombre;
Sans doute le dieu lutte encore avec Satan.

Quand, saisissant la Nuit et secouant ses voiles,
Il en faisait jaillir des millions d'étoiles
Qui constellaient son front serein de leurs feux clairs,

Tel, face à l'infini que son âme dévore
Tu vas le voir, vainqueur au milieu des éclairs,
A travers le ciel noir guider la blanche Aurore!

Edgar Poë

Ce nom seul est gravé sur le bloc de basalte.
Les oiseaux ténébreux, l'orfraie et le corbeau,
Hantent ce lieu funèbre; au pied de son tombeau
Jamais un voyageur n'a préparé sa halte.

Ne trouble point ce mort que la tristesse exalte;
Pour un cœur foudroyé le monstrueux est beau.
N'apporte pas l'encens, la myrrhe et le flambeau,
Il préfère l'odeur du soufre et de l'asphalte.

Maudit et face à face avec le Désespoir,
Entre ses yeux ardents marqué d'un signe noir,
Il luttait vainement pour transformer la fange.

Mais parfois, dans le ciel des rêves emporté,
Victorieux et clair, redevenant un ange,
Il chantait l'hymne d'or de la pure Beauté.

Delacroix

Qui dort ici? Shakspeare, Eschyle ou Michel Ange?
Est-ce un autel construit au sombre Désespoir?
La porte nue est close, et sur le marbre noir
Tu ne lis ni regret, ni plainte, ni louange.

Si tu veux t'éclairer, interroge l'Archange
Qui, la main appuyée au masque du heurtoir,
Au seuil penche son front décharné par le soir;
Il te dira le nom de ce génie étrange.

C'est Delacroix! Arrière, ô frivole passant!
Fuis son tombeau. Ton cœur est-il assez puissant
Pour supporter l'éclat tragique de son rêve?

Car tu vas voir encor son Démon furieux
Se dresser tout à coup, et de son large glaive,
Remplir d'éclairs de pourpre et la terre et les cieux.

VALÈRE GILLE,



Paul Verlaine

Croyant à Dieu, croyant au diable, au loup-garou,
J'étais le vagabond qu'on fuit, et qu'on écoute
Réciter sa complainte au tournant de la route,
Si simple et si pervers, si candide et si fou.

La bise me plaquait ses baisers dans le cou;
Pourtant je m'égayais d'un rien, d'un faon qui broute,
De la rosée en feu qui tombe goutte à goutte,
Ou du rayon doré glissant sur un caillou.

La mort me fut clémente. Aujourd'hui je repose
Mes membres fatigués et mon vieux front morose
Sur un lit d'où jamais je ne serai chassé.

Et les enfants, le soir, viennent encor m'entendre,
Quand la brise, animant le feuillage froissé,
Chante dans les buissons sa chanson folle et tendre.

Ulysse et Calypsô.

« Mes baisers dans ma grotte auront fait ton corps lisse
Sans décharger ton cœur de ses chagrins subtils:
Sur ta barbe aux poils blancs les perles de tes cils
Coulent comme le lait s'égouttant sur l'éclisse.

Pourtant, vois ma beauté sereine, ô cher Ulysse!
Ta femme aura vieilli durant tes longs exils.
Viens: Les amours des dieux ignorent les pleurs vils
Et la Parque jamais n'interrompt leur délice. »

« Déesse au front d'un clair sourire enveloppé
Dans Ithaké lointaine, hélas! Penelopé
N'a tes traits radieux ni tes augustes charmes;

Mais, pauvre, elle m'attend sur nòs pauvres îlots:
Nos baisers seront doux, secoués de sanglots...
Et les mortels sont faits pour s'aimer dans les larmes. »

L'île aux Sirènes.

Quelle est l'île où, bercé du chant de la Sirène,
Affranchi du fardeau d'ouvrir encor les yeux,
On meurt, comme un parfum qui monte vers les cieus,
D'une mort sans angoisse, extatique et sereine ?

Un soir où le vent doux balançait sa carène,
Soir d'été de jadis rose et silencieux !
L'île exhala ses longs soupirs délicieux
Vers Ulysse exilé qui rêvait à sa reine ;

Et le héros charmé par ce son inconnu
Se fût précipité dans les vagues, s'il n'eût
Par son amour fidèle été chargé de chaînes.

Cher homme aimé de Pénélope au bleu peplôs !
J'erre, plus seul que toi sous l'infini des flots,
N'attendant pour mourir que le chant des Sirènes !

MAURICE CARTUYVELS.

Fragment. (1)

Le bois de la Cambre dessinait sur le ciel le treillis de ses ramures, parmi lesquelles les hêtres et les chênes érigeaient leurs fûts sombres. A droite s'apercevait la chaussée de Waterloo que dissimulent, l'été, les verdure profondes. Dans l'air sonore, Fastrier entendit une rumeur et des cris lointains. Sur les berges du lac, apparu au détour d'une allée, se dressaient des abris et brûlaient des réchauds. Vite il eut embouclé ses patins et il s'élança sur la glace. Des jeunes hommes, des dames, des enfants s'y mouvaient. Fastrier avait l'allure libre, les yeux vifs, les joues hâlées. Le ciel, dans un lent crépuscule, s'enfumait déjà de mauve et le soleil s'abaissait en un faste alangui, teignant à peine la neige d'un peu de rose. La foule couvrait l'étendue du lac quadrillé de rayures. En pelisse fauve, manchon aux lèvres, l'œil éjoui, des jeunes femmes glissaient, légères, sans qu'un effort fronçât leur

sourire. Fastrier s'oubliait en une fougue taciturne ; il girait, virait, se hâtant à coups de lames, puis s'abandonnait ; d'un angle brusque, il évitait un heurt, puis encore glissait, taille cambrée, dans le bercement d'une cadence.

Au bord de l'île, sous les auvents du chalet, des charbons brûlaient dans des corbeilles de fer. Octave Mogin, assis auprès de l'une d'elles, serrait ses courroies. Fastrier l'ayant aperçu, mordit la glace du talon et s'arrêta au bas de la berge. Mogin, en frac clair, les cheveux blonds et ras, le visage pâle semblant las sans cesse d'un songe, fut debout et dévala vers lui. Puis une jeune vint à eux, novice et moqueuse d'elle-même, agitant les bras, hésitante en une exquise gaucherie.

Mogin les désigna l'un à l'autre :

— Émilienne Mogin, ma sœur... André Fastrier.

Ils se saluèrent. Elle, droite, inclina la tête, gardant sur lui un regard de caresse. Émilienne ne ressemblait point à Octave : petite, les yeux noirs, les lèvres entr'ouvertes. Sous une toque de loutre, sa chevelure moussait, brune, et, sur les épaules, elle s'épandait en mantille. Ils s'avancèrent et, à Émilienne craintive, Fastrier tendit la main. Elle souriait et ses sourires paraissaient à André de brusques clartés.

Par crainte de se perdre, ils convinrent de ne pas sortir d'un certain espace. Octave Mogin les quitta. A cet instant une gêne embarrassa Fastrier. Déjà lasse, Émilienne appesantit ses deux mains sur les siennes. Alors il prononça quelques paroles cherchées très loin. Elle répondit encore par un sourire silencieux et ce silence le séduisit infiniment, car André était de ceux qui prêtent une voix aux gestes taciturnes.

L'élan de la jeune fille était court et sec. Elle s'intimida.

— Suis-je maladroite !

Un peu ivre du parfum de ses fourrures, Fastrier se détournait vers elle. Émilienne, l'âme absente en apparence à regarder la foule, était intimement heureuse de plaire. Pour André, tout parlait en elle : les moues, la gaité des lèvres et le mutisme des yeux sous l'ombre des cils. Elle s'arrêtait pour reprendre haleine et, malgré les patineurs autour d'eux, ils étaient très seuls. Parfois ils convenaient de communes préférences et André alors croyait sentir leurs deux âmes communier en ces paroles et s'étreindre. Émilienne s'avouait et causait d'elle sans cesse. Plutôt que de l'ingénuité cet

(1) de *Jeunesses*, roman.

abandon était une joie égoïste de ne se complaire qu'en elle seule, mais Fastrier y apercevait une candeur qui le charmait. Un mot indifférent lui paraissait dévoiler des infinis et ses phrases chantées, ses mièvreries de sentiment, ses raffinements l'éblouissaient comme un ruissellement de richesses secrètes et de pierreries. Octave Mogin les surprit, les salua avec une ironie amicale, et tous deux s'arrêtèrent, pressentant chez lui une arrière-pensée qui les troubla.

Le sortilège familial était rompu. Ils se regardèrent comme des étrangers.

La cendre du crépuscule se mêlait à la pourpre mourante des lumières. Des points d'or s'allumaient çà et là et les brasiers répandaient de grandes lueurs.

Fastrier guidait la jeune fille et lui montrait de quelle manière elle devait s'affermir sur la lame.

— Mais je vous ennuie dites ?

Il eut un étonnement sincère :

— Moi !

Elle demeurait incrédule, alors il dit :

— Non, non, je vous l'assure.

Et le ton de sa réponse la rendit joyeuse. Le ciel éteint, la terre neigeuse formaient une immense grisaille, et le front blanc d'une étoile luisait. Leur solitude se fit plus intime et Émilienne, à nouveau, décrivit sa petite existence. Ses paroles avaient des ébrouements d'ailes. Sa pensée s'avançait en de menues colères et toute sa vie se dévoilait, naïve et capricieuse. C'était entre jeunes filles des vanités ardentes, des rivalités pour une robe plus belle ou la préférence d'une maîtresse. Fastrier voyait se révéler, encore mièvre et ignorant de lui-même, mais sincère, ce cœur de femme qui, plus tard, se farde et ment pour captiver. Ses lèvres toujours gracieuses tantôt riaient, puis s'irritaient. Fastrier l'écoutait avec complaisance, fût-ce seulement pour le son de sa voix. L'amour, à peine soupçonné et mal compris, se mêlait aux pensées de la jeune fille. Par crainte de calomnies, elle souhaita de n'être point reconnue à son bras. A l'éveil de cette idée, une vague complicité sembla plus étroitement les unir.

Quand Émilienne ne parla plus, elle se sentit très lasse. Ils allèrent s'asseoir sur un banc, auprès d'Octave. La glace était déserte sous la venue du soir. Les charbons ardents, étendaient sur la neige de longues ombres et, autour d'elles, des profils s'agitaient, noirs, aux revers pourpres. La brume se levait, âpre comme un embrun, et

les arbres y avaient des formes confuses. Dans le ciel assombri, la lune, pareille à une coupe, versait ses trésors de perles et d'astres. Fastrier était heureux dans sa chair et des fanfares chantaient en sa pensée.

Octave et Émilienne délacèrent leurs païns. André demeurait seul. Émilienne, pour le saluer, inclina la tête, sitôt relevée en un geste de fierté. Elle ne retira point de son manchon pour la lui tendre, sa main qui, longuement, s'était confiée à la sienne. Elle se reprenait de tous ses abandons, étrangère à lui désormais. Malgré son enfance, Émilienne était femme déjà ou, à mieux dire, la femme et l'enfant offraient chez elle une âme aux mêmes contrastes.

Le lac paraissait délaissé. Dans le mirage bleu des neiges, la nuit était claire comme un crépuscule et, à plusieurs reprises, André fit le tour de l'île, s'enivrant d'agir, respirant la bise glacée qui, d'un fil aigu, lui coupait le visage. Il eut envie, tant en sa chair saine il sentait de fougues et de désirs, parcourir l'horizon de neige et d'étoiles, l'embrasser et s'y confondre en un vaste baiser.

LÉON PASCIAL.

Portrait.

Il est coiffé d'un casque en forme de chimère :
La gloire d'un destin qu'il pressent éphémère
Fait sourire à la fois l'allégresse et le deuil
Sur la lèvre d'enfant que crispe un pli d'orgueil.
Il sait l'inique arrêt qui pèse sur sa race ;
Inégal à ses vœux, déçu dans son audace,
C'est en vain qu'il dépense en travaux radieux
Les jours trop mesurés que lui donnent les dieux.
La trace de son pas est sur toutes les routes ;
C'est lui dont le regard conjure les déroutes,
Trésor caché dans l'ancre et vierge dans la tour,
Les plus nobles butins l'ont requis tour à tour.

Le voici tel qu'il fut, fier et même un peu sombre ;
Car le trépas prochain le nimbe de son ombre :
Trop beau pour n'être pas de ceux qui mourront tôt,
Il songe quel laurier fragile fut son lot,
Quel éblouissement éphémère et splendide
Remplit tous les instants qu'il prit au sort avide !
Mais, bien qu'il soit vainqueur, il n'est point triomphant ;
Un cœur tragique et haut battait en cet enfant ;
Il compare en esprit son trophée à son rêve,
Et, jetant loin de lui le vain fardeau du glaive,
C'est d'un œil détaché, fier et presque hautain,
Qu'il daigne, en roi qu'il est, accueillir son destin.

Nocturne.

Qu'un génie indulgent rende ces heures lentes !
 Tel qu'un luth effleuré par des mains indolentes,
 De loin en loin ton chant, que voile un noble ennui,
 Résonne. Tendre et triste, il enchante la nuit;
 Car, si le deuil de vivre attriste ta parole,
 Ta voix, restée enfant, est grave et nous console,
 Et le divin sanglot s'en mêle quelquefois,
 O Simplex, au soupir qu'exhale ton hautbois.

Une ombre diaphane enveloppe les choses.
 Malgré l'éloignement, la nuit, les grilles closes,
 La présence du beau jardin trouble le cœur ;
 Les brises de la nuit, dans leur tiède langueur,
 Apportent d'heure en heure, à nos mélancolies,
 Le pénétrant parfum de ses fleurs pressenties.
 Un sourire se mêle aux larmes de tes yeux,
 Et ton deuil se répand en mots mélodieux :

« Tout l'attrait de la vie est fait de son mystère.
 Ce que vous désirez dans cet obscur parterre
 Qui, si vous le voyiez, vous paraîtrait flétri,
 C'est le printemps léger dont vous l'avez fleuri !
 Rien de ce qu'on y voit ne vaut ce qu'on en rêve :
 Et la douceur de vivre est dans cette heure brève
 Où votre illusion vêt le jour qui s'en vient
 Du vague enchantement d'un songe élyséen. »

FERNAND SEVERIN.



Soleil couchant

Prince dont la paresse à ton balcon s'accoude,
 Et regarde longtemps l'horizon qui s'endoit,
 J'aime tes yeux mêlés de violet et d'or
 Et ta lèvre enfantine où ton fier chagrin boude !

Tes cheveux lourds où le soleil mourant se joue,
 Retombent sur ton cou comme des raisins bleus,
 Sous le charme secret de ton rêve moelleux
 Les roses du Printemps semblent fleurir ta joue !

Tu goûtes d'un air las, la ritournelle étrange
 Qu'apporte l'âme tiède et chantante du vent ;
 J'aime voir sur tes traits le bizarre mélange
 D'un sourire blasé sur des lèvres d'enfant !

Et je comprends alors les souriants mensonges
 Des pages des pastels aux regards ingénus !
 Tu m'évoques bien des passés chers à mes songes
 J'en ai tous les regrets sans les avoir connus !

Et le vent avec des frémissements de plume
 Caresse le duvet de ton visage doux,
 Mais la splendeur du soir dans tes regards s'allume
 Quand le soleil décline au grand ciel rose et roux !

Nuit d'Été

La douceur de la nuit voluptueuse entraîne
 Les pas des amoureux sous les arbres discrets.
 Au ciel d'été la lune est lointaine et sereine
 Tout est repos, tout est murmures et secrets !

Le vent tiède chantant dans les feuilles mouvantes
 Mêlé à des plaintes d'orgue un son de chalumeau.
 On entend palpiter comme une aile d'oiseau
 Les baisers répondant aux prières ferventes.

Les ruisseaux réveillés causent avec les nids
 Qui gazouillent perdus dans la paix du feuillage.
 Parfois l'on voit passer dans un galop sauvage
 Un lièvre roux qui sort de l'ombre d'un taillis.

Et les amants nouaient avec leurs bras nerveux
 Les bustes onduleux des pâles amoureuses,
 Qui sentaient en offrant leurs lèvres savoureuses
 Le vent se parfumer à travers leurs cheveux !

Les lèvres se mêlaient aux lèvres et les mains
 Se cherchaient, se pressaient en d'ardentes étreintes,
 Et les cœurs se gonflaient de désirs et de craintes.
 L'ombre des corps jumeaux dansait sur les chemins.

Mais tout seul je pensais : que n'ai-je dans le cœur
 Au lieu d'une chimère énervante et coupable,
 Un caprice léger comme un château de sable
 Et dont la chaîne tinte avec un bruit moqueur !

Dernier Regret !

J'ai perdu la lenteur profonde des nuits douces,
 Et les réveils charmants qui font que sans secousses
 On passe du pays des rêves vaporeux
 Au pays odorant d'un beau corps amoureux !
 J'ai perdu les baisers et j'ai perdu les lèvres !
 Et je tords sur mon lit mon corps brûlé de fièvres,
 Et mon cœur maladif se souvient qu'autrefois
 Tout un printemps chantait dans le son de leurs voix !
 Je regrette surtout les défuntes caresses
 Dont l'art berçait mes nerfs d'ineffables paresse,
 Et dont les doigts étaient si légers et si frais,
 Que sous leur frôlement chatouilleur je rêvais
 Que des ruisseaux d'avril couraient sur ma peau tiède !
 Tout ce passé troublant me torture et m'excède.
 Il me tarde de clore en un sommeil léger
 Mon cœur sur qui l'hiver consolant va neiger !

Prière

Mon Dieu ! je quitte enfin pour un espoir meilleur
 Ce monde malveillant, jaloux et batailleur !
 Et, m'approchant de vous, ma voix faible s'honore
 D'avoir chanté l'amour en un rythme sonore :
 Car votre essence habite au sein de la Beauté
 Et vous êtes la fin de toute volupté !
 C'est votre âme qui vibre en l'âme des musiques,
 Vous flottez dans l'odeur des vents aromatiques
 Qui cueillent la naissance odorante des fleurs,
 Et vous faites briller les rires enjôleurs
 Dans l'humide regard des enfants amoureuses !
 Vous allumez aussi des aubes généreuses
 Dans le cœur ingénu des jeunes gens troublés.
 Chaque nuit leurs esprits suivaient ensorcelés
 Un rêve qui prenait la forme d'une femme,
 En torturant leur chair il enivrait leur âme
 Et laissait au réveil des rayons sur leurs yeux.
 Mais après chaque rêve ils se sentaient plus vieux
 Et c'est pourquoi, Seigneur ! dans le regard des Vierges
 Vous avez mis des flambeaux purs comme des cierges,
 Afin de réveiller aux cœurs découragés
 L'essaim aventureux des désirs mensongers.
 Il est vrai ! je préfère aux voûtes éternelles
 Le ciel étroit qui rit dans le bleu des prunelles,
 Avivant d'un éclair la blancheur de la peau !
 Vous êtes dans le Mal lorsque le Mal est beau !
 C'est vous le premier trouble, éveillé d'un cœur qui n'ose,
 Qui fait sur chaque joue éclore un printemps rose,

Et met sur un visage enfantin et soyeux
 Une rose à la bouche, un désir dans les yeux !
 J'ai cherché l'infini dans la Forme fragile !
 Et je vois sans regret mon désir inutile
 Reculer et se perdre à l'horizon moqueur...
 Il est tard ! Le silence a chanté dans mon cœur !

La Mer qui chante

Souvent aux soirs d'été quand la lune s'allume
 Au fond du ciel huileux qui se bombe, je hume
 Dans l'espace élargi l'odeur du vent amer
 Et j'écoute chanter le rythme de la mer !
 Rythme grave et profond qui s'étend et qui roule,
 Désir inassouvi que balance la houle,
 Désir ! serpent qui siffle à la crête des flots,
 Mélant un frisson âpre aux écumeux sanglots
 Qui blanchissent le sable après la mort des vagues.
 Rythme étrange où parmi les sons plaintifs et vagues
 On entend crépiter, stridents et convulsés,
 Des râles de révolte et des cris de blessés !
 J'aime entendre ta voix, mer à nos cœurs pareille
 Et souvent aux soirs bleus où la lune s'éveille
 Et répand sur tes eaux, sa lumière de lait,
 Je m'accoude au balcon et mon âme se plaît
 A sentir dans la nuit ton âme qui déchaîne
 Son désir éperdu, sa douleur et sa haine.
 Mais surtout j'aime, ô Mer, dans tes rythmes marins
 Le chant majestueux des grands alexandrins.

Avril

Que le temps est léger ! les vents sont pleins d'odeurs
 Qui chassent la fatigue et l'ennui de nos cœurs !
 Un gai soleil d'avril verse à nos yeux la joie,
 Le ciel est comme un grand paysage de soie
 Où flottent des blancheurs de tulle et de satin,
 Et l'azur est plus bleu sous ce voile argentin.
 Dans l'air tiède on dirait qu'il pleut des violettes !
 Les femmes ont des yeux brillants sous leurs voilettes,
 Derrière elles, il traîne un parfum amoureux,
 Qui fait courir aux reins des flâneurs langoureux
 Un frisson imprévu de désir et de fête,
 Et leur cœur exalté leur montant à la tête
 Ils hument dans le vent une odeur de baisers.
 Les enfants revenant de l'école, grisés
 Par cet air capiteux chargé d'un lourd arôme,
 Sentent une moiteur leur humecter la paume
 Et songeant vaguement à des jeux séduisants,
 Se regardent entre eux avec des yeux luisants.

FRANCIS DE CROISSET.

Sonnet.

Quand, loin de la rumeur énervante des villes,
Je m'enferme en mon rêve, ainsi qu'en une tour,
Mon esprit ne songeant qu'à son unique Amour,
(Car les autres amours lui semblent puérides),

Aperçoit tout à coup l'Ange aux grands yeux tranqui-
[les,

Plus calme que la nuit, plus charmant que le jour !
Et mon âme, quittant le corps stupide et lourd
Et planant au-dessus des multitudes viles,

Se mire aux purs regards de l'Être essentiel !
— Il est là ! Son front plonge au plus profond du ciel
Dont l'intense clarté lui fait une auréole.

Et voici que du haut de son éternité,
L'Idéal, me versant sa divine parole,
M'incite à me grandir selon son entité !

Vaine Révolte.

Voici que sont fanés les jours de mon Printemps,
Et l'Automne, à grands pas, s'avance dans la vie.
Le cœur a bien souffert. L'âme jadis ravie
S'assombrit au contact de l'aile du vieux Temps.

Car c'est l'heure où la chair se tourmente : « Il est temps
De songer à mon œuvre ! » — Au loin, Eros épie
L'instant de me lancer, hélas ! la flèche impie
Qui fera s'effondrer mes rêves sanglotants.

— Désormais, rien en moi ne sera plus matière !
Mon cœur sera si pur et ma chair si légère
Que je pourrai nager dans le parfum des fleurs.

A moi, divin Esprit ! abreuve-moi de rêve !
Mais l'inferral Désir, insensible à mes pleurs,
Hurle et bondit ainsi que la mer sur la grève !

JULIEN ROMAN.



Akhabah.

Et enfin, la voix du muezzin s'élève
une seconde fois, plus belle et d'un
plus haut vol de prière...

(LE DÉSERT.)

Le soir vient; le soleil à l'horizon descend.
Vois. Le golfe aux reflets d'émeraude repose;
L'ombre endort l'Arabie étrange et grandiose
Et le morne désert où plonge son versant.

Seul, du côté de l'Est, le faite incandescent
Des hauts rochers que la lumière d'or arrose
Se dresse et brille encore en découpure rose
Sur le fond vert du ciel qui va s'obscurcissant.

Maintenant, dans l'air calme, entends-tu, fraternelle
Et lointaine, monter, puis frémir comme une aile,
La voix des muezzins prolongée en clameur ?

Ecoute ! elle reprend plus sonore, elle lance
Un chant triste... et, trois fois, son refrain vibre et meurt,
Solennel, à travers l'infini du silence.

VICTOR ORBAN.

Le Triptyque de Hans Memlinc.

(Musée d'Anvers.)

A mon ami Antoine Springael.

Tout-puissant, le soleil a jailli du ciel nostalgique de Flandre :
Christ et les Anges se tiennent debout au balcon fastueux des
nuages. Une musique céleste, chue de miraculeuses lèvres, can-
tique victorieux de bonté, vibre et s'essore lustrale par tout
l'horizon épanoui. Nuancée d'infinie mansuétude envers les
souffrants et les humbles, l'extatique chant des Anges épand
l'allégresse des cœurs pacifiés, couronnés de certitude, vêtus de
la flamboyante chasuble de la Foi. Mais les yeux sidéraux des
chanteurs, leurs prunelles d'onctueuse charité, chatoyants
miroirs persuasifs, s'immolent aux exclusives souffrances de la
route, aux angoisses sans nombre des errants, qui vont cher-
chant leur Paradis.

En orbes ambassadrices, dans son éblouissante pureté, le
chant des Séraphins tisse le manteau mélodique, ruisselant
d'ors et de pierreries, où se drape un Christ-Empereur de
toute Miséricorde, imposant au monde le joug de sa bénédic-
tion. Tout s'annule ensuite, les attributs de puissance et de
majesté qu'il porte, même le sceptre glorieux de la croix, pour
ne laisser rayonner et resplendir que sa face pastorale, nimbée
d'eucharistique amour, profératrice d'absolu pardon.

Et c'est dans les nuages émerveillés de lumière, par deux
avenues brusquement ouvertes, que d'autres Anges exécutent le
symbolique exode de l'Humanité en marche vers l'Idéal Au-
réolé de tristesse, les ailes appesanties en fardeau lourd, plongé

dans le remords des illusions trahies, un Musicien funèbre prélude, enflant un violon de sanglots rauques.

La paupière des yeux enténébrés se décolora-t-elle encore à l'espoir ?

Un Joueur de harpe s'est levé dans ce crépuscule, vêtu de clair de lune pâle, promenant l'hésitation de ses doigts sur les cordes instrumentales, tandis que lentement, craintivement, ses ailes s'ouvrent et s'étendent : étendards flottants dans la clarté baptismale, pareilles à des voiles retenues à leur ancre, elles s'apprentent au majestueux essor qui les remue.

Voici apparu, en robe d'azur calme, le grave Annonceur de pur apaisement, l'Organiste sibyllin, au toucher du clavier mystique, exprimant l'ascension dans la joie mêlée encore de repentir. L'aurore au loin débordante sur un océan de musique grandiose, où toutes les vagues sonores s'enflent et s'écoulent dans la magnificence, enfin présage la venue indubitable du soleil, que salueront d'unanimes et royales fanfares. — *Hosannah !* Debout dans la splendeur orientale, des Anges écarlates sonnent de la trompette, sonnent la mémorable victoire pacifique du pécheur.

Du côté opposé, formant l'autre volet du triptyque, un nouveau cortège s'ordonne pour le même lent pèlerinage ; couvert d'une étoffe lunaire, émergeant d'un manteau violet, comme l'espoir enroulé par le doute oppresseur, un morne Pèlerin s'avance, les ailes brisées ; mais les postulations primitives, les vierges vouloirs répudiés, gardiens hiératiques de ses pas vers le Bien, en intercesseurs se dressent, guidant sa marche tâtonnante. Etoiles fixes qui réapparaissent fascinatrices, deux Anges dardent l'éternelle enfance de leur regard ; Anges voilés, couleur de froment et d'épi, de soie liliale et safranée, tous deux rythmeurs naïfs d'instruments à cordes. Le Pèlerin aux ailes léthargiques, maintenant en chasuble de pourpre sombre, s'afflige sur la lassitude de son âme prisonnière. Malgré les suppliants appels de sa trompette, vers l'au-delà dilaté des brumes infrangibles, malgré son désespoir grandi jusqu'à l'héroïsme par le cuivre objurateur, l'irréparable nuit se scelle, sa douleur augmente et le souffle lui manque. Quand, soudain, ayant brisé ses liens par un déchirement suprême, dans le déroulement infini du silence, ascensionne un Ange libéré ; en robe mortuaire d'or et de cendre, les ailes hautes dans la béatitude reconquise, au travers d'un hautbois il pleure de joie élargie en essor vers le ciel.

Maitre Hans Memline, sacerdotal ouvrier, si ceci n'est que le commentaire appauvri des beautés de ton œuvre, j'aurai du moins connu la gloire, par ce temps de vie mécanique et sordide, d'être, en toute humilité, pareil aux humbles qui jadis y puisèrent des élans de fierté et d'amour.

ADRIEN GUILLON.



Satan.

LE PRENEUR DE RATS.

Allons ! que chacun me regarde !
Ne me reconnaissez-vous pas ?
Bourgeois et marchands, prenez garde !
Je suis le vieux preneur de rats.

Avez-vous perdu la mémoire
Des sorciers et des nécromants ?
Deux flûtes, la blanche et la noire,
Servent à mes enchantements.

Voyez ! tous les rats de la ville
Trottent sur le sol effondré ;
Ils viennent par mille et cent mille :
Ils me suivront où je voudrai.

Par mes contes pleins de merveilles
Je sais prendre aussi les enfants :
Bambins et fillettes vermeilles,
Tous suivent mes pas triomphants.

Je prends aussi les belles femmes.
Mes chansons font frémir leur chair :
Elles me suivraient dans les flammes
Les plus brûlantes de l'enfer.

O ville entre toutes les villes,
Salut ! Tes longs et noirs hangars
Où peinent des foules serviles,
S'allument de fanaux hagards.

Dans les usines, les machines
Aux flammes rouges des fourneaux
Tordent leurs bras et leurs échines
Comme des monstres infernaux.

Un énorme bruit d'eau murmure.
Au pied des docks les flots boueux
Balancent, dans la nuit obscure,
Mille vaisseaux mystérieux.

Serpents de feu par les ténèbres,
Des trains, broyant les ponts de fer,
Vers d'énormes tunnels funèbres
Roulent, tonnant, crachant l'éclair.

Sur les pavés, sur les bitumes,
Où vont-ils, les lourds camions
Qui cahotent au fond des brumes
Les richesses des nations ?

Les ballots encombrant les rues,
Engloutis par maint soupirail
Ou levés par le bras des grues
Glissant et grinçant sur le rail.

Voici les cafés, les vanilles,
Voici le cuir roux des bisons,
Les bois parfumés des Antilles
Et les barils de salaisons;

Voici les cotons et les laines,
Voici les huiles par tonneaux,
Les sacs rugueux gonflés de graines,
Les lingots et les minéraux.

L'odeur des peaux et des épices
Grise de rêves rudoyés
Au fond des sombres édifices
Un pâle peuple d'employés.

O jeunes hommes chlorotiques
Qui languissez dans l'air fumeux
Des noirs bureaux et des boutiques,
Ecoutez! mes chants sont fameux.

Ecoutez la flûte d'ivoire!
C'est un murmure, c'est la voix
De la source où l'oiseau vient boire
Parmi les fleurs, au fond des bois.

Ce sont les brises amoureuses
Dans la beauté des clairs jardins
Caressant les roses heureuses
D'un souffle de baisers lointains.

Dans l'air bleu, des colombes blanches
Sur les lys, des papillons d'or!
Dans l'herbe et sur les hautes branches
Des fleurs, des fleurs, des fleurs encor!

C'est la chanson de la jeunesse
Et de son beau rire vermeil
Et de son éternelle ivresse
D'amour, de joie et de soleil.

Aux sons divins, les jeunes hommes
Redeviennent pareils aux dieux;
Leur joue a la fraîcheur des pommes,
Leurs yeux, la lumière des cieus;

Leur front rayonne de génie,
Leur cœur se gonfle de bonté
Et dans une mâle harmonie
Croissent leur force et leur beauté.

Et les vierges au clair sourire
Tendent vers eux leurs bras charmants
Quand leur gorge où l'amour respire
Frémit sous leurs longs vêtements.

Ainsi, la puissante musique
Dans la chair coule avec le sang
Et telle qu'un vin héroïque
Exalte un peuple renaissant.

Cité, qui me devras ta gloire,
Honore-moi! Couronne-moi!
Tu seras reine dans l'Histoire
Si tu prends mon verbe pour roi!

Mais quoi! le mépris populaire?
Mais quoi! l'outrage et les crachats?
Infâmes! Craignez la colère
De l'Apollon tueur de rats!

Dans les ténèbres, dans la haine,
Vous pullulez, vous dévorez;
Écoutez la flûte d'ébène
Et la chanson dont vous mourrez!

Écoutez! sanglots, soupirs, plaintes,
C'est le désespoir dans l'effort,
C'est l'angoisse dans les étreintes,
C'est la volupté dans la mort.

La vénéneuse mélodie
Dissout lentement la raison;
Avec elle la maladie,
Entre de maison en maison.

De mystérieuses pensées
Cernant les yeux violacés
Font pâlir les têtes lassées
Et frémir les bras enlacés.

Sur les roses sombres des lèvres,
Brûlants, palpitants, éperdus,
Au milieu des flammes des fièvres
Tremblent les baisers défendus.

Et les perversités subtiles
De l'intelligence et du cœur
Se glissent comme des reptiles
Dans le plaisir et la douleur.

Quel haschisch, quelle jusquiame,
Quel opium et quel éther
Pourraient ainsi corrompre l'âme
Pour mieux empoisonner la chair?

Hallucinations morbides!
Voici d'étranges visions
Qui mêlent des candeurs hybrides
Au feu des noires passions.

Par d'inquiétants paysages,
Sous les grands arbres ténébreux,
De tendres et pensifs visages
Éveillent l'amour dangereux.

Mais du fond des fourrés sauvages
S'échappe un chaud halètement
Et le bruit des lointains orages
Roule parfois sinistrement.

Ah! sur la molle adolescence,
Sa luxure, sa cruauté,
Et sur la dégénérescence
Des enfants qui m'ont écouté,

Flûte noire, voix des ténèbres,
Répands la vengeance des cieus,
Célèbre par ces soirs funèbres
La mort des insulteurs de dieux

Et dans l'ignoble et lâche ville
Où règnent la haine et l'affront,
Suscite par mille et cent mille
Les rats qui la dévoreront!

RUINE.

A quoi bon ces regards, ces baisers, ces caresses?
Je t'aime par douleur, tu m'aimes par ennui.
Nous ne fûmes jamais plus tristes qu'aujourd'hui
Et nous pleurons tous deux nos menteuses ivresses.

N'espère plus trouver, ô reine des maîtresses,
Les beaux jours qui pour nous jamais, hélas! n'ont lui.
Le désir, l'espérance et la foi, tout a fui
Et rien ne répond plus au cri de nos détresses.

Mes yeux désespérés rencontrent dans tes yeux
Le même désespoir et ton cœur anxieux
Trouve une angoisse égale au fond de ma poitrine.

Qu'avons-nous à dire? Et comment transformer
En un palais nouveau notre amour en ruine?
Nous nous connaissons trop pour pouvoir nous aimer.

DELICTA MAJORUM.

Tandis que le printemps comme un baiser voltige
Sur les lèvres en fleur et les lèvres des fleurs,
Que la brise de mai souffle un nouveau vertige
Dans les bois réveillés par les merles siffleurs,

Tandis que palpitant d'audace et de tendresse
L'ardent jeune homme étreint la vierge aux seins
Et qu'à l'aimé rendant caresse pour caresse
Elle ouvre à ses désirs ses bras éblouissants,

Sous la peau souple et fraîche et sa blancheur nacrée,
Sous les duvets d'or pâle et les bouches de feu,
Sous les fronts qu'illumine une beauté sacrée,
Sous les yeux où les dieux mirent leur doux ciel bleu,

Dans ses fleuves cachés, sans répit, le sang roule
Comme un venin fatal les forfaits des aïeux
Et l'invisible flot circule dans la foule
Portant avec le mal la vengeance des dieux.

Voici le tétanos, la lèpre, l'hystérie,
Voici l'épilepsie et les hideux cancers,
Et le meurtre et le vol et le viol, que charrie
Ensemble un sang funeste au fond des jeunes chairs.

Vous, en qui coulera le flux de nos artères,
Vous qui naîtrez ; un jour, de nos reins gangrenés,
Innocents, vous païerez les crimes de vos pères
Et c'est dans vos douleurs que nos bourreaux sont nés.

Hélas! avec vos corps nous façonnons vos âmes ;
Nous vous donnons la vie en fixant votre sort ;
Enfants, avec nos maux et nos vices infâmes
Nous vous léguons l'exil, la prison et la mort.

Ah! qui voudrait encore engendrer? Aux abîmes
Tonne éternellement ta malédiction,
Dieu farouche et cruel, qui frappes tes victimes
De génération en génération!

Ne perpétuons plus les martyrs que nous sommes!
Opposons à la vie un cœur stérile et fort!
Mort! puisses-tu détruire en nous les derniers hommes
Et mourir à ton tour avec le dernier mort!

IWAN GILKIN.



Chanson d'autrefois.

Tu seras, veux-tu? la châtelaine,
Moi, le ménestrel : l'enfant bellâtre!
A ton vieux rouet file ta laine ;
Je chante l'amour au coin de l'âtre.

Ma voix va conter, grave et touchante
Pour charmer ton cœur quelque complainte
Au bruit du rouet : ron! ron! qui chante,
Du rouet qui tourne et dit sa plainte.

Ta lèvre sourit, incarnadine,
Et le jour s'envole, en heures brèves.
Ron! ron! le rouet chante en sourdine,
Tourne, tourne, et toi, l'enfant, tu rêves!

Un rideau de soir tombe aux croisées,
...Voici le vitrail blanchi de lune.
Un rayon atteint tes mains croisées
Jouant avec lui, j'ai baisé l'une!

En as-tu rougi? Oui, ta main tremble!
— S'endort le rouet! s'endort la laine! —
Viens! nous apprendrons l'amour ensemble :
De doux ménestrel à châtelaine!...

CHARLES VIANE



Ave.

Comme les lys rêvant dans la splendeur des soirs,
Près des lacs étoilés que nul souffle ne ride,
Votre âme est paisible et candide.

Sous vos pas, au jardin des mystiques espoirs,
Au rayonnant jardin de calme et de jeunesse,
Fleurissent les fleurs d'allégresse.

Fée au regard charmeur, Reine de pureté,
Onde vivifiante où ma peine se noie,
Vous êtes ma force et ma joie.

Vous êtes le printemps et la sérénité,
L'aurore, le sourire et la douce parole,
La bonne chanson qui s'envole.

Ange aux yeux de Joconde, éblouissants miroirs
Reflétant confiance et suprême noblesse,
Ange qui chassez ma tristesse,

Comme les lys rêvant dans la splendeur des soirs,
Près des lacs étoilés que nul souffle ne ride,
Votre âme est paisible et candide.

MAURICE LEFÈVRE.

L'Eden entrevu.

I

L'hiver, au pays triste où mon destin m'exile,
Il me semble à la fois bien doux et bien amer
De songer que là-bas, au bord d'une autre mer,
Il est pour l'âme tendre un idéal asile,

Un calme et clair jardin — si beau, que l'étranger
Qui l'a vu, le revoit à jamais dans ces rêves, —
Où passe en souriant le chœur des heures brèves,
Où l'amour est paisible et le sommeil léger.

Là, l'océan d'argent déroule avec paresse
Des vagues d'où s'exhale un langoureux soupir ;
Comme une amante lasse et prête à s'assoupir,
La brise au front des bois met sa lente caresse.

A l'horizon rosé quand le soir est venu,
Il s'abrite aux berceaux de sereines extases :
L'écho redit longtemps d'harmonieuses phrases
Dont, sous nos ciels brumeux, le charme est inconnu...

Oh! loin des mers du Nord, loin des mornes bruyères.
S'enfuir avec la Sœur vers ce jardin vermeil
Et s'y bercer sans cesse en un vague sommeil!
Oh! s'aimer en silence en de tièdes Hyères!

II

Il me souvient encor du lumineux Majeur,
Et d'avoir vu de loin les blondes Borromées
Me sourire en chantant, — comme trois sœurs charmées
Appelant dans leurs bras l'enfantin voyageur!

Hélas! il me fallut délaisser leur ombrage
Et partir, sans répondre à leur troublant appel;
Mais d'avoir contemplé cet heureux archipel,
Il me demeure aux yeux un lumineux mirage.

Cher Eden! où mon âme un jour se reposa
Loin du triste pays où le destin m'exile,
Ouvre-moi de nouveau ton idéal asile
Et tes calmes vallons fleuris de mimosa!

Le Printemps mensonger.

D'un azur plus serein quand le ciel se nuance,
Quand l'air tiède est chargé de troublantes senteurs,
Nulle âme ne résiste à la tendre influence
Des soirs silencieux et des matins chanteurs.

Et quand soufflent, la nuit, les brises caressantes,
L'on voit vaguer indolemment par les sentiers
Maints amoureux que des langueurs très innocentes
Et de très purs émois, font frémir tout entiers.

Ils vont serrant sans fin leurs mains entrelacées,
De crainte, semble-t-il, d'être un jour désunis,
Et le tremblant aveu des chastes fiancées
Verse au cœur des amants les espoirs infinis...

Ils ignorent encor, que, trop frêle pour vivre,
Leur amour dans le deuil les va bientôt plonger,
Et que tout ce bonheur dont leur candeur s'enivre
N'est que vaine apparence et rêve mensonger.

Ils croient aux longs serments que prononce leur bouche
Et leur crédulité se rit de l'avenir...
Et déjà, pauvres cœurs simples! déjà, vous touchez
La main du sort cruel qui doit vous désunir!

Votre innocent amour n'est qu'un léger fantôme :
Il s'évanouira dans la clarté du jour ;
Et, comme un enfant mort qu'en pleurant l'on embaume,
Vous mettez au cercueil votre innocent amour!

FRANZ ANSEL.

Un frais parfum...

Un frais parfum rôdait parmi tes cheveux sombres.
Tes yeux, tes yeux d'enfant, comme des fleurs de
[l'ombre

Tendrement souriaient à l'instant enchanté
De ces baisers d'amour par ce beau soir d'été.
Graves, nous savourions la douceur de l'extase.
Feuille à feuille, une rose expirait dans un vase,
Tout se taisait, tout était doux, tout était pur.
La nuit du ciel splendide illimitait l'azur
Où palpaient déjà les prochaines étoiles,
Et sur le fleuve bleu, fines comme des voiles,
Ondulaient lentement de légères vapeurs.
...C'était par un cher soir d'étoiles et de fleurs...

Adieux à la Forêt.

Forêt divine, adieu ! ô toi que nous aimons.
 Déjà la froide brume a couronné les monts
 Et le cœur s'alourdit de langueur monotone,
 Hélios meurt. Voici les derniers jours d'automne,
 Le pas morne et le sombre manteau de l'hiver.
 L'hymne lent et secret de ton feuillage vert,
 L'allégresse des fleurs, la fraîcheur des ombrages,
 Les chœurs dansants des dieux au profond des bocages,
 Le creux hospitalier de ses antres moussus,
 Tes faunes, tes sylvains si souvent aperçus
 Et tes sources d'argent où nous puisions pour boire,
 Nous quittons tout cela, ô Forêt. L'heure noire
 Chasse vers d'autres bords nos bondissants troupeaux.
 Plus de chants alternés, plus de tendres pipeaux,
 Plus de rythmes légers dont notre âme s'enivre.
 Sous le ciel étoilé, toute pâle de givre,
 Tu vas t'emplier de songe et de muette horreur
 Ou, géante, clamer dans le vent ta fureur
 Cependant qu'aux prochains vallons notre toit fume.
 A cette heure pensive où l'étoile s'allume
 O mère, nous dirons tes splendeurs bien des fois...

Et lorsque le printemps qui remplit les grands bois
 D'ombre, d'oiseaux jaseurs et de vagues murmures
 Et sous son pied joyeux reverdit les ramures,
 Eveillera le doux sourire des vergers
 Tu verras revenir tes enfants, les bergers.

LUCIEN DE BUSSCHER.

A la Maison d'Art.

Si l'art de M. Raffaëlli nous charma naguère, ce fut surtout par la présence en ses œuvres d'une dominante très à même d'émouvoir nos sensibilités modernes ; il y avait là une cruelle hantise de la banlieue, et pas d'une banlieue quelconque, non de la navrante banlieue parisienne, il y avait la cruelle poignance des guinguettes mornes par des lundis après-midi blafards, des fortifes terrifiantes où quelque clairon s'enroue, des quais marchands pleins du grouillement de la vie ouvrière ou flânante. C'était là une caractéristique éminemment personnelle qui fait de M. Raffaëlli un intéressant interprète d'un petit côté de notre époque. Hélas ! je ne vois plus rien de cette tendance affirmée, ni de cette belle santé d'art en sa présente exposition ; et alors, cela n'y étant plus, M. Raffaëlli reste un assez inhabile peintre qui parfois surprend un éclair de couleur grise ou ensoleillée, d'heureuse façon : je compte cela pour bien peu. L'artiste me paraît être tombé aux mains des marchands. Par-ci, par-là on retrouve encore un vague souvenir des choses anciennes, telles « Marchand de mouron », « Citoyens », « Marchand de fruits ». Les autres toiles n'ayant plus ce caractère indéfiniment spleenétique, nous sommes en droit de les considérer comme les productions d'un nouvel artiste et, par là même, de les scruter à nouveau : à part quelques exceptions, leur effet dominant est la simple laideur. Parfois telle « Jeune fille aux bluets » s'excuse par une réelle

et charmante harmonie de blancs et de gris ; encore, la « Place de la Concorde », encombrée de monde et de voitures, est bien dans l'air, respire le soleil froid, mais combien de luministes, combien de pointilleux nous ont donné plus vive cette impression essentiellement impersonnelle ; citerai-je aussi « Anglaise » d'une couleur intéressante ? Mais voyez-moi le dessin canaille de tout cela et presque toujours maladroit : un crayon qui s'essaye à des finesses de mains de femme ou à des retroussis de jupes avec des hardiesses négligentes dont s'accommoderaient certes mieux quelqu'ample culotte de marlou. Tout cela est très petit, très creux, vous verrez vingt fois deux trotteurs, un vieux monsieur, un fiacre en un coin de Paris, avec une église parfois assez bête dans le fond, le tout brossé ou crayonné vite vite, sur commande, et alors des horreurs vomitives à faire prendre en exécution des personnalités politiques : « M. Clémenceau parlant dans une réunion électorale ». Et puis quelle belle malice, quelle trouvaille que ce sujet, comme voilà bien de quoi réaliser une belle page d'art. Mais il faut être dans le mouvement, n'est-ce pas, et vous allez voir ce que va nous amener dans ce genre-ci encore modéré, à peine voisin, l'art social en peinture, dont nous aurons occasion de reparler. Et il y aura toujours à Paris, à la première page des grands quotidiens, des meneurs un peu louffoques, pour crier à tue-tête : « Voilà de l'art sain au moins, voilà une impression de vie intense, voilà de l'art utile... » et qui terminent leurs articles (heureusement pour l'opinion que l'on peut se faire ainsi de leur jugement) en engueulant Burne-Jones.

GMS.

Memento

LA GALERIE DES OFFICES de Florence vient de faire l'acquisition d'une *Madone* du Verrocchio, d'une *Tête de femme* de Andrea del Sarto, et d'un grand tableau d'église de Andrea di Firenza. Quant à la première toile, on la suppose une œuvre complète du Verrocchio, dont on ne connaît, jusqu'à présent, que des ouvrages arrangés ou achevés, par d'autres artistes. — La dernière qui représente la Vierge entourée d'anges et de saints, est une œuvre de second ordre.

De M. Pol Demade, le sympathique directeur de *Duwendal*

« La critique d'avant-garde, naguère tournée vers le nord, où apparurent le Préraphaélisme, Ibsen, Tolstoï, Wagner, Maeterlinck, Nietzsche, tourne déjà les yeux vers le midi : quelques noms sont chuchotés à mi-voix, on parle de Gabriel d'Annunzio, d'Antonio Fogazzaro.

» M. de Vogüé annonce une Renaissance latine. La lumière nous viendrait-elle une seconde fois du midi ? »

Bibliographie.

G. LANSON. *Andromaque*, tragédie, avec notices, analyse, etc. — GEORGES OHNET. *L'Inutile richesse*. — V^{te} DE BROU. *La Fontaine moraliste*. — HENRI LAVÉDAN. *Petites Fêtes*. — *Lettres intimes de Maria Edgeworth pendant ses voyages en Belgique...* en 1802. — LÉON TOLSTOÏ. *Zola, Dumas, Guy de Maupassant*. — WILLY. *Poissons d'avril*. — P. J. PROUDHON. *Jésus et les origines du christianisme*. — GEORGE BONNAMOUR. *La misère humaine*. — PIERRE DECOURCELLE. *Les deux Gosses*. — GEORGES COCHET. *La custode d'or*, préface du sâr Péladan. — ALPH. DAUDET. *Théâtre*, seconde série. — JULES CLARETIE. *La vie à Paris, 1895*.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00
- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00
- DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

- D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50
- HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00
- HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° 0 60
- LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50
- MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00
- MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50
- PÉTITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. . 1 00
- PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00
- SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00

- WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs*, étude d'histoire de droit. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00
- WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure.
Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure.
Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage,
est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux boissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves ayant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.
Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....
demeurant à..... rue.....
déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)
..... et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de
dix francs, montant du dit abonnement.

A....., le..... 189

(SIGNATURE)

(1) Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juin, 1^{er} octobre.



SEIZIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME I

N^o 14

18 Avril 1896

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

VALÈRE GILLE. — Une exécution au théâtre de la Maison d'Art.
ANATOLE FRANCE. — Pour le Latin.
ALBERT GIRAUD. — Le seul honneur.
ROBERT CANTEL. — Histoire de la Poésie italienne (F. Loise).
G. M. S. — Chez Fernand Khnopff.
M. C. — Au théâtre du Parc.
I. SMILE. — De l'humilité chez le peintre français.
N. L. — Musique.
MEMENTO.
BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la *Rédaction* à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, *secrétaires*; tout ce qui concerne l'*Administration* à M. Henri Lamertin, *éditeur*, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Pascha', Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895).
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de 7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. 7 50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LECLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalet*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
— *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
— *Edition ordinaire* 3 50
— *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
— *Toutes les œuvres du poète*, prose et vers en volumes à 3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume 6 00
— *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
— *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
— *Les Cantilènes* 3 50
— *Le Pèlerin passionné* 3 50
— *Autant en emporte le vent* 3 00
STUART MERILL. — *Les fastes* 3 00
— *Petits poèmes d'Automne* 3 00
HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps* 3 50
EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
— *Une belle dame passa* 3 50
— *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes* 3 50
— *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne* 3 00
EMMANUEL SIGNORET. — *Lelivre de l'Amitié*, poème. 3 00
CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
GUY ROPEARTZ. — *Adagielttos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER
Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Une exécution

AU THÉÂTRE DE LA MAISON D'ART

M. Maurice Maeterlinck a été joué au Théâtre de la Maison d'Art; le public aussi.

Nous avons, jadis, rendu publiquement hommage au talent de M. Maeterlinck; nous pouvons aujourd'hui dire toute notre pensée. L'auteur de la *Princesse Maleine*, lancé par M. Octave Mirbeau, est retombé sur la plume acérée de M. Max Nordau. Pour l'un, il dépasse ce qu'il y a de plus beau dans Shakespeare, pour l'autre il n'est qu'« un pauvre diable d'idiot ». Comme on voit, entre ces deux appréciations, il y a place pour toutes les opinions de nos lecteurs, et même pour celles des autres.

M. Maurice Maeterlinck a fait beaucoup parler de Shakespeare, et Shakespeare n'y a rien perdu. Certes, il est glorieux de porter de pareilles reliques, surtout lorsqu'on le fait avec simplicité. Ce n'est pas M. Maeterlinck qui s'est trompé, ce sont ses admirateurs. On l'a placé sur un piédestal qui ne lui convenait pas, et nous l'avons mal vu.

D'après ses premières œuvres, on l'a jugé comme dramaturge, ce qui était bien; on a continué à le juger ainsi dans la suite, ce qui était déplorable. Ne réclamez pas des êtres vivants, pensifs ou passionnés. M. Maeterlinck n'a pas le don de vie; il ne tente ni d'étudier un individu, ni de créer un type. Ses personnages sont des marionnettes transparentes, derrière lesquels on aperçoit trop souvent l'auteur tirant les ficelles. Il serait bien plus porté vers un théâtre symbolique où les acteurs représenteraient des idées, comme l'est souvent le théâtre de Wagner; mais, pour y réussir, il faudrait joindre à la science dramatique la plus sûre, une intellectualité remarquable. Malheureusement, M. Maurice Maeterlinck

a ce défaut que nous signalions tout récemment, il est trop personnel. Il ne peut plus voir le monde qu'à travers un verre de couleur, et quand les idées parviennent à se préciser dans son cerveau, elles sont déjà travesties en symboliques images. Edgar Poë, pour se garantir de ce même danger, dont il avait certainement conscience, s'adonnait avec passion aux sciences les plus abstraites. M. Maeterlinck, au contraire, entretient précieusement ses visions, si bien qu'il ne sait plus projeter qu'elles sur l'écran d'un théâtre de rêve. C'est lui qui est toujours en scène, et parfois c'est de l'imprudence.

N'étant plus apte à conduire une action vaste et compliquée, M. Maeterlinck a tenté de retrouver la simplicité des légendes et des mystères. Il a parfois réussi, comme dans *Pelléas et Mélisande*. Mais ce n'est là que jeux d'enfant, bons pour les temps où la reine Berthe filait. *Peau d'âne* peut donner encore un plaisir extrême, mais il n'en faut pas abuser; nous ne sommes pas tous retombés en enfance. A côté d'un art aux naïvetés charmantes qui amusent énormément les militaires et les bonnes d'enfants, il y a un art aux conceptions plus élevées, fait pour l'élite de l'humanité. Laissons le peuple faire son art lui-même et ne veuillons pas être plus simples que nous ne sommes.

Je ne m'aventurerai pas à déclarer que ce n'est pas M. Maeterlinck qui nous donnera ce théâtre lyrique, pouvant intéresser l'humanité toute entière. Mais s'il le veut faire, il devra lutter contre lui-même et se débarrasser de ses propres idées qui l'empêchent de voir celles des autres. Et ses idées sont d'autant plus tenaces qu'elles sont moins nombreuses. Sa conception du monde est assez simple et pourrait se résumer ainsi : nous ne savons pas grand'chose, et tout est étrange. L'ignorance, et comme conséquence le mystère,

voilà ses deux thèmes fondamentaux. Dans le commerce des mystiques, souvent peu orthodoxes, il s'est formé une phraséologie obscure digne de Novalis, de Swedenborg ou du philosophe inconnu. Alors que *l'Imitation de Jésus-Christ* dit simplement : « Notre raison et nos sens voient peu et nous trompent souvent », M. Maurice Maeterlinck paraphrase cette parole, l'agrément de figures de style très personnelles, la développe en tout sens et, finalement, la déforme avec un lyrisme remarquable. Soit qu'il profère lui-même des pensées mystérieuses comme dans *le Trésor des humbles*, soit qu'il les mette dans l'esprit d'Arkel ou d'un vieillard anonyme, il dépasse souvent la limite de l'entendement et se perd dans un monde occulte que les mots sont impuissants à traduire. Aussi, la sentence qui revient le plus souvent sur ses lèvres et sur les lèvres de ses personnages est celle-ci : « Je n'y comprends rien ». Et le public qui n'a pas la même grâce que M. Maurice Maeterlinck, approuve en souriant. M. Maeterlinck est un être exceptionnel, et son théâtre ne devrait être joué que devant des êtres qui lui ressemblent. Lorsque dans *Pelleas et Mélisande*, le vieux Arkel prononce d'un air profond : « On se trompe toujours lorsqu'on ne ferme pas les yeux », beaucoup d'auditeurs réclameraient des explications, s'ils ne craignaient de paraître plus naïfs que l'auteur. Ils applaudissent : c'est une façon polie de se tirer d'un mauvais pas.

Pour compléter son éducation, M. Maeterlinck nous semble aussi avoir lu avec intérêt les livres des Gibier, Crookes ou de Rochas. Allan Kardec a peut-être même fait ses délices. Le réveil de l'âme qu'il nous annonce n'est au fond que cette hyperesthésie contemporaine dont les manifestations mystérieuses sont étudiées scientifiquement par d'illustres savants. M. Maeterlinck a le tort de conclure de quelques phénomènes remarquables chez des individus maladifs ou chez des médiums intéressés et farceurs, à un réel mouvement spirite. Dans tous les temps, l'humanité a assisté à ces coups de folie, et si le baquet de Mesmer pouvait parler, nous le prendrions à témoin. Lorsque dans *Intérieur* le vieillard retient l'étranger par ces mots : « Prenez-garde; on ne sait pas jusqu'où l'âme s'étend autour des hommes », et qu'à ces paroles un mouvement insolite se produit dans la chambre, c'est là une manifestation d'un phénomène curieux, heureusement assez rare, et

n'intéressant vraiment que quelques sujets bien préparés. Le plus grand nombre des spectateurs rira de bon cœur et cela prouvera pour leur santé.

Depuis quelques années on a essayé de doter l'art de tant de frissons nouveaux que vraiment nous avons peur qu'une réaction trop forte ne s'en suive. Une renaissance latine commence. De toutes parts se manifestent des signes précurseurs. Des esprits clairvoyants et sûrs, comme par exemple M. de Vogüé, l'annoncent. Quelques retardataires encore, percevant l'écho affaibli de la clameur romantique, ne jurent que par les brumes du nord, ses mysticités malades et ses visions difformes. Leur individualisme outrancier aboutit à la bizarrerie, leur nouveauté à l'excentricité. Faute de public, ils s'éteignent peu à peu, et leur voix solitaire reste sans appel. Posséder une maladie nerveuse ou une tare cérébrale a été une mode; cette mode est passée. L'avenir de l'art, comme celui de la société à laquelle il est toujours lié, sera la santé, la force calme, en un mot la vie bien équilibrée. Pas plus ceux qui la souhaitent ardente, mouvementée, libre de toute contrainte et de tout contrepoids, pas plus que ceux qui la nient complètement comme M. Maurice Maeterlinck ne réussiront à doter l'humanité d'un art vraiment universel. Les sauvages et les barbares, tout comme les rêveurs, sont des précurseurs de la mort. Les uns retournent au chaos primitif, les autres amènent le repos absolu. L'harmonie dans le mouvement peut seul produire la vie et engendrer un art de joie et de beauté.

II

Intérieur et *La Mort de Tintagiles* composaient le spectacle de la dernière représentation du Théâtre de la Maison d'Art.

Intérieur est un drame pour marionnettes, en un acte et deux situations.

La charpenté en est des plus simples : un fait-divers de quotidien, banal comme un article de M. Sarcey, a servi de fondement. On a trouvé une jeune fille noyée, et deux paroissiens bizarres se chargent d'aller porter la nouvelle à la famille. Leur indécision et leurs réflexions plus ou moins profondes à la porte de la maison des parents, voilà la seule action.

Cela se résume ainsi : dira, dira pas, dira, dira pas, il l'a dit. Tumulte. Rideau.

Comme on voit, il y avait moyen d'écrire cinq actes.

Le rideau s'entr'ouvre et l'on aperçoit au fond de la scène une maison très éclairée dans laquelle est rassemblée toute une brave famille. « Le père est assis au coin du feu. La mère, un coude sur la table, regarde dans le vide. Deux jeunes filles, vêtues de blanc, brodent, rêvent et sourient à la tranquillité de la chambre. Un enfant sommeille, la tête sous le bras gauche de la mère. Il semble que lorsque l'un d'eux se lève, marche ou fait un geste, ses mouvements soient graves, lents, rares et comme spiritualisés par la distance, la lumière et le voile indécis des fenêtres. » Voilà les indications scéniques de l'auteur.

A l'extérieur, un vieux jardin planté de saules.

Entrent un vieillard et un étranger. Ils se demandent ce qu'ils vont faire, le public aussi. Après quelques moments d'anxiété, nous apprenons qu'ils apportent une mauvaise nouvelle. L'art de l'écrivain est de nous laisser ignorer cette nouvelle encore quelques minutes, pendant lesquelles le vieux brave homme se livre à des réflexions de ce genre : « Il vaut mieux ne pas être seul. Un malheur qu'on n'apporte pas seul est moins net et moins lourd... J'ai peur du silence qui suit les dernières paroles qui annoncent un malheur... » Tout cela est prononcé d'un ton caverneux. Nous savons enfin de quoi il s'agit. Une jeune fille a été trouvée dans le fleuve, et l'Étranger raconte que sa chevelure s'était élevée presque en cercle au dessus de sa tête et tournoyait ainsi selon le courant. A ces mots, ô télépathie ! la chevelure des deux jeunes filles de l'intérieur tremble sur leurs épaules. L'Étranger continue sa narration et termine en disant : Elle était aussi belle que ses sœurs. » Et le vieillard ajoute sentencieusement : « Elle était peut-être plus belle. »

Pour faire languir le public, le moment est venu de se livrer à quelques considérations mystifico-philosophiques. C'est le Vieillard qui est chargé du rôle : « On ne sait pas... Et qu'est-ce que l'on sait?... Elle était peut-être de celles qui ne veulent rien dire, et chacun porte en soi plus d'une raison de ne plus vivre... On ne voit pas dans l'âme comme on voit dans cette chambre. Elles sont toutes ainsi... Elles ne disent que des choses banales ; et personne ne se doute de rien... On vit pendant des mois à côté de quelqu'un qui n'est plus de ce monde et dont l'âme ne peut plus s'incliner ; on lui répond sans y songer : et vous voyez ce qui arrive... Elles ont l'air de poupées immobiles, et tant d'événements se passent dans

leurs âmes... Elles ne savent pas elles-mêmes ce qu'elles sont... Elle aurait vécu comme vivent les autres... Elle aurait dit jusqu'à sa mort : « Monsieur, Madame, il pleuvra ce matin » ; ou bien : « Nous allons déjeuner, nous serons treize à table », ou bien : « Les fruits ne sont pas encore mûrs ». Elles parlent en souriant des fleurs qui sont tombées et pleurent dans l'obscurité... Un ange même ne verrait pas ce qu'il faut voir ; et l'homme ne comprend qu'après coup... » Le Vieillard et l'Étranger dialoguent de la sorte pendant une demi-heure, sans se décider. Finalement, comme la foule accourt à la maison avec le cadavre, il prend son courage et pénètre dans la salle. Quelqu'un crie : « Il l'a dit » Il y a de la bousculade un peu partout et l'Étranger donne le mot de la fin : « L'enfant ne s'est pas éveillé ! »

La *Mort de Tintagiles* est non moins pleine de mystères, tout comme un drame de Ponson du Terrail. C'est une pièce en quatre entr'actes et en cinq conversations. La princesse Ygraine apparaît tout d'abord avec le petit Tintagiles. Ygraine déclare qu'elle ne comprend rien et qu'il doit y avoir quelque chose. « As-tu compris ce que j'ai dit ? » demande-t-elle à Tintagiles. Et Tintagiles, qui est un enfant plein de bonne volonté, répond : « Oui, oui, petite sœur, je comprends tout ce que l'on veut ». Ce qui amène cette réplique d'Ygraine : « Alors, ne parlons plus de ce qu'on ne sait pas... » Dans cette première conversation, nous sommes mis aussi au courant de la présence occulte d'une reine qui est énorme, et d'une tour qui est tellement énorme que la maison ne sort pas de son ombre. Ceci se passait sans doute au temps de Josué. Comme la tour est plus grosse que la reine, la reine y habite. C'est très mystérieux.

La seconde conversation a lieu dans un appartement du château entre les deux sœurs, Bellangère et Ygraine. Bellangère, à son tour, déclare qu'elle n'ose pas dire ce qu'elle sait... et qu'elle n'est pas sûre de savoir quelque chose... et cependant qu'elle a entendu ce qu'on ne pouvait pas entendre. Ce qu'elle a entendu, c'est la grosse reine qui remuait dans la grosse tour. C'est de plus en plus mystérieux.

La troisième conversation se passe dans le même appartement.

Le vieux Aglovale déclare qu'il est peut-être temps qu'on se défende, quoiqu'on ne comprenne pas. Le mystère s'obscurcit de plus en plus. Le petit Tintagiles a des pressentiments, il prétend

qu'on vient. La porte s'entr'ouvre. Tout le monde se lance dessus et parvient à la refermer.

Trois servantes de la grosse reine sont chargées du quatrième acte, dans un corridor du château. A la fin, on les voit passer en courant, elles emportent Tintagiles dans leurs bras.

Au cinquième acte, encore plus court, Ygraine, farouche, cherche partout Tintagiles. Elle entend sa voix derrière une grande porte, sous des voûtes très sombres. Elle veut arriver à lui, elle s'acharne contre la porte, mais vainement. Tout à coup, la voix faiblit et s'éteint, et l'on entend le bruit d'un petit corps qui tombe.

Cette histoire pourrait tout aussi bien s'appeler *Le Mystère du Château malade* ou *Le Secret de la Grosse Tour*, et figurer en quatrième page d'un petit journal quelconque. C'est du très gros mélodrame, mieux écrit que d'habitude, mais, comme on l'a un jour dit, c'est digne de Pixérécourt. M. Maurice Maeterlinck a beau laisser croire au symbole, il n'a en vue que l'effet produit sur le spectateur, l'anxiété et la terreur. Tous les personnages, pour rendre plus mystérieux tout ce qui se passe, déclarent qu'ils ne comprennent rien. L'auteur entretient avec soin l'atmosphère de mystère, puis produit un coup de théâtre. Le spectacle n'est pas sur la scène mais dans la salle. A vouloir ainsi susciter l'émotion, on en arrive aux grossiers effets des drames les plus bourgeois : le montage de la guillotine, la croix de ma mère, ou le régiment partant pour le combat. Les Romains de la décadence, pour se donner un frisson nouveau, avaient imaginé de faire tuer réellement le héros sur la scène. Ne pourrait-on recommencer? Cela nous débarrasserait du moins de certains acteurs crispants.

VALÈRE GILLE.

Pour le Latin.

..... Je tremble pour nos humanités. Elles formaient des hommes; elles enseignaient à penser. On a voulu qu'elles fissent davantage et qu'elles eussent une utilité directe, immédiate. On a voulu que l'enseignement restât libéral tout en devenant pratique. On a chargé les programmes comme des fusils pour je ne sais quel farouche combat. On y a fourré des faits, des faits, des faits. On a eu notamment une inconcevable fureur de géographie.

Le latin en a grandement souffert. Beaucoup de républicains s'en sont consolés, le croyant inventé par les jésuites. Ils se trompaient. Les jésuites n'ont jamais rien inventé; ils ont toujours tout employé. On n'a qu'à ouvrir Erasme ou Rabelais pour voir que le latin classique fut instauré dans les écoles par les savants de la Renaissance. Le conseil supérieur de l'instruction publique ne pouvait prendre son parti si aisément. Il a voulu faire la part du latin. Mais la volonté d'un conseil, même supérieur, n'est jamais ni bien stable ni bien efficace. L'énergie s'y tourne vite en résignation. On veut croire que la meilleure manière de restaurer le latin est de créer un enseignement secondaire, dans lequel on n'apprendra que des langues vivantes; on s'efforce d'espérer que les études latines seront sauvées dès qu'elles partageront le beau nom de classiques avec des rivales qui ne les égaleront jamais, quoi qu'on fasse, en noblesse, en force, en grâce et en beauté. Ce sont des illusions qu'il est difficile de partager.

En réalité, le déclin des études latines est terriblement rapide. Les rhétoriciens de mon temps lisaient couramment Virgile et Cicéron. Ils écrivaient en latin, j'entends qu'ils faisaient effort pour exprimer dans cette langue morte leur pensée encore mal éveillée. C'est tout ce qu'on pouvait leur demander. On me dit de toutes parts et je vois qu'il n'en est plus ainsi. Il y a encore à la tête de chaque classe quelques jeunes gens amoureux des lettres latines. Mais on les compte déjà pour les derniers humanistes. Le grand nombre se désintéresse de plus en plus des choses classiques.

S'il faut s'en affliger, peut-on en être surpris? Le latin s'est retiré du monde; il tend à se retirer de l'école. C'est fatal. Au XVIII^e siècle, il était encore la langue universelle de la science. Maintenant la science parle français, anglais, allemand. La théologie seule garde son vieil idiome; mais elle est étroitement resserrée dans l'enceinte des séminaires et le public ne prête plus l'oreille à ses disputes. Déjà on a beaucoup diminué la place qu'occupait le latin dans les programmes. On lui a ôté les antiques honneurs; on l'en arrachera peu à peu par lambeaux, et sa disparition totale est certaine dans un avenir prochain que du moins nous ne verrons pas, je l'espère.

Pourtant, tout mutilé qu'il est, il reste le nerf et le muscle de l'enseignement secondaire. A la

place des membres dont il est amputé, on a mis quelques branches de science, il ne paraît pas que l'esprit des élèves en ait été profitablement nourri. Il y a eu à cet égard une pénible déception. Comme les méthodes des sciences passent l'entendement des enfants, on s'en est tenu aux nomenclatures qui fatiguent la mémoire sans solliciter l'intelligence. Les éléments d'histoire naturelle introduits dans les classes de lettres y ont donné, en particulier, les plus mauvais résultats.

« On peut affirmer sans crainte, dit M. H. de Lacaze-Duthiers, qu'il est peu de professeurs faisant des examens du baccalauréat restreint ou au baccalauréat ès-lettres, en physique, en chimie et en histoire naturelle... Quant aux bacheliers ès-lettres, il peut en exister sans doute de bien forts en histoire naturelle; mais j'avouerai n'en pas connaître beaucoup parmi ceux que j'ai examinés, tandis que ceux qui ne le sont pas abondent. »

On a ajouté, en outre, aux programmes beaucoup d'histoire et encore plus de géographie. On a rendu plus sérieuse l'étude des langues vivantes, enfin, on s'est efforcé de donner un caractère pratique à l'enseignement secondaire.

Il faut bien reconnaître qu'on n'a pas réussi. Nos bacheliers ès-lettres sont-ils mieux armés pour le combat de la vie depuis qu'on a mis dans leur tête quelques termes de chimie? Non. Les éléments d'une science exacte ne sont d'aucune utilité à ceux qui ne poussent dans cette science assez avant pour en faire la synthèse ou pour en tirer des applications industrielles. Auront-ils plus d'expérience parce qu'ils apprennent l'histoire universelle depuis l'âge des cavernes jusqu'à la présidence de M. Jules Grévy? J'en doute. L'histoire, telle qu'on la leur enseigne, n'est qu'un insipide catalogue de faits et de dates. Il vaudrait peut-être mieux embrasser moins de temps, s'en tenir aux âges modernes et les étudier avec toutes les circonstances qui en révèlent l'esprit et la vie. Mais comment faire connaître la vie d'un peuple à des enfants qui ne savent pas même ce que c'est que la vie d'un homme? Je ne dis rien de la géographie, qui fut longtemps l'objet des espérances les plus superstitieuses. Elle n'est une grande science qu'à la condition d'en absorber plusieurs autres, telles que la géologie, la minéralogie, l'ethnographie, l'économie politique, etc., etc., et ce n'est point de cette façon qu'on l'entend au lycée. On l'y réduit à un exercice de mémoire long et stérile.

Je ne vois guère dans toutes ces notions, que la connaissance des langues vivantes qui aient un intérêt pratique. On ne peut nier qu'il soit avantageux de savoir l'anglais et l'allemand. Cette connaissance est utile au négociant et au législateur, comme au soldat et au savant. Mais il reste à savoir si l'enseignement secondaire doit avoir pour unique objet l'utile. Il est bien général pour cela.

Non, le beau nom d'humanité qu'on lui donna longtemps nous éclaire sur sa véritable mission; il doit former des hommes et non point telle ou telle espèce d'hommes; il doit enseigner à penser. La sagesse est de se tenir satisfait s'il y réussit et de ne pas lui demander beaucoup d'autres choses en plus.

Apprendre à penser, c'est en cela que se résume tout le programme bien compris de l'enseignement secondaire.

C'est pourquoi je regrette infiniment les méthodes d'après lesquelles on enseignait autrefois le latin dans les classes de lettres, car, en apprenant le latin de la sorte, les élèves apprenaient quelque chose d'infiniment plus précieux que le latin: ils apprenaient l'art de conduire et d'exprimer leur pensée.

ANATOLE FRANCE.

Le seul honneur.

Après avoir longtemps erré dans l'ombre noire
Que les ailes de mort d'un rêve insidieux,
Funeste à mon bonheur et fatal à ma gloire,
Versaient entre la vie abjurée et mes yeux,

Je revois la splendeur du ciel bleu; je veux boire
A longs traits frémissants, comme un vin radieux,
La force qui circule en ce monde illusoire;
Dans mon cœur rajeuni je sens naître les Dieux.

Tout chante autour de moi l'allégresse première;
La nature a vêtu sa robe de lumière,
Et partout la Beauté ruisselle en rythmes d'or;

Et mon âme joyeuse, humblement préparée,
Reçoit le seul honneur qu'elle désire encor:
La visitation de la Muse sacrée.

ALBERT GIRAUD.

Histoire de la Poésie mise en rapport avec la civilisation, en Italie.

Par *Ferdinand Loise*, Membre des académies de Belgique et d'Espagne (1 volume gr. in-8°, 487 pages, 5 fr., Bruxelles, Castaigne; Paris, Thorin; 1895.)

L'ouvrage de M. Ferd. Loise est le développement de nombreuses études qui ont été publiées en 1862 dans les Mémoires de l'Académie royale de Belgique (1).

Il ne faut pas y chercher une histoire complète de la poésie. M. Loise, dédaignant les écrivains moyens, ne s'est attaché qu'à examiner l'œuvre des plus grands poètes, comme Pierre des Vignes et les poètes franciscains, au XIII^e siècle; Dante, Pétrarque et Boccace au XIV^e; l'Arioste, le Tasse, le Trissin, Machiavel, Bibbiena, à la Renaissance; le Cavalier Marin, Guidi, au XVII^e; Maffei, Goldoni, Gozzi et Alfieri au XVIII^e; et enfin Monti, Foscolo, Manzoni, Leopardi, Silvio Pellico, Giusti et Niccolini au XIX^e.

Peut-être peut-on critiquer cette méthode; et considérer comme fort difficile de mettre la littérature en rapport avec la civilisation, sans considérer toute la littérature? Les écrivains de second ordre ont bien souvent leur charme particulier; ils sont plus près de nous; nous les comprenons mieux; ils sont plus impressionnés que les poètes de génie, par toutes les manifestations extérieures de notre vie sociale. C'est donc en eux d'abord qu'il faut trouver les rapports étroits qui unissent la poésie à la vie, la littérature à l'histoire de la civilisation. Après avoir déterminé approximativement quelques uns de ces rapports, nous pourrions aborder avec plus de certitude l'étude des grandes œuvres littéraires; une connaissance assez étendue des circonstances qu'elles ont sinon inspirées, du moins favorisées, nous empêchera de commettre de graves erreurs; nous ne serons plus déroutés par les brusques écarts de pensée, des écrivains de génie.

Néanmoins, l'ouvrage de M. Loise est fort intéressant; et s'il n'a guère parlé des écrivains de second ordre, il a montré par quelques allusions très judicieuses et par quelques aperçus du mouvement littéraire général, qu'il connaissait leurs œuvres à fond.

L'on pourrait aussi adresser à M. Loise le reproche de manquer de sévérité. Il a une tendance fort nettement accusée à passer sous silence les défauts des poètes italiens, pour ne prendre que leurs qualités. Cependant ses jugements sont sûrs, et son enthousiasme ne l'empêche pas à l'occasion d'être clairvoyant. D'ailleurs, au moment où ces études ont été rédigées, c'était en vue d'un concours d'éloquence que M. Loise étudiait la poésie italienne, et dans ces conditions, nous serions mal venu de reprocher à M. Loise d'avoir fait œuvre de littérature et d'art plus encore que de critique et d'histoire.

ROBERT CANTEL.

Chez Fernand Khnopff

J'ai entendu souvent, depuis quelque temps, des gens s'étonner de ne rencontrer, en de tumultueuses expositions de Cercles, qu'un seul paysage, ou que quelques petits dessins de Fernand Khnopff et de là ils tiraient cette inéluctable déduction que l'artiste négligeait son art, qu'il se confinait dans la production de quelques *ex-libris* minutieux: Fernand Khnopff n'est pas de ceux qui jugent nécessaire ou profitable de crier sur les toits les épisodes de leur carrière d'art, dans un pays,

pourtant où l'on ne paraît attacher de valeur qu'au cabotinage et à la coterie. Je vis l'an dernier à la « New Gallery » de Londres, deux de ses œuvres dont l'une, à peine avait été vue à Bruxelles; elles furent vendues toutes deux et je suppose qu'il se soucie peu de les faire revenir pour les montrer en quelque « World's fair » à ses compatriotes. C'est d'ailleurs la grâce que je lui souhaite pour ses deux dernières productions en partance pour Londres, que je suis allé voir ces jours derniers à son atelier.

Fernand Khnopff, en dépit d'une foule de criaileries de commis-voyageurs en critique, est un des rares artistes de ce temps qui, malgré toutes les crises subies par d'autres, soit resté fidèle à la voie qu'il s'est tracée, marchant d'un pas certain vers le but d'un art difficile et élevé. Oui, je sais, son raffinement a occasionné des accès de male rage à maint gros Flamand et à plus d'un chercheur de « neuf à tout prix ». Il a eu beau exposer parmi les empâteurs d'antan, les bleuistes à mort, les pointilleux et les nonsensistes de la dernière heure, il a, avec un certain flegme naturel, poussé toujours plus avant le soin des belles formes et des belles couleurs au service d'une poétique création.

Aujourd'hui comme l'an dernier: une sculpture et un tableau. Dans sa « Viviane », Fernand Khnopff a porté à la réalisation complète du type, sa quasi-découverte de la polychromie: je ne connais point de figure moderne ayant cet aspect, tout détail a sa valeur réelle par la couleur et le ton de chair uni, son aspect de vie par le modelé des formes qu'il teinte. L'astucieuse Viviane vient de dérober à Merlin le secret des charmes qu'elle convoitait, elle triomphe pleinement, le mouvement du corps indique discrètement la danse qu'elle termine et ses yeux et sa bouche expriment à la fois le vice ambitieux et l'égoïste ironie; l'on sent presque glisser entre ses lèvres rouges l'injure qu'elle lance à l'enchanteur trahi et ses paupières mi-baissées veloutent des regards supputant toute la joie de sa nouvelle puissance. Une épaisse chevelure rousse vient mourir en les plis d'une légère tunique d'un bleu-gris précieux ou s'affinent des mains exquises de courtisane légendaire.

Le tableau intitulé simplement « Des Caresses » présente un fort intéressant symbole de la lutte entre le désir de la domination terrestre et celui de l'abandon à la volupté!

Sur un fond de marbres riches et de sombres feuillages qu'entourent à l'infini les longues lignes d'un paysage antique de couleur rouge atténuée, l'androgynisme au torse émacié s'incline lentement vers la caresse d'un sphynx au corps de guépard, qu'une souplesse de reptile féminise, tandis que sa main droite tient le sceptre splendide où s'allégorise la terre dominée par l'esprit ailé; les yeux de l'androgynisme indécis fixent sans voir, en songe...

Le charme avec lequel est exprimé ce puissant symbole est intractable: harmonie exquise et facture immatérielle, précieux dessin des formes, tout ce dont Fernand Khnopff est coutumier prend ici une assurance et une impeccabilité de maîtrise...

Voilà deux œuvres, comme je le disais à l'artiste, que je ne souhaiterais guère voir en la profusion et parmi les lourds voisinages de quelque salon triennal.

G. M. S.

Théâtre du Parc

Un Égoïste, comédie en un acte, par M. MAXIME DE BOUSIES.

Pour applaudir la nouvelle pièce de l'auteur de *Louissette*, il y avait, jeudi soir, bien des bras nus et bien des mains aristocratiquement baguées. Les yeux et les brillants, les soies et les chairs lumineuses étincelaient, scintillaient, palpitaient. Public

(1) MÉMOIRES in-8°. — T. XIV.

spécial et précieux, devant l'optique un peu spéciale duquel *Un Égoïste* a tout à fait réussi.

Vous vous doutez bien que ce titre est ironique et s'applique à un dévouement méconnu : Un jeune ingénieur renonce au mariage dans la crainte d'infliger à sa compagne les difficultés d'une vie laborieuse. Voilà un ingénieur qui laisse voir le talon rouge !

Même en fermant les yeux sur la vraisemblance de ce scrupule chez un homme de travail, je ne puis guère m'extasier sur une théorie qui présente le mariage comme un luxe. Comme M. Anatole France a raison de dire que chaque lecteur d'un livre le comprend différemment ! Le même trait a évidemment paru à l'auteur un beau dévouement, et à moi un égoïsme véritable, doublé d'une hérésie antisociale. Pourquoi cette divergence ?

Je crois que c'est parce que M. de Bousies est comte et que je ne le suis pas ; cela m'incite à n'avancer mon jugement qu'avec humilité.

Et cependant l'esprit de contradiction me tourmente sans relâche et je vois bien que je vais être forcé d'articuler un autre grief : le jeune ingénieur mûri et enrichi retrouve la femme qu'il n'a cessé d'aimer, mariée à un despote brutal, et il songe aussitôt à deux partis dont le malheur veut que ce soit le premier qui me plaise, tandis que l'auteur lui fait adopter le second. Le premier consiste à enlever l'épouse malheureuse à son mari méchant et à son foyer sans enfants ; cette dernière circonstance est très importante. Le deuxième pousse notre héros à simuler l'égoïsme et la lâcheté, afin de faire renoncer au projet de départ commun, l'épouse qui rentre au foyer plus écourée et plus esseulée que jamais. Ceci est l'amour de la souffrance pour la souffrance, et de l'héroïsme pour le roi de Prusse ! C'est tout à fait croisades, à la fois magnifique et insensé. N'est-ce pas encore une différence de race qui sépare ma critique de la conception de l'auteur ?

J'ai peur qu'il ne me manque pour l'approuver que quelques gouttes du sang des paladins...

Le style de ce théâtre de convention est verveux et brillant ; l'aisance et la pureté en font un ouvrage que M. Octave Feuillet aurait signé sans déchoir. On voit que l'auteur, s'il est victime de sa race quand il en traduit les conceptions un peu faussées, en a aussi les qualités de goût, de sobriété et de réelle distinction.

Un Égoïste était précédé par *L'Étincelle*, un acte de M. Pailleron qui a paru un peu vieilli, mais toujours attendrissant, et par une lecture du *Voile*. Voiture voulait mettre l'histoire de France en rondeaux ; M. Rodenbach est, je le crains, victime de la tendance contraire : il emploie des centaines d'alexandrins à nous conter la manie, assurément singulière, d'un vieux garçon de province halluciné par le désir d'apercevoir les cheveux que dissimule la coiffe d'une béguine. Il est vrai que cette béguine est extraordinaire :

Elle ne marche pas : on dirait qu'elle ondule.

La danse serpentine au béguinage ?

M. C.

De l'humilité chez le peintre français grisonnant

« A jamais moi seul. »

J'ai surpris indiscrètement, dans une exposition, quelques bribes de dialogue pouvant servir de documents précieux à cet intéressant sujet :

Le Peintre. — Oui, jeune homme, il est très dangereux d'émettre sur les artistes une opinion, surtout défavorable, lorsque l'on a comme moi une notoriété...

Le jeune Littérateur. — Ah!...

Le Peintre. — Ainsi, je suis allé récemment en Amérique. Je suis très apprécié en Amérique, j'y suis absolument indiscuté ; eh bien ! on m'a interviewé, on m'a pressé de donner mon avis sur l'art et les artistes. Je me suis laissé aller à faire quelques petites... conférences à ce sujet et, c'était fatal, les gens dont j'ai dit du bien ont été à l'instant portés aux nues par tous les journaux ; les autres, on les a abîmés, anéantis, traînés dans la boue... Aussi, je l'ai bien regretté, allez!...

Le jeune Littérateur. — Ah!... vraiment...

Le Peintre. — Et, tenez, Puvis a fait absolument la même expérience et il m'a affirmé qu'on ne l'y prendrait plus : On lui a demandé son opinion sur les peintres français et il a répondu (ceci, en passant, est fort flatteur pour moi) que les deux qu'il préfère c'est moi et X... (sic).

Le jeune Littérateur (sur le visage duquel se peint un étonnement indicible mêlé d'une légère teinte d'incredulité). — Ah???

Le Peintre. — Oui, mais il regrette aussi de s'être laissé aller à déprécier certains peintres... On peut faire tant de mal.

Le jeune Littérateur. — Et que pensez-vous de Gustave Moreau ?

Le Peintre. — Ma foi, c'est un « garçon » assez intéressant, peut-être, mais pas personnel : il « pige » tous ses tableaux à droite ou à gauche, un jour il « pond » un petit Delacroix ; le lendemain...

Le jeune Littérateur (très pâle). — Mais Puvis, qu'en pensez-vous ?

Le Peintre (complaisant). — Ah ! lui, j'ai de l'admiration pour lui... bien qu'il fasse un « genre » absolument différent du mien.

.....
(Un Ministre s'avance vers le peintre français grisonnant.)

Le Peintre. — Oui, monsieur le Ministre, il est très dangereux d'émettre sur les artistes une opinion, surtout défavorable, lorsque l'on a comme moi...

.....
(Le jeune Littérateur sort précipitamment.)

I. SMILE.

Musique

La Société des Concerts Ysaye continue cette évolution progressive dont elle a fait preuve dès ses débuts. Elle vient de rétablir la coutume intelligente des Concerts spirituels et, non satisfaite de cette tentative hardie, elle a inscrit au programme le *Christus*, la symphonie mystique d'Ad. Samuel, pour orchestre et chœurs mixtes. Ni les difficultés d'organisation, ni le développement de l'interprétation, qui exige un nombre considérable d'exécutants, n'ont arrêté la Société des Concerts. Aussi, le succès qui a couronné l'entreprise est-il d'autant plus mérité qu'il a été inattendu.

Rarement, la salle du Cirque a vu assistance plus choisie, plus nombreuse.

L'exécution, confiée au vaillant et enthousiaste orchestre de la nouvelle Société des Concerts, au choral mixte de M. Léon Soubre, aux chœurs du Conservatoire de Gand (chef M. Oscar Roelst) et au choral de Dames *Pro Arte* (chefs MM. Ch. Léonard et E. Closson) a été conduite avec maestria par Eugène Ysaye. Quant au *Christus* d'Ad. Samuel, c'est certainement une œuvre honorable, qualificatif employé par d'autres et qui résume trop bien l'impression générale pour ne pas être

répété. Certes, M. Samuel fait preuve en cet ouvrage d'une instruction musicale rare, il connaît son métier à fond, son orchestration est savante, la partie vocale est bien écrite, les gradations sont habilement combinées pour arriver à l'effet, mais l'inspiration manque absolument. D'autre part, l'érudition de M. Samuel lui fait tort, les œuvres contemporaines ne lui ont pas échappé et il a su s'en souvenir fréquemment. Ce manque de personnalité, cette absence d'envolée, cette recherche dès moyens donne à tout l'ensemble une froideur qui enlève l'émotion vraie et continue pour ne laisser subsister que des sensations passagères. Le point de départ est, du reste, faux; en effet, réaliser la vie du Christ en quelques pages d'orchestre, c'est retomber dans l'erreur de la symphonie à programme. Aussi, le trouble émotionnel que produit l'entrée des voix au milieu de la troisième partie est-il explicable par ce fait, que l'action décrite, peu accessible jusque là, devient plus effective par l'intervention chorale.

La quatrième partie, qui figure la *Passion* proprement dite et la *Mort du Christ*, est la plus belle. L'orchestre y a des accents dramatiques et les chœurs des notes déchirantes dont l'effet lugubre est bien compris.

Le final n'est qu'un hymne en manière d'apothéose, symbolisant avec grandeur la rédemption chrétienne. Cette page de forte allure et pour laquelle le reste de l'œuvre semble un long prélude, est basée sur des thèmes liturgiques choisis avec habileté.

En somme, on doit reconnaître que le *Christus* d'Ad. Samuel est une œuvre, une grande œuvre même, mais dont la portée est restreinte par suite des complications thématiques qui, fatalement, n'agissent que sur ceux qui entrent au fond de l'œuvre par une étude préliminaire.

Est-ce bien là le but de la musique pure, qui doit impressionner simultanément l'esprit et l'oreille?

Tout autre est l'emploi du leitmotif au théâtre ou le thème s'adapte immédiatement à l'idée, saisissant à la fois les facultés visuelles et auditives, et laissant au cerveau le temps de coordonner ces diverses perceptions. *Le Christus* aurait donc une portée beaucoup plus haute s'il était joint à une partie scénique.

Félicitons encore la Société des concerts Ysaye pour cette audition intéressante, et son chef pour l'interprétation artiste qu'il a su donner à l'œuvre d'un musicien belge.

La réexécution de *l'Or du Rhin*, au Conservatoire, a retrouvé le succès de l'an dernier. On s'est plu, avec raison, à admirer les belles sonorités de l'orchestre et le courage de M. Gevaert qui conserve un calme placide au milieu de ce grand déchainement instrumental.

Pour le reste, le *Rheingold* de R. Wagner, transformé en oratorio, ne donne qu'une idée très incomplète de l'œuvre qui s'impose autant par l'action scénique et la figuration décorative que par l'élément musical.

Des solistes très nombreux, il faut se rappeler M. Seguin, qui fait un *Wotan* de grande allure dont la voix est bien dans le style wagnerien et M^{lle} Flament qui a dit avec une belle expression les phrases d'Erda. On a fait un succès violent à M. Gevaert qui le méritait du reste.

N. L.

Memento

A LIRE DANS L'ART BIBERON l'article du fondateur, *Messieurs, notre Joyeuse entrée*. On y trouvera notamment les quelques pensées géniales suivantes :

Aux fenêtres, les pots de fleurs avaient une drôle mélancolie. Cela parce que, lorsque la nuit est assez claire, les teintes rouges et les teintes vertes ont comme des cernures de noir, et par suite une drôle mélancolie.

On voit que l'auteur n'a pas encore étudié son cours de Logique pour l'examen de juillet.

Dans la chambre, l'horloge et la pensée de ces jeunes gens vivaient seuls, selon un rythme haut, uniforme et rêveur.

Quant aux jeunes gens, ils étaient morts, sans doute.

Et ils ÉCOUTAIENT LEUR AMBIANCE, qui chuchotait toute, mystérieusement.

Cela s'appelle avoir l'ouïe fine !

Blanche, jusque-là adossée au mur, se promenait maintenant fébrile par la chambre, follement envieuse de s'en aller, et demandant s'il n'y aurait donc plus jamais un de ces clairs matins jolis, semblables à son âme et à son art. Charles, lui, appuyé à la tablette d'une des fenêtres, regardait l'au-dehors et y imaginait quelque lunaire et musicale féerie vague; tandis que Henri, debout devant l'autre fenêtre, assurait à chaque instant qu'il voyait se lever la jeune aube tant espérée. Et il y avait encore, assis de-ci de-là : Albert qui se souvenait avec hélas des promenades de jadis sous le soleil, au bras de l'amante enfantine, à qui l'on raconte pêle-mêle des choses philosophiques et des baisers; puis, Paul, que cela embêtait enfin de demeurer ainsi éternellement dans les ténèbres, au lieu de s'en aller galoper libre par la vaste campagne de Brabant; enfin, Arthur, qui ciselait quand même des vers soleilleux, où il était dit que les chairs, les gestes et les regards étaient heureux.

Voilà enfin trouvé l'amusement des enfants et la tranquillité des parents !

Alors, brusquement ! D'INCANDESCENTES voix d'enfants chantèrent devant la porte !

Gare ! les bébés jouent avec le feu !

Certains tenaient une fleur en main, et la contemplaient d'un air ravi.

C'est parfait; mais on a à l'Art biberon une autre façon d'employer les fleurs.

D'autres embouchaient de très grands lys, ainsi que des cors, et ils y criaient stridentement vers tous les points de l'horizon.

Est-ce de cette manière que dans les bureaux de l'Art biberon on produit les musiciens en pleine liberté??

Au suivant. Ci la fin d'un sonnet :

Le soir était si doux et tu étais si belle,
Qu'enlaçant, à deux bras, ta taille souple et frêle
Je t'attirai vers moi, fol et les yeux ardents,
Afin qu'en la chaleur d'une étreinte commune
Je puisse m'écraser les lèvres sur tes dents !...
— « Oh ! ne me baisez pas, ici, devant la lune !... »

A. RUYTERS

« Moi, toi !... vieux mots d'hier qu'on inscrit sur le lierre; vieux mots d'aveu, plainte secrète, inconsciente et claire: qui disent qu'on se cherche éperdument pour ÊTRE; vieux mots d'espoir, de désir et de doute au long des solitaires routes, jusqu'au carrefour; mots qui tâtonnent dans l'aube, avant le jour; mots lâches de solitude qu'on élude; vains mots criés de loin qui tombent sans écho quand on s'est joint, qu'un seul est né de deux, selon la loi de Dieu qui s'est miré en Soi, et se procrée d'éternité... »

F. VIELÉ — GRIFFIN.

Ces mots qui tâtonnent dans l'aube, avant le jour, doivent certainement danser au crépuscule, avant la nuit.

LES CONTRADICTIONS DE L'Art Moderne :

« L'art d'Alf. Verwée est panthéistique, il dégage et fait saillir les liens qui enchaînent chacun de nous à la vaste Nature, il abolit l'individuel orgueil... »

Eh bien ? et l'art individualiste, personnel, outrancier, qu'en faites-vous ? Six moulins à vent !

Bibliographie.

G. VICAIRE. Manuel de l'amateur de livres du XIX^e siècle, 1801-1893. — CH. GOUNOD. Mémoires d'un artiste. — M^{me} Adam. La patrie portugaise. — Album Forain, avant-propos de MAURICE TALMEYR. — HENRI GREVILLE. Céphise, roman. — D^r MINIME. Le Parnasse hippocratique. — E. RAMIRO. Louis Legrand, peintre-graveur. — PAUL MARGERITTE. L'cau qui dort.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00
- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00
- DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émotivité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

- D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50
- HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00
- HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° 0 60
- LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50
- MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00
- MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50
- PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. 1 00
- PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00
- SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00

- WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs*, étude d'histoire de droit. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00
- WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure.
Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure.
Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papie. de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.
Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....
demeurant à.....*rue*.....
déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)
..... et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de
dix francs, montant du dit abonnement.

A....., le..... 189

(SIGNATURE)

(1) Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juin, 1^{er} octobre.



SEIZIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME I

N^o 15

25 Avril 1896

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

- ALBERT GIRAUD. — Molière et M. Georges Rodenbach.
FRANCIS DE CROISSET. — L' « Aphrodite » de M. Pierre Louys.
— La Morte.
— Impuissance.
ERNEST CLOSSON. — La correspondance intime de M^{me} Desbordes-Valmore.
ARMAND SYLVESTRE. — Le Vers libre.
N. L. — Musique.
MEMENTO.
BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire

de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La *Jeune Belgique* paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la *Rédaction* à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ; tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Pascha', Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Viërsset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895).
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de 7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. 7 50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
— *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
— — Edition ordinaire 3 50
— *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
— Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à 3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume 6 00
— *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
— *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
— *Les Cantilènes* 3 50
— *Le Pèlerin passionné*. 3 50
— *Autant en emporte le vent* 3 00
STUART MERILL. — *Les fastes*. 3 00
— *Petits poèmes d'Automne* 3 00
HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. 3 50
EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
— *Une belle dame passa* 3 50
— *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
— *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne*. 3 00
EMMANUEL SIGNORET. — *Livres de l'Amitié*, poème. 3 00
CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
GUY ROPEARTZ. — *Adagiottos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER
Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Molière et M. Georges Rodenbach

Si Poquelin revenait, — ne fût-ce que pour rimer avec Coquelin — il serait bien étonné, lui qui se fâcha si fort contre les précieuses. Le méchant goût de notre siècle l'induirait sans doute en tentation de remanier, sinon *Les Femmes savantes*, du moins *Le Misanthrope*, et s'il assistait à une représentation du *Voile*, il est probable que les habitués de la Comédie française sauraient ce que c'est qu'une scène dans la salle.

Le fait est qu'il nous semble aujourd'hui, à nous, contemporains de M. Stéphane Mallarmé, que Molière a été bien dur, sinon pour Oronte, qui est un fâcheux, mais pour son sonnet, qui est loin d'être pendable. Que ces quatorze vers soient de Benserade ou de Poquelin lui-même, j'avoue qu'ils ne me paraissent pas ridicules, et j'irai même, ayant toute honte bue, comme dit Villon, jusqu'à prétendre qu'ils sont jolis :

L'espoir, il est vrai, nous soulage,
Et nous berce un temps notre ennui ;
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui !

Vous eûtes de la complaisance ;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense,
Pour ne me donner que l'espoir.

S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
Le trépas sera mon recours.

Vos soins ne m'en peuvent distraire ;
Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours.

Alceste part en guerre contre ce « stylé figuré ». Et voyez comme le goût de notre siècle contredit le goût de Molière, nous sommes prêts à ne voir dans le sonnet d'Oronte qu'un petit poème assez

sec, dénué de figures, écrit en prose rimée par un amoureux fort raisonnable !

La colère d'Alceste — qui parle évidemment au nom de Molière — nous paraît incompréhensible. On a essayé de l'expliquer, de façon ingénieuse, en nous donnant Molière, poète dramatique s'il en fût, comme un adversaire passionné, non seulement de Benserade, de Voiture et de Cotin, mais de la poésie lyrique elle-même. Que le sonnet d'Oronte soit remplacé par un des plus beaux sonnets de Ronsard, et Alceste, nous dit-on, ne se fâchera pas moins et ne poussera pas moins sa tirade contre les beaux esprits. En réalité, Molière lorsqu'il partit en guerre contre l'hôtel de Rambouillet, ne cédait pas uniquement à son instinct de petit bourgeois de Paris, rebelle non seulement au charme de l'Ode, mais à toute aristocratie de pensée : il suivait aussi, l'esprit de son siècle, qui, si le Bonhomme n'avait pas existé, eût à jamais enterré la poésie lyrique sous la statue de la poésie dramatique. Quand Molière se moque de Trissotin, il s'attaque à Ronsard ; et lorsqu'il bafoue les filles de Gorgibus, il éclabousse Cathérine de Vivonne et Julie d'Angennes.

L'explication est piquante. Il n'est d'ailleurs pas défendu d'y démêler une part de vérité ; mais il faut se garder des explications qui expliquent trop. Et d'abord Molière, je le gage, ne connaissait guère Ronsard. Certes, l'auteur des *Femmes savantes* avait, en sa triple qualité de petit bourgeois parisien, d'écrivain dramatique et d'homme du XVII^e siècle, trois raisons, dont la première seule était basse, de détester le lyrisme.

Toutefois, n'est-ce pas voir bien loin et ne vaut-il pas mieux supposer que Molière, comme tous les auteurs dramatiques — à l'exception peut-être du seul et chevaleresque Aristophane — ridiculisa les gens que la majorité du public était encline

à trouver ridicules? De plus, en ce qui concerne l'hôtel de Rambouillet, Molière s'en prit moins à l'incomparable Arthénice, si dignement louée par Fléchier, qu'aux ridicules apportés par les Jobelins et les Uranistes dans le salon dégénéré de Julie d'Angennes. Il eut le tort de ne pas distinguer assez, et d'apprendre ainsi à la postérité à ne pas distinguer du tout. Mais il ne faut pas oublier que l'hôtel de Rambouillet menaçait l'esprit du siècle. Il devait être démoli pour cause d'utilité littéraire. Quant aux poètes qui veulent défendre Ronsard et la Muse lyrique contre les blasphèmes d'Alceste, j'ai peur qu'ils ne se défendent eux-mêmes. « Si Frédéric de Schlegel, disait Henri Heine, déteste tant Molière, c'est parce qu'il sait bien que s'il avait vécu au XVII^e siècle, Molière se serait moqué de lui! »

Au lieu de demander la révision du procès des précieuses, relisons, non plus le sonnet d'Oronte, mais celui de Cotin :

Votre prudence est endormie
De traiter magnifiquement
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.

Faites-la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement,
Où cette ingrante insolemment
Attaque votre belle vie.

Quoi! sans respecter votre rang,
Elle se prend à votre sang
Et, nuit et jour, vous fait outrage.

Si vous la conduisez aux bains,
Sans la marchander davantage,
Noyez-la de vos propres mains.

Certes, Molière eut raison de se moquer du lourdaud qui rima ces vers ridicules; mais que dirait-il de ceux-ci :

Ophélie a laissé sombrer à pic ses nattes
Qui se sont, peu à peu, tout à fait dénouées ;
Ses yeux ouverts sur l'eau sont comme deux stigmates ;
Ses mains pâles sont si tristement échouées ;
Pourtant elle sourit, sentant sur son épaule
Ruisseler tout à coup sa chevelure immense
Qui la fait ressembler au mirage d'un saule..
« Suis-je ou ne suis-je pas? » a songé sa démence...
Les cheveux d'Ophélie envahissent l'eau grise,
Tumulte inexplicable où sa tête s'est prise ;
Est-ce le lin d'un champ, est-ce sa chevelure,
L'embrouillamini vert qui rouit autour d'elle ?
Ophélie, étonnée, a tâché de conclure :
« Suis-je ou ne suis-je pas? » songe-t-elle, fidèle
Au souvenir des mots d'Hamlet, seigneur volage.

Ses cheveux maintenant se nouent comme un feuillage
Qui jusqu'au bout de l'eau, sans fin, se ramifie.
Ophélie est trop morte, elle se liquéfie...
Les bagues ont quitté ses mains devenant nulles ;
Ses derniers pleurs à la surface font des bulles ;
Ses beaux yeux, délogés des chairs qui sont finies,
Survivent seuls, au fond, comme des actinies.
Et ses cheveux verdis, dont la masse persiste
Dans les herbes aquatiques qui leur ressemblent
Sont si dénaturés d'avoir trempé qu'ils semblent
Un fouillis végétal issu de cette eau triste.

Sans doute, le conseil donné à la princesse Uranie de noyer dans son bain la fièvre qui la fait languir est une invention mirifique; mais le point de départ admis, et la personnification de l'ingrate fièvre acceptée, le sonnet de Cotin n'a rien d'énigmatique ni de contourné. Il se déroule très logiquement, sans métaphores contradictoires, et ce qu'il veut dire, il le dit.

A coté du poème de M. Rodenbach, le sonnet de Cotin prend un air de simplicité classique. Décidément, je reviens à mon propos, Molière s'est montré sévère, et je voudrais bien qu'en considération de M. Rodenbach, il pardonnât au pauvre Cotin. Car M. Rodenbach est un Cotin triple, le Cotin des Cotin, l'Hypercotin. Il est venu à Paris, non pas d'Amiens pour être Suisse, mais de Bruxelles pour être un Cotin brugeois. Car j'oubliais de le dire, M. Rodenbach, depuis qu'il est à Paris, a jugé utile d'être né à Bruges, et la ville de Tournai, où naquit pour les Belges le poète du *Voile*, n'a pas protesté. D'ailleurs, la patrie est partout où l'on trouve des métaphores, et à ce compte là, M. Rodenbach a raison de traiter Bruges en ville adoptive. Et comme les Parisiens poussent la politesse jusqu'à la crédulité, l'histoire est priée de se conformer à la légende.

Le premier Cotin, Cotin le précurseur, marchait précédé d'un bélant troupeau de Bélises et de Philamintes. M. Rodenbach est annoncé par M. Mirbeau.

Henri Heine, — c'est malgré lui que M. Rodenbach me fait penser au poète d'*Atta-Troll* — raconte qu'en Afrique, lorsque le roi du pays sort en cérémonie, un nègre le précède, qui sonne de la trompe et qui, de temps en temps, s'interrompt pour crier : « Voici venir le buffle! le buffle des buffles! le taureau des taureaux! Tous les autres ne sont que des bœufs! Lui seul est un buffle! Voici venir le buffle des buffles! le buffle! »

M. Mirbeau pousse le même cri devant M. Maeterlinck, M. Verhaeren et M. Rodenbach. Chacun

d'entre eux est le buffle des buffles, le seul buffle, ou plutôt, ils sont le buffle, un buffle en trois personnes, au regard duquel tous les autres sont des bœufs.

Or, au point de vue de la voix, M. Mirbeau vaut à lui seul toutes les Philamintes et toutes les Bélises. Quand il pâme, on l'entend au loin. C'est un précieux brutal, dont le goût est d'une fausseté presque infaillible. Je dis presque, parce qu'il a fait l'éloge de M. Maeterlinck, qui a du talent. Si donc il nous certifie que M. Rodenbach est un grand poète, — il confirme à sa manière l'opinion que nous en avons.

Détail qui a son prix, M. Rodenbach n'a pas toujours mérité l'admiration de M. Mirbeau. Tandis que le Cotin de Philaminte, fidèle au précepte d'Horace, commença par être Cotin et continua, le Cotin de M. Mirbeau, au contraire, s'est révélé tout à coup, après une jeunesse blanche longtemps indécise entre M. Coppée et M. Sully-Prudhomme. Avant de se faire une âme de poisson rouge et de nager, entre mille petites métaphores baroques, dans son aquarium mental d'aujourd'hui, M. Rodenbach fut un poète simple, intime, familial, et qui chanta, d'une voix aussi blanche que sa jeunesse, le « Ça va » de la bourgeoisie gantoise.

Et maintenant, le voici qui emplit des aquariums au compte-goutte, qui délaie en images incohérentes la chiromancie de Papyrus, qui note en alexandrins uniformément bizarres les trente-deux façons dont le soir descend dans les vitres, et qui rime à tours de bras le Bœdecker d'un voyage dans les prunelles. Le voici convaincu maintenant que partout où il y a métaphore, il y a nécessairement poésie, et que le meilleur poète est celui qui sait faire éclore, autour d'un sujet quelconque, le plus grand nombre d'images incongrues et hostiles l'une à l'autre. Il a le diabète métaphorique. Toute sa pensée tourne en comparaisons inattendues, dénuées de tout bien logique, naissant l'une de l'autre au caprice d'un mot qui ricoche ou d'une rime heurtée par hasard.

Écoutez :

Ainsi, tels yeux ont l'air pauvres dorénavant
Pour avoir médité d'entrer dans un couvent;
Tels sont en fleur pour avoir vu des orchidées;
D'autres sont nus de tant de fautes regardées;
On y perçoit des courtisanes se baignant
Et par leurs fards perdus l'eau des yeux est nacrée;
D'autres, pour être nés près d'un canal stagnant,
Portent un vaisseau noir qu'aucun marin ne grée
Et qui semble, dans eux, captif en des glaçons...

Malgré d'incontestables reflets de M. Maeterlinck, — du Maeterlinck des *Serres chaudes*, malgré l'influence évidente de M. de Montesquiou, M. de Montesquiou influençant quelqu'un, quel défi à l'ordre des choses! — et, malgré quelques hommages à Verlaine et à des écrivains belges, l'auteur de ces laborieux alexandrins mérite assurément d'attirer l'attention des connaisseurs. Non seulement il fait paraître classique le jargon des précieuses, mais il réhabilite l'euphuïsme, le gongorisme, le marinisme et toutes les écoles de grimaces combattues par les grands poètes de tous les temps. Il les résume en les surpassant. Sa dernière œuvre est, à ce point de vue, unique. Jamais le travail désespéré n'a dédié à l'ennui un monument plus caractéristique. Le livre de M. Rodenbach n'est pas écrit, il est bâillé. L'ennui qu'il répand, pour être profond, n'est rien en comparaison de l'ennui que M. Rodenbach doit avoir éprouvé en enfilant ses métaphores. Son supplice a été, je le jure, plus terrible que celui de ses lecteurs. Et, malgré le tort qu'il a fait à Cotin, il est juste qu'on lui pardonne, non parce qu'il a beaucoup rimé, mais parce qu'il s'est beaucoup ennuyé.

ALBERT GIRAUD.

Aphrodite

par PIERRE LOUYS (Paris, 1886, Edition du Mercure de France).

Aphrodite, de M. Pierre Louys, est non seulement une œuvre adorablement écrite et qui donne avec la plus pure des sensations d'art, la plus pénétrante des sensations voluptueuses; mais *Aphrodite* est encore et surtout un tour de force.

Je pense que M. Pierre Louys doit être du dernier mieux avec une fée qui l'a converti — lui, un jeune Parisien de l'an 1896 de l'ère chrétienne, — en un Ionien de Milet, en villégiature à Alexandrie.

La sensation de vie qui se dégage de son livre est prodigieuse.

L'auteur — ai-je dit qu'il n'avait que vingt-cinq ans? — a su dépouiller l'état d'âme actuel tel que nous l'a façonné la civilisation chrétienne.

Dans cet avatar, il a rompu tous les liens qui l'attachaient à nos préjugés, à nos usages, à toute cette infiniment petite tyrannie familière, et là est le tour de force.

Théophile Gautier, dans le *Roman de la Momie* nous a donné une impression de *reçu* mais non de

vie, et l'on sort de la lecture de son ouvrage avec de la nostalgie et du regret, tandis que le volume de M. Louys vous met du soleil plein les yeux.

Dans *Thaïs*, notre maître et collaborateur, M. Anatole France, dans le style le plus exquis nous conte sur la morale antique ses paradoxes personnels.

Mais je pense que, pareil à Démétrios, le héros du livre, qui, dans un rêve, posséda si complètement Chrysis qu'il ne voulut plus d'elle dans la réalité, M. Pierre Louys a vu, en un pareil songe Alexandrie avec ses palais, ses temples et ses villas aux bords de la mer bleue.

Il a erré dans ses rues où chatoie tout un monde bariolé de courtisanes, de joueuses de flûte, de marchands, de mimes, de philosophes, dont les robes sont aussi fleuries que les paradoxes, et de jeunes seigneurs aux vêtements asiatiques que suivent de plus jeunes esclaves.

Et, dans ce rêve, il a compris la morale des peuples anciens. Il a compris que, pour prière du matin et du soir, les bouches jeunes comme les lèvres usées disaient leur hymne à la Beauté, et que rien dans cette vie heureuse n'était immoral que le Laid.

Pourtant, jamais dans ces pages où toutes les amours, ainsi que des fleurs capiteuses s'épanouissent à nos yeux, la volupté ne s'abaisse jusqu'à la sensualité.

Si M. Louys, par légitime scrupule d'érudit, s'est gardé de jeter sur toutes ces diverses amours, comme un attrait de plus, un voile de pudeur; les mots qu'il emploie ont pourtant une pudeur de race, qui sauve du simple érotisme les scènes un peu... antiques ou très modernes du volume.

Et la seule raison pour laquelle je ne recommanderais *Aphrodite* qu'aux personnes éprises d'Art, c'est que seuls les artistes seront à même d'en savourer toute la délicate science et toute la réelle poésie.

M. Louys m'a confié qu'il travaillait en ce moment à un roman de mœurs contemporaines.

C'est un livre que tous les artistes attendront avec intérêt, car les très solides qualités de romancier qui apparaissent dans *Aphrodite*, la pureté et l'élégance du style si éminemment français, et la finesse des études psychologiques sont en droit de nous faire espérer un second chef-d'œuvre.

FRANCIS DE CROISSET.

La Morte

Roidie en une pose éternelle d'idole,
Une enfant mince, aux longs cheveux, semblait dor-
[mir;

Sur sa bouche on voyait la mort pâle fleurir,
Fleur violette, ouvrant sa dernière corolle !

Ses yeux mornes et blancs, par la mort retournés,
Ressemblaient à de grands bijoux de porcelaine ;
Sous ses voiles légers, au milieu de sa traîne
On avait étendu ses membres satinés.

Sous les fleurs d'hymnée et de deuil, elle abrite
Loin de ces inconnus à l'œil inquisiteur,
Comme par une étrange et dernière pudeur,
Sa personne frileuse, engourdie et petite !

Demain on couchera dans un cercueil bien chaud
Tes membres refroidis sous ta robe de noce,
Parfum d'été, dissous dans un hiver précoce !
Beau lys à peine éclos, fauché pour le tombeau !

Impuissance

Laisse-moi sur ta gorge ignorante et troublée
Poser ma tête lourde et mon chagrin brutal.
Le battement léger de ton sein virginal
Versera le sommeil à mon âme accablée !

Sans le voir, je saurai que ton regard d'amie
Ecarte de mon front les songes douloureux,
Mon cœur devinera qu'en tes yeux généreux
Pour me plaindre s'éveille une larme endormie !

Mon passé maladif aux nuits lentes de fièvres
Fuir dans le silence inondé de douceur.
Et malgré mes yeux clos, je verrai sur tes lèvres
Ton sourire indulgent et doux de grande sœur !

Mais tout mon corps saura qu'autour de ma poitrine
Deux bras blancs ont glissé comme un collier
[d'argent;

Leur caresse a troublé mon repos négligent
Et des parfums d'amour ont gonflé ma narine !

Hélas! j'avais rêvé d'endormir ma débauche
 Au rythme cadencé d'une gorge d'enfant!
 Des appétits nouveaux précipitent mon sang,
 Mon désir vagabond sur un parfum chevauche.

Et malgré la douceur du coussin qui repose
 Ma tête fatiguée et mon chagrin brutal,
 J'ai vu dans ton regard limpide et virginal
 L'amour, enfant cruel, darder sa langue rose.

FRANCIS DE CROISSET.

Correspondance intime de Marceline Desbordes-Valmore

publiée par Benjamin Rivière, bibliothécaire de la ville de Douai. (Deux volumes in-8°, chez Alphonse Lemerre, à Paris.)

Une attention nouvelle se porte sur ce nom, un instant injustement oublié. Des articles ont été écrits, des statues de la poétesse seront élevées prochainement à Douai et peut-être à Paris, et le comte de Montesquiou-Fezensac lui consacrait, il y a peu d'années, un volume plein d'un enthousiasme assez alambiqué.

C'est que Marceline Desbordes-Valmore aura été, dans l'histoire des lettres françaises, un phénomène pour ainsi dire unique. Pas n'est besoin de rappeler ici les mérites littéraires d'une femme qui eut l'admiration de tous les poètes et de tous les critiques de son temps, à quelqu'école qu'ils appartenissent. — Lamartine, Sainte-Beuve, Hugo, Baudelaire et tant d'autres. Mais le caractère exceptionnel de sa personnalité fut que, tout en possédant à un haut degré l'inspiration, l'imagination, toutes les facultés créatrices essentiellement viriles, elle resta femme, avec toutes les adorables qualités de tendresse, de pitié, de timidité et de délicate sensibilité qu'implique ce terme. D'autres femmes ont encore sollicité l'admiration ou tout au moins l'attention par leurs talents producteurs, mais presque toutes y perdent le charme inhérent à leur sexe; une sorte de virilité se manifeste dans leur visage, leur attitude, dans leurs œuvres; Rosa Bonheur, Augusta Holmès, et jusqu'à Gyp et Séverine, sont là pour en témoigner. M^{me} de Sévigné ne nous charme tant que parce qu'elle échappe à la règle. Chez Marceline Desbordes-Valmore, il semble même que son talent poétique n'ait fait que raffiner sa féminité; pas une ligne de ses œuvres qui ne soit conforme à la psychologie de son sexe.

Et ceci nous amène à une autre qualité particulière à son talent: l'absolue sincérité de ses chants, cette sincérité si rare, même chez des poètes célèbres, dont les enthousiasmes, les apitoiements, sont trop souvent tarés d'une décevante artificialité.

Avec Marceline, rien de pareil: l'âme, l'esprit, la vie, l'œuvre, sont indissolublement liés, et c'est ce qui donne à sa poésie, « écrite avec son cœur », un accent si vrai et si personnel.

« Dans cette longue odyssee domestique, écrit Sainte-Beuve (1), on a simplement vu le fond même et l'étoffe dont la poésie de M^{me} Valmore est faite, et à quel degré, dans cette vie d'oiseau perpétuellement sur la branche, — sur une branche sèche et dépouillée, — près de son nid en deuil, toute pareille

à la Philomèle de Virgile, elle a été un chantre sincère. En extrayant cette douloureuse correspondance, je me suis souvent rappelé celle d'une autre femme-poète, et dont il a été donné au public des volumes exquis, celle de M^{lle} Eugénie de Guérin. Mais quelle différence, me disais-je, entre les douleurs de l'une et celles de l'autre! L'une, la noble châtelaine du Cayla, sous son beau ciel du Midi, dans des lieux aimés, dans une médiocrité ou une pauvreté rurale qui est encore de l'abondance, avec tous les choix et toutes les élégances d'un intérieur de vierge; l'autre dans la poussière et la boue des cités, sur les grands chemins, toujours en quête du gîte, montant des cinq étages, se heurtant à tous les angles, le cœur en lambeaux... » Et cette appréciation du docteur Fée, de Strasbourg, poète lui-même: « ... Il semble que ses vers sont tombés de sa plume sans nul effort, comme les mots d'une bouche éloquente... C'est par là que M^{me} Desbordes-Valmore me paraît digne d'occuper la première place parmi les femmes-poètes de ce siècle. Les beaux vers ne sont pas rares, mais on croirait que la plupart ont été dictés plutôt par l'esprit que par le cœur. Ne devoir à l'art que la forme et sentir naître en soi l'inspiration sans la chercher, rien n'est plus rare, et M^{me} Valmore avait en elle cette précieuse faculté... » (1)

Dans le cours de cette malheureuse existence, la poésie fut l'expression spontanée de toutes les douleurs: « Tu dis, chère âme fidèle, que la poésie me console. Elle me tourmente, au contraire, comme une amère ironie; c'est l'Indien qui chante tandis qu'on le brûle. »

L'œuvre, la vie de M^{me} Desbordes-Valmore sont trop connus pour que j'y revienne ici; à ce point de vue d'ailleurs, la *Correspondance intime* qui vient d'être publiée n'apporte pas beaucoup de neuf. Mais elle est d'un intérêt palpitant, parce que, par une révélation plus détaillée du caractère de la femme, elle éclaire l'œuvre d'un jour plus radieux encore.

Dans la masse des lettres qu'il avait rassemblées, M. Rivière n'a choisi, pour être imprimées, qu'une petite partie, c'est-à-dire 283, dont quelques-unes avaient déjà été publiées. Elles sont adressées à son mari, l'acteur Lanchantin, dit Valmore, à son fils Hippolyte, à sa fille aînée Ondine, à son frère Félix, à son intime amie Pauline Duchambge, à son autre amie la cantatrice Caroline Branchu, « que Garat écoutait, l'oreille béante et les mains tendues, pleurant comme on doit pleurer en écoutant à la porte du ciel »; à M^{lle} Mars, à M^{me} Mélanie Waldor, à Sainte-Beuve, au docteur Veyne, le médecin de la famille, qui tenta vainement d'arracher la jeune Inès à la mort, enfin, au peintre-poète Auguste de Chatillon.

Bien des noms célèbres ou illustres passent dans cette Correspondance, accompagnés de quelque fin et bref commentaire: Alfred de Vigny, Frédéric Soulié, Brohan, M^{lle} Mars, dont on vendait de faux autographes (lettre LXXXVII), Alexandre Dumas père, « grand comme Achille, bon comme du pain, et qui se baisse en deux pour arriver à me baiser la main », Nourrit, J. Favre, Hugo, dont le génie l'écrase: « quand je le lis un peu, j'en demeure toute courbée »; Ary Scheffer, Rachel, de Laprade, Thiers, Balzac, « un bon être par-dessus son talent, un véritable enfant que ce gros-t-amour », et qui vint pour la consoler de la mort d'Inès, « bon, effaré, lui enfin, sans ses enfantillages de crisocale »; Lamennais, Sainte-Beuve, David, « bon comme un paysan », Chateaubriand et Béranger, « un homme humain et loyal, fort simple, dans la mansarde véritable où il vit, comme un gros chien sans dents, sans griffes, avec des lunettes vertes », Janin, qui avait « fait sans Mars un article dégoûtant », André Chénier, Michelet, Lamartine, Auber, le poète Brizeux, le « Breton ferré » qu'elle reçut un jour, venant s'asseoir cordialement à leur table: « Il ne sentait plus la lavande. Mais quoi? ses vers sentent toujours le ciel. »

(1) *Madame Desbordes-Valmore, sa vie et sa correspondance.* (Michel Lévy.)

(1) Idem.

Dans ces lettres, billets hâtifs pas même relus, — comme l'atteste, de loin en loin, la négligence d'un terme répété ou d'un mot oublié, — la complexité harmonieuse de l'âme de Marceline s'exprime admirablement. De beaux élans lyriques s'y mêlent ingénument, et sans heurt, aux détails familiers de la vie de son « petit ménage », qui « l'occupe comme un royaume. » On ne lui reprochera pas l'abstraction égoïste d'un bas-bleu, à celle qui se plaint de la « torture très intolérable » des « oisifs ou des bienveillants qui viennent l'enlever à son balai et à ses casseroles. »

Où trouva-t-elle le temps de prêter l'oreille à sa muse en un pareil milieu ? Improviser une lettre lui est même parfois pénible. « J'ai bien du mal à m'isoler avec ton cœur et toi, au milieu du tapage ou j'écris. Ondine chante faux de compagnie avec la fille de Madame Branchu, qui chante aussi faux qu'elle sur un piano plus faux encore. Branchu donne une leçon de solfège à Inès, et deux chats me sautent constamment sur la tête. »

Rarement un sourire rayonne à travers les larmes que font couler la succession de ses infortunes : incessante détresse d'argent, qui la rend « éperdue de devoir *inventer* leur existence », inactions forcées du mari, séparations, morts successives d'Inès et d'Ondine, tribulations de toutes sortes. Toujours balottés par le sort, ils ont, ces malheureux, la « triste liberté du grand chemin » ; et cependant, elle se complait dans cette indépendance relative : « Personne ne comprend la sauvagerie de *mon sort*. C'est notre sort qui habille notre caractère de toutes sortes de nuances bizarres. Je voudrais à Paris ne demeurer que dans le cheval d'Henry IV et courir à la volonté de mon cœur. »

Son cœur ! Il résume tout son être psychique, qui n'est que bonté, charité, tendresse et pitié. « Le plus beau vers de Lamartine, le sais-tu ?

Rien ne reste de nous, sinon d'avoir aimé ? »

Dans toutes ses lettres, les sentiments affectueux de son âme lui inspirent des protestations d'amour et d'amitié, des épithètes calines vraiment charmantes. On sait, — les biographes l'ont conté, — que sa charité la poussait jusqu'à se dépouiller, elle et les siens, du nécessaire pour venir en aide à autrui. Tout son caractère est dans ce passage d'une lettre à Mademoiselle Mars : « ... C'est ma faute. J'ai cru à la probité vantée de la servante de la maison, et je n'ai pas enfermé mon argent. Il a disparu, et je n'ai pas voulu perdre cette malheureuse. »

Sa bonté naturelle s'épanche en toute occasion. Parmi de judicieux conseils à son fils : « Ne te livre jamais à la moquerie. Les amitiés les plus profondes en sont affligées. On ne croit jamais plus à la tendresse de celui qui s'est moqué de nous. C'est une grande amertume pour un petit triomphe ! »

Elle est éternellement victime de son propre cœur, trop bon pour jamais comprendre la malice des autres : « Mais pourquoi sommes-nous toujours étonnés ? Ce monde incomplet et cruel ne nous a donc pas encore fait assez de mal pour le comprendre ? N'être éclairé que par secousse, c'est ne pas l'être utilement. On se blesse à tout ensuite en croyant être au courant de tout. »

Ses admirations d'artiste sont sans réserve comme ses effusions : « La critique d'une belle chose est si triste à faire ! »

(A suivre)

ERNEST CLOSSON.

Le vers libre

J'exprimerai mal la joie sincère avec laquelle j'assiste au mouvement poétique contemporain et je vois se multiplier les volumes de vers : les jeunes hommes qui les font et qui volontiers se congratulent déjà mutuellement en des banquets ont raison. Il n'est pas de plus noble métier que le leur. J'ai dit les motifs pour lesquels je ne me permettrai pas de juger leur

esthétique, et n'en donnais, à l'occasion seulement, mon avis qu'avec de respectueuses réserves. Mais je suis plein de sympathie et d'attention pour leurs recherches. Je comprends parfaitement que l'évolution Parnassienne ayant tiré, au point de vue de la forme (je citerai Catulle Mendès et Jose-Maria de Heredia pour qui mon admiration est absolue) l'effet maximum comporté par la prosodie que le génie de Victor Hugo, lui-même, venait de consacrer encore une fois, en s'en contentant, ils se soient tournés vers des formules nouvelles que je leur souhaite d'amener plus rapidement à la même perfection. Car de se passer de règles en art, ils en savent comme moi le néant et la chimère. Il faut une matière dure, c'est-à-dire difficile à vaincre, pour produire des œuvres durables, et un poète qui ne tente pas à l'immortalité n'est pas un poète. Toutes les musiques que nous portons intérieurement en nous et qui peuvent nous charmer personnellement par l'obscurité même de leur rythme et le mystère de leur cadence, ne peuvent être comprises et admirées des autres qu'autant que nous nous sommes mis d'accord avec eux, sur une même notation et un même langage. Le talent consiste à avoir réalisé ce qu'on a tenté. Mais encore faut-il, pour le consacrer, que ce qu'on a tenté soit bien défini.

Je vois déjà les mieux avisés des poètes écrivant le vers libre (le mot est étrange, mais il est consacré), s'astreindre à des normes qui ne me semblent pas moins despotiques que les nôtres. Il est aussi malaisé de faire rimer ensemble un singulier et un pluriel, ou un masculin et un féminin, sur une même assonance, que de faire rimer deux singuliers ou deux masculins. C'est cependant un genre de beauté, et le plus apparent, que je vois évidemment recherché dans ces poèmes nouveaux. Je n'ai pas à juger sa valeur plastique, au point de vue de l'oreille, laquelle d'ailleurs s'habitue à tout. Il n'importe guère d'ailleurs, l'essentiel est qu'on ne nous présente pas pour des vers, des modes d'expression exempts de toute loi et dispensés de toute métrique générale. Les langues les plus nobles — la latine et la grecque surtout, dont l'esthétique poétique était moins servile, — ont cherché l'harmonie beaucoup plus haut et beaucoup plus logiquement, j'en conviens, que dans le retour de la rime, dans la pondération des syllabes longues et brèves. Là tend évidemment l'effort de nos jeunes poètes de l'école nouvelle, et rien n'est plus noble et plus glorieux que cette ambition. Dieu veuille que je vive assez pour assister à leur triomphe ! Mais les modèles que je cite n'en ont pas moins admis une prosodie nettement formulée. On est en droit de demander au poète, intermédiaire sublime et natif entre la splendeur des choses et l'âme humaine, de dépasser en intensité et en pensée l'impression que nous donne, si exquise ou profonde soit-elle, le murmure d'un ruisseau, ou le mugissement de la mer, ou la plainte du vent dans les lyres éoliennes. Le passage à travers un cerveau humain qui transforme un effet de nature en œuvre d'art, dans notre art, aussi bien que dans la peinture et dans la sculpture — car je réclame pour nous le noble nom d'ouvriers — doit laisser sa trace.

Le poète ne saurait être un anonyme, un simple instrument dans l'immense concert. *J'en conclus que le vers libre le jour où il arrivera à la consécration que je lui souhaite, ne sera pas si libre que le dit son nom.* En attendant, bon courage à ceux qui marchent dans la voie nouvelle, guidés par une étoile à peine encore sortie, pour nous, de la blancheur des voies lactées ou des dernières vapeurs du jour, mais dont nous nous gardons bien de nier l'existence et l'éclat, parce qu'il leur serait trop aisé de nous répondre que leurs jeunes yeux valent mieux que les nôtres. *Ave César, ô jeunesse immortelle ! morituri te salutant !* nous te bénirons de toute la loyauté de notre âme, si c'est avec des chefs-d'œuvre que tu nous fais oublier, non pas notre sentiment, mais avec nous, les maîtres avec qui nous demeurons inexorablement fidèles. » ARMAND SYLVESTRE.

Musique

Le dernier concert Ysaye a triomphalement clôturé la première campagne de cette excellente institution. Rarement, il nous a été donné d'enregistrer un succès plus triomphal dû tant au programme qu'aux exécutants.

C'est, au début, la symphonie en ut majeur, op. 61, de Schumann. Débordante de sève et d'inspiration, cette œuvre du tendre rêveur de Swickan a été exécutée avec un beau sentiment.

L'adagio espressivo d'une mélodie attendrissante, a été véritablement chanté par l'orchestre et le hautbois de M. Guidé, qui domine dans certains passages, n'a jamais eu plus de charme.

Le finale, *allegro vivace* est la partie la plus belle et la plus pittoresque de l'œuvre; le *dolce* qui le rehausse est un véritable lied dont M. Ysaye a nuancé avec art la délicieuse expression.

Après cette symphonie inoubliable, c'est le prélude de *Tristan et Yseult*, joué d'une façon vibrante. Jamais cette page n'a paru plus mélancolique et n'a été sentie avec autant d'intensité. L'émotion était aussi générale quand M^{me} Kutscherra a entonné les lamentations passionnées de la mort d'Yseult.

M^{me} Kutscherra est une artiste au port majestueux, à la poitrine large. Elle a la plasticité qu'exige la conception wagnérienne, une voix au timbre chaud et une puissance d'organe qui lui permet de dominer les déchainements complexes ou bruyants de l'orchestre. *La Mort d'Yseult* et le *Finale du Crépuscule des Dieux* ont trouvé en elle l'interprète rêvée.

La marche funèbre de *Siegfried* avec ses entrées lugubres et grandioses des cuivres et ses traits de violons déchirants a produit une sensation profonde. On ne se lasse pas d'entendre ce fragment symphonique qui, avec le finale de *Gotterdammerung*, compte parmi les pages les plus gigantesques de l'orchestration de Richard Wagner.

Quel dommage, cependant, d'abimer ce long récit de Brunnhilde, au finale de la tétralogie, comme l'a fait M. Ernst. Sa traduction renferme d'exquises trouvailles de langage fleuri, comme celle-ci :

Moi, l'être si pur m'a trahie,
Afin qu'une femme comprit !...
Sais-je enfin ce qu'il faut ?
Toute, ... toute, ... toute chose
... toute chose je sais...!!!!

Il paraît que M. Ernst a traduit de la sorte l'œuvre complète du maître de Bayreuth. La postérité y verra, sans doute, le Wagner travesti de M. Scarron Ernst.

Mais notre siècle semblera bien morose en comparaison du dix-septième, car Scarron y avait de la gaieté et de l'esprit, tandis que le verlibriste en question?... du reste voir ci-dessus l'exemple cité.

A part cette triste expérience du vers fin de siècle, ce dernier concert Ysaye a été de tout premier ordre et assure aux organisateurs la faveur du public pour les saisons futures.

Au Théâtre de la Monnaie, M. Ernest Van Dyck a obtenu un succès considérable dans *Lohengrin*. Il serait difficile de réaliser d'une façon plus poétique le légendaire chevalier au cygne et de dire d'une voix plus pure le récit du Graal.

Mais cette perfection de jeu et d'expression a malheureusement pour résultat de faire ressortir toute la nullité des autres interprètes, M. Seguin excepté. Lui reste toujours le Frédéric de Telramund farouche et grand dans sa violence. M. Seguin est à sa place à côté de Van Dyck, pour l'expression scénique wagnérienne.

N. L.

Memento

C'est un monsieur décoré qui ne connaît pas sa géographie. M. G. Auriol s'exerce dans le *Journal* à un conte namurois. En voici le début :

« L'ÉTRANGE DÉJEUNER QUE FIT JEF BOGAERT A NAMUR

Le bon Vos vida son verre, fit claquer sa langue et poussa un triple hennissement : Ha ! ha ! ha !

Croyant pouvoir attribuer sans crainte, au montrachet que nous dégustions, ces marques de gaieté sonore, je vidaï mon verre à mon tour, et, après avoir également fait claquer ma langue :

— Bon petit vin ! déclarai-je.

Mais Vos était à soixante-quinze lieues déjà du piccolo en question. Le chapeau sur l'oreille et le chef incliné, il souriait doucement dans sa cravate. Au bout d'un petit temps, il releva la tête et dit :

— Tu ne connais pas, toi, l'histoire du déjeuner de Jef Bogaert ?

— Non.

— Non ? Eh bien ! la voici : Le père Jef Bogaert est fermier à *Steenkerke*, aux environs de *Furnes* (!!!). C'est un vrai bougre, celui-là, sais-tu, un de ces lascars qui vous sifflent sept ou huit bouteilles à leur dîner, sans seulement cligner de l'œil. Un brave, solide et joyeux diable, avec femmes, enfants, bœufs, chevaux, moutons, tout le tremblement, — et une centaine de mille francs à la cave, ce qui ne gêne rien. Un pur paysan de la *campine* (!), par exemple, — illettré jusqu'au bout des ongles.

Un jour donc, ce vieux Bogaert, ce vieux Jef, ce vieux Jef Bogaert, vint à *Namur* (!!!), et, comme il avait bien vendu son blé : « Tiens, tiens, se dit-il, je vais, pour une fois, faire un bon déjeuner, nom d'une pipe ! Il paraît qu'on mange si bien à cet Hôtel d'Harscamp... si j'en traîs voir ? »

Je dois te dire qu'au moment où il se faisait à lui-même cette aimable proposition, notre brave fermier se trouvait juste devant la porte de la susdite hostellerie. Or, l'avis qu'il se donnait lui ayant paru sage, il entra sans hésiter et fut s'installer dans la grande salle. Il y avait là quelques *baedekeristes* anglais, quelques Belges aussi, parmi lesquels *Pierre de Wys* et *Armand Lynen* (!!!), les décorateurs de la Monnaie... »

Ce n'est pas une Belgique, monsieur Auriol ; c'est une macédoine.

Parions que c'est le Namurois Rops qui vous a donné tous ces renseignements. Dites-lui donc qu'en place de vous *zwanzer*, comme vous dites si bien, il ferait mieux de nous envoyer le frontispice qu'il nous a promis il y a dix ans.

UN ÉTONNANT JUGEMENT de M. Edmond Pilon sur M. Maeterlinck (*Mercur de France*, avril 1896). « Il s'est préparé » à la Grâce d'une façon pathétique, qui est sublime et dont il » n'existe pas d'exemples. Les anges n'ont vécu en lui qu'après » les marionnettes. . . »

L'article de M. Pilon sur M. Maeterlinck est très long ; il se termine de cette manière touchante mais charabesque :

« Je n'ai jamais entendu le son de sa voix physique. Mais la » parole intérieure m'a fait comprendre de tels mystères et m'a » éclairé sur tant de mondes que j'ai pensé déjà me souvenir de » l'avoir entendue. C'est que, bien avant qu'il ne parût, au-delà » des temps, les *Ennéades*, les *Pensées*, l'*Homme de désir*, les » *Essais* et les *Disciples à Saïs* avaient été écrits. Une voix était » la, vagissante, que nous ne percevions qu'imparfaitement. » Il est venu et il a parlé ; et ses discours ont fait, sur tant de » confusion, beaucoup de clarté pure.

» Au fond nous ne vivons que d'âme à âme et nous sommes

des dieux qui s'ignorent. — Que plusieurs âmes comme la sienne se révèlent auprès de nous, et nous ne nous ignorerons plus jamais. De mêmes paroles d'amour et de vérité nous feront bientôt nous reconnaître. Nous deviendrons les Apôtres éblouis de lumière, et nos mains ne sauront plus que s'unir étroitement dans la prière, la charité et la rédemption...

Pauvres jeunes gens!... Après tout, ça a l'air de leur faire tant de bien qu'il est presque cruel de sourire.

ENCORE UN SUCCÈS pour le *cours de déclamation* de M. du Chastin. M^{lle} M. Smith — au théâtre M. Sylva, — vient de signer un magnifique engagement de cinq années à Covent-Garden. Elle débutera prochainement dans *Carmen* et dans *Faust*.

UNE PERLE EXTRAITE DES ÉCAILLES DE L'ART MODERNE. « Dans le numéro du 23 mars de la *Revue encyclopédique*, ce curieux recueil illustré continuant le Larousse, doctrinaire souvent mais très attentif aux événements et renseignant ses lecteurs avec impartialité même sur les dits et faits des adversaires, une étude approfondie, sous le titre TROIS ROMANTIQUES (Gustave Kahn, Emile Verhaeren, Georges Rodenbach), avec reproduction du portrait de Verhaeren que peignit Théo Van Rysselberghe. Signé CHARLES MAURRAS. Peu bienveillant ce Maurras. Mais à la suite de ces vagissements d'un inconscient, trois extraits signés de noms notoires: Lucien DESCAVES, Octave MIRBEAU, Anatole FRANCE. »

Une « étude approfondie », qui est un « vagissement d'inconscient! »... Il n'y a que l'Art moderne pour en trouver de pareilles.

PHILOMÉTRIE. — Dans la *Fédération Artistique*, M. Vurgey persiste dans ses erreurs. — *Lrrare humanum est, perseverare diabolicum.* — M. Vurgey affirme qu'il préfère à notre documentation l'autorité du « philologue » Fabre d'Olivet. — Soit! Cette autorité est noble, mais un peu périmée. Le moindre Burnouf ferait mieux notre affaire.

M. Vurgey demande au pauvre Philomètre que nous sommes, si les Védas sont écrits en prose cadencée. Réponse: les Védas, hymnes *Kig-Véda*, le plus ancien et le plus vénérable des Védas, sont rédigés en vers. Si M. Vurgey veut bien se donner la peine d'ouvrir l'excellente traduction de Langlois, dans la grande collection orientale de Maisonneuve, il constatera qu'en tête de chaque morceau, le traducteur a mentionné le mètre employé par le poète sacré: Gayatri, — Anouchouth, — Pancti, — Trichtoubh, — Vrihati, etc.

M. Vurgey demande aussi si les fragments qui nous restent en Zend « sont en prose cadencée. » Nous renvoyons M. Vurgey à la savante préface de Mgr C. de Harlez a mise en tête de sa traduction de l'*Avesta*. A la page LXXI, commence un chapitre qui a pour objet, la métrique de l'*Avesta*. On y apprend que de nombreux morceaux, probablement les plus anciens, sont écrits en vers de 16 syllabes avec une césure après la huitième.

M. Vurgey énumère ensuite plusieurs poèmes écrits dans des langues où la versification se passe de la rime, le langage offrant d'autres ressources rythmiques, qui manquent dans les langues à rime obligée, telle que le français ou le chinois; et il nous demande triomphalement si ces poèmes sont rimés. Nous demanderons à M. Vurgey, pour toute réponse, si l'Iliade et l'Enéide sont rimées, et si l'absence de rime les empêche d'être écrites en vers.

Enfin M. Vurgey nous querelle au sujet de notre signature Philomètre, d'après lui, signifie « compteur d'amour » et nous eussions du signer Métrophile. — « Compteur d'amour » pour rait à la rigueur répondre à Erotomètre pour un pauvre pion tel que nous; que si M. Vurgey condamne « Philomètre » pour vice de forme, que dira-t-il de Philopator, de Philomèle, de Philippe? Traduirait-il par: père d'ami, musique d'ami,

cheval d'ami? Qu'il appelle Fabre d'Olivet à son secours et ne cherche plus chicane à

PHILOMÈTRE
(Ami de la mesure)

L'« ÉDUCATION » cite un intéressant extrait d'un ouvrage de M. Tarde sur *la criminalité comparée*. Nous en détachons ce passage relatif à l'influence sociale des études classiques :

« On s'est tant moqué de nos études classiques! Il est pourtant remarquable que, là où elles sont cultivées, les vertus sociales fleurissent mieux, et que, malgré les tentations plus nombreuses, les passions plus vives, les besoins plus variés, l'émancipation plus complète de la pensée, malgré, enfin, les ressources plus grandes pour le crime et les facilités relatives de se soustraire à l'action des lois, nonobstant tout cela, la criminalité est là à son *minimum*. Ce n'est peut-être pas sans une raison profonde qu'au moment précisément où le catholicisme a reçu son premier grand ébranlement, au XVI^e siècle, l'*humanisme* a pris naissance, comme par une sorte de contre-poids. Et je ne m'étonne pas non plus de voir au dix-huitième siècle, au second grand assaut du dogme, chez les encyclopédistes ou autres, le respect singulier des traditions littéraires et des types consacrés de l'art, l'admiration presque superstitieuse de Virgile et de Racine s'accroître au fur et à mesure des progrès de leur irrégion, irrévérencieuse pour tout le reste. A l'inverse, on a remarqué que les romanciers de l'Empire et de 1830, en luttant contre les traditions littéraires et le culte de l'art classique, avaient un point d'appui sur le sentiment chrétien ranimé ou galvanisé, conservateurs ici autant que novateurs là. Tous ces contrastes ont paru étranges à ceux qui ont négligé d'y apercevoir l'instinctive compensation d'une source de foi et de moralité par une autre.

« Il est d'apparentes inutilités qui sont des fonctions supérieures. On s'en aperçoit quand elles sont tranchées. A quoi servaient, disait-on, les belles forêts inexploitées des monts? On les a abattues pour cultiver le sol incliné qu'elles retenaient; et depuis lors, des débordements des fleuves ont exercé des ravages inconnus du passé. Car il suffisait d'un peu de verdure sombre à leur source pour modérer leur premier élan.

« Il en est peut-être de ces autres superfluités qu'on nomme *les lettres*, les arts, et de celles qui en tiennent lieu pour la foule, les fêtes traditionnelles, populaires, domestiques ou religieuses, les loisirs, les souvenirs coutumiers, comme des hautes forêts de sapins. Un peuple qui, dans une pensée utilitaire, sacrifie ces joies pures, les regrettera; et quand, dans les cœurs déchainés, rien ne retiendra plus sur leur pente l'ambition, l'amour, l'envie, la haine, la cupidité, il ne devra pas s'étonner de voir chaque année monter le flot de sa criminalité débordante. »

Bibliographie.

- Y AUG. STRINDBERG. *Sylvia Sylvarum.* — PAUL FLAT. *Figures de Rêves.* — GUST. LE VASSEUR. *Poésies complètes*, t. v. — FRANÇOIS COPPÉE. *Mon franc-parler* (quatrième série). — MAURICE LEBLANC. *Les Heures de Mystères.* — NOURRISSON. *Voltaire et le Voltairianisme.* — EMILE MOLINIER: *Catalogue des ivoires du Musée du Louvre.* — TH. DOSTOÏEVSKI. *L'éternel mari.* — FERDINAND BRUNETIÈRE. *La renaissance de l'Idéalisme.* — L. DE LEYMARIE. *L'œuvre de Silus Demarteau, graveur du roi.* — CH. AD. CANTACUZÈNE. *Les sourires glacés, vers.* — A. FOGAZZARO. *Le mystère du Poète, roman.* — GEORGES CLEMENCEAU. *Le grand Pan.* — GEORGES HUGO. *Souvenirs d'un matelot.* — E. AMELINEAU. *Histoire de la sépulture et des funérailles dans l'ancienne Égypte.* Ann. du Musée Guimet, t. XXIX.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00
- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00
- DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

- D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50
- HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00
- HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° 0 60
- LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50
- MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00
- MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50
- PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. 1 00
- PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00
- SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00

- WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs*, étude d'histoire de droit. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00
- WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure.
Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure.
Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crabs, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.

Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....
demeurant à..... rue.....
déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)
..... et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de
dix francs, montant du dit abonnement.

A....., le..... 189

(SIGNATURE)

(1) Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juin, 1^{er} octobre.



SEIZIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME I

N^o 16

2 Mai 1896

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

ROBERT CÂTEL. — La Théorie de l'Art pour l'Art.

IWAN GILKIN. — Feu Boileau !

ERNEST CLOSSON. — Correspondance de Marceline Desbordes
Valmore.

G. M. S. — Troisième Salon de la Société des Beaux-Arts.

MEMENTO.

BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La *Jeune Belgique* paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ; tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Pascha, Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895).
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de 7 00
- Le Parnasse de la Jeune Belgique*, 1 fort vol. 7 50
- Album de la Jeune Belgique*, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEEBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
- THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. 3 50
— *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
— — Edition ordinaire 3 50
— *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
— Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à 3 00 et 3 50
- JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féérique, les Derniers vers, 1 volume 6 00
— *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
- ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
— *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
- TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
- JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
— *Les Cantilènes* 3 50
— *Le Pèlerin passionné*. 3 50
— *Autant en emporte le vent* 3 00
- STUART MERILL. — *Les fastes*. 3 00
— *Petits poèmes d'Automne* 3 00
- HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* 3 50
- GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. 3 50
- EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
- ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
— *Une belle dame passa* 3 50
— *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
— *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
- HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne*. 3 00
- EMMANUEL SIGNORET. — *Livre de l'Amitié*, poème. 3 00
- CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
- ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* 3 50
- HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
- GUY ROPEARTZ. — *Adagiettos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER

Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT

Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

La Théorie de « L'Art pour L'Art »

Dans l'histoire de la littérature française

Dans l'introduction à son beau livre, *Les Jeunes*, M. René Doumic, constatant l'état anarchique de la littérature actuelle, et recherchant les causes qui ont jusqu'ici entravé le développement de la jeune littérature, en indique trois principales : *L'absence d'un courant général*; — *le manque de communication avec le public*; — *la diminution du sentiment de la forme*.

Nous ne nous occuperons aujourd'hui que des deux dernières; et nous essaierons de démontrer non seulement que la mise en œuvre de la théorie de l'art pour l'art suffirait à les faire disparaître, mais encore, qu'aux plus beaux siècles littéraires de la France, ce n'est qu'à l'application intégrale de cette doctrine, que l'on a dû cet essor merveilleux des lettres et des arts.

Dans la Préface que M. Gaston Paris vient d'écrire aux deux premiers volumes de *l'Histoire de la langue et de la littérature française* (1), dont M. Petit de Julleville dirige la publication, nous trouvons la phrase suivante : « Notre littérature, — la critique étrangère et la critique française se sont accordées à le proclamer, est avant tout une littérature *sociale*, et même une littérature *de société* (2). »

Que l'on ne se méprenne point sur le sens et sur la portée de cette phrase. Une littérature est dite *sociale* ou *de société*, — et nous préférons cette dernière expression qui a sur la première l'immense avantage d'éviter la confusion trop souvent faite entre la littérature sociale et la littérature socialiste, — lorsqu'elle a pour principal objet,

soit d'*agir* sur la société dans laquelle elle se produit, soit de la *peindre*.

Or, nous devons reconnaître que tel est le caractère principal et saillant de la littérature française.

Presque toujours, nos écrivains se sont adressés au public, l'ayant constamment devant les yeux, cherchant à satisfaire ses goûts, restant dans le domaine des idées facilement accessibles à tous leurs lecteurs.

Rarement, au contraire de ce qui s'est passé dans les littératures germaniques, on a vu des écrivains, exprimer dans leurs œuvres, leurs aspirations intimes, leur philosophie particulière, toute leur âme enfin, dans le seul but de leur donner une forme adéquate à leur idéal de beauté.

C'est dans ce sens, et dans ce sens seulement, que notre littérature est sociale, par opposition à la littérature individualiste des peuples germaniques.

Ceci posé, jetons un coup d'œil rapide sur l'évolution de la littérature française, et tâchons de considérer les œuvres d'art en tenant toujours compte du but que s'est proposé l'écrivain.

D'une manière générale, nous pouvons dire que durant tout le moyen âge, les poètes eurent avant toute autre préoccupation, celle de peindre les mœurs de la société féodale, et de tirer de leurs sujets des leçons pieuses, morales ou politiques.

« De là, cette faiblesse de la caractéristique qu'on a relevée dans notre vieille épopée : les individus l'intéressent moins que les idées et les sentiments dont ils sont les porteurs » (1).

De là, l'innombrable quantité de fableaux et de bestiaires; de là, ce souci continuel de la

(1) Paris, ALCAN, 1896. Tome I, *Le Moyen-âge* (des Origines à 1500). Les deux premiers fascicules ont paru.

(2) *Op. cit.*; p. j.

(1) *Ibid.*, p. k. N'oublions pas que si certains de nos vieux poèmes comme *Renaud de Montauban*, ou les *Loherains*, sont fort individualistes, c'est qu'ils sont encore tout imprégnés de l'esprit germanique.

morale, que nous retrouvons jusque dans les romans d'aventures et dans l'histoire; de là, cet esprit satirique qui, à plusieurs reprises, caractérise notre littérature.

La religion elle-même, si intense et si puissante qu'elle ait pu être, a produit beaucoup moins d'œuvres de mysticisme énervé et de contemplation malade, que d'ouvrages de scolastique rigide et de froide dialectique.

Mais, au milieu de toutes ces préoccupations morales, politiques, sociales ou religieuses, le sentiment de la forme, au lieu de se développer, n'a fait que diminuer pour disparaître presque complètement. Vers la fin du xv^e siècle, il semble qu'à cette époque, hors quelques poètes, comme Villon et Charles d'Orléans, tous l'aient totalement perdu.

La France offrait alors le triste spectacle d'un pays dont la langue encore dure et imparfaite, semblait ne pouvoir servir qu'à exprimer les idées banales et courantes; dont les littérateurs et les artistes, dénués de toute pensée élevée, de tout idéal de beauté, ne créaient plus que les œuvres amorphes et fades que leur prescrivait le mauvais goût du temps.

C'est à ce moment que les idées de la Renaissance ont pénétré en France.

Une véritable littérature nouvelle a été créée ne gardant de l'ancienne littérature que sa forme extérieure, c'est-à-dire la langue et la métrique du vers. Les écrivains du xvi^e siècle semblent avoir fait complètement abstraction de tout ce qu'avaient produit nos premiers siècles littéraires.

Au spectacle de la haute civilisation de la Grèce et de Rome, ils eurent, enfin, conscience de la beauté parfaite; ils comprirent que, pour régénérer les lettres françaises, — qui, ne l'oublions pas, sont de tradition latine et grecque, — pour forger l'anneau d'or qui devait rattacher la littérature française aux littératures anciennes, il fallait se séparer complètement des traditions de la France du moyen-âge, et, sans tenir désormais aucun compte du public auquel ils allaient s'adresser, créer leurs œuvres d'art selon les principes absolus de l'*harmonie* du fond et de la *beauté* de la forme.

C'était la méthode de l'*Art pour l'Art* que les écrivains de la Pléiade venaient d'adopter; c'est à son application rigoureuse que nous devons les nombreux chefs-d'œuvres qui font de la fin du

xvi^e siècle et de tout le xvii^e, la plus belle et la plus brillante période de notre histoire littéraire.

Est-ce à dire qu'à cette époque la littérature française cessa un instant d'être une littérature de société? Nullement. Si les écrivains semblent moins préoccupés de perfectionner la société, ils n'en continuent pas moins à la peindre, à la mettre en scène, à l'étudier avec une perspicacité merveilleuse.

Mais, l'abus de l'abstraction les amena aux longues spéculations philosophiques, morales et sociales.

On oublia, au xviii^e siècle, la formule des classiques : *plaire et émouvoir*.

Toutes les questions politiques, économiques, sociales, historiques, juridiques même, devinrent de la compétence des écrivains. Ceux-ci firent œuvre de prosélytisme; à ce moment, ils cessèrent d'être artistes.

Enfin, après les années sanglantes de la Révolution et de l'Empire, une nouvelle Renaissance littéraire se produisit. Remettant en honneur, — pratiquement du moins, sinon théoriquement, pour quelques-uns, — la méthode de l'Art pour l'Art, les romantiques et plus tard les parnassiens parvinrent à rendre à la poésie française toute sa perfection et toute sa beauté.

Aujourd'hui, au milieu de toutes nos préoccupations politiques et sociales, l'avenir de notre littérature semble encore une fois en péril; et c'est ce qui fait que M. Doumic a pu noter cette caractéristique de la génération présente : *La diminution du sentiment de la forme*.

Devant le péril qui menace la littérature française, il importe que tous les écrivains, portant un instant leurs regards en arrière, scrutent attentivement le passé pour en retirer une leçon qui puisse les aider à sortir de cette crise. Ils verront clairement, dans notre histoire, que lors de toutes les crises analogues, seule l'application intégrale de la formule de l'Art pour l'Art, a pu régénérer notre littérature, sans lui enlever son caractère fondamental de littérature de société.

Et à ceux qui trouveront les œuvres inspirées par cette doctrine inaccessibles au public, et particulièrement au public belge, nous recommanderons encore d'étudier l'histoire littéraire de la Renaissance.

Ils y verront les hellénistes français ne cultiver l'Art, que pour l'Art lui-même, et ne s'adresser qu'à un public très restreint.

En effet, lorsqu'on étudie les œuvres de la plupart des poètes de cette époque, on trouve généralement en tête de chaque volume, une série de pièces que les amis de l'auteur lui ont envoyées au moment de la publication de son livre : puis vient seulement l'ouvrage lui-même, dont chacun des poèmes est dédié soit à un écrivain, soit au Roy ou à un des personnages de la Cour.

Car c'est dans la haute société seulement que ces poètes rencontrèrent quelque encouragement : qu'on se rappelle Ronsard comblé d'honneurs par Henri II et plus tard par Charles IX ; Baïf obtenant l'aide et l'appui de Charles IX pour la fondation de l'*Académie de Poésie mesurée et de Musique* (1); et enfin le roi Henri II, intervenant en personne dans la joyeuse ouverture du *Bouc d'Arcueil* pour protéger les poètes de la Pléiade contre l'ire des docteurs de la Sorbonne.

Sans se préoccuper aucunement du reste du public, ces écrivains cherchèrent à faire pénétrer les idées de la Renaissance dans le monde de la Cour. Ils commencèrent par faire l'éducation intellectuelle et esthétique des classes élevées, et cela sans aucune préoccupation politique ou sociale, sans autre but que le perfectionnement de leur Art.

Il semble qu'il n'ait pu sortir de là qu'une littérature de cénacle, qui de prime abord se mettait à l'écart du peuple et en opposition avec lui.

Mais le public tout entier *s'étant peu à peu formé* à l'école des poètes de la Renaissance, la littérature française a abouti, dans son plus beau développement au xvii^e siècle, à être une littérature véritablement nationale.

Il importe de méditer profondément de telles leçons.

Dans les circonstances actuelles, il faut que les artistes abandonnent toute préoccupation de prosélytisme politique ou économique, et qu'ils mettent en application la théorie de l'Art pour l'Art.

C'est à ce prix seulement qu'ils pourront faire revivre toute la beauté et toute la perfection de notre littérature, et c'est à ce prix seulement aussi qu'ils pourront faire l'éducation artistique de la nation et former un public capable de les comprendre et de les juger. ROBERT CANTEL.

(1) On sait que cette institution dura jusqu'à la mort de Baïf; qu'elle reparut bientôt dans la *Cénacle* de Malherbe, pour être officiellement consacrée, en 1635, sous le nom d'*Académie française*.

Feu Boileau !

Il est intéressant d'observer le jeu de l'action et de la réaction dans les choses de l'esprit et particulièrement dans les opinions littéraires. On est généralement d'accord, en Belgique, pour reconnaître qu'avant 1880 il n'existait guère de préoccupations littéraires dans la jeunesse; il n'existait non plus aucun public attentif à la littérature. L'une des causes de ce fait me paraît devoir être recherchée dans l'enseignement de la littérature tel qu'on le donnait jusqu'alors dans nos établissements d'éducation.

L'enseignement de la littérature française était trop étroitement classique. Il était entaché d'un exclusivisme rigoureux qui avait pour résultat d'ennuyer mortellement la plupart des élèves et de fausser complètement leurs idées. Il en résultait encore que, si les élèves prenaient connaissance d'œuvres littéraires modernes, l'impression qu'ils en ressentaient et le jugement qu'ils s'en formaient, contredisaient à tel point l'enseignement de leurs professeurs qu'ils accusaient ceux-ci de les avoir trompés et se hâtaient de prendre, avec la précipitation et l'exagération dont la vingtième année est coutumière, le contre-pied de tout ce qu'on leur avait appris.

On leur présentait, en effet, les auteurs classiques de la manière la plus dangereuse. Certes, quiconque a réfléchi sérieusement aux nécessités d'un bon enseignement, renonce vite aux chimères romantiques qui peuvent avoir hanté son esprit dans sa première jeunesse; il se convainc que seuls les auteurs dits classiques conviennent à l'enseignement, tant à cause du caractère très objectif de leurs écrits que de la pureté supérieure de leur forme, où l'ordre et la clarté de la pensée n'ont d'égale que la perfection du langage. Que la poésie lyrique du xix^e siècle se soit élevée plus haut mille fois que celle du xvii^e et du xviii^e siècle, c'est incontestable; notre siècle est, je le crois volontiers, le plus admirablement poétique de tous les siècles de la littérature française. Mais les ouvrages qu'il a produits sont-ils les plus propres à servir à l'enseignement de cette littérature? C'est une tout autre question. Et pour ma part, je n'hésite pas à y faire une réponse négative. Si ces lignes tombent par hasard sous les yeux de mes anciens professeurs, ils se rappelleront, sans doute, en souriant un peu, que j'ai assez conspué Boileau dans

ma petite jeunesse pour n'être pas suspect en écrivant ceci. Mais voilà ! On abusait de Boileau. Le monstre régnait en maître sur tout l'enseignement littéraire. On négligeait alors (depuis, tout cela a beaucoup changé), on négligeait alors, dis-je, les grands poètes modernes, à part quelques méditations de Lamartine et deux ou trois odes de Victor Hugo, auxquelles il faut joindre la pièce d'Alfred de Vigny : « Ah ! que le son du cor est triste au fond des bois ! » Par contre, on nous faisait admirer les charmes d'une sage poésie soi-disant moderne dans la *Jeanne d'Arc* de Casimir Delavigne et dans une élégie d'Alexandre Soumet. Parfois, le professeur parlait en termes sévères des poèmes de Hugo postérieurs à son exil ; Musset et Gautier étaient vertement blâmés tant pour leur manque de morale que pour leur fantaisie échevelée et c'était tout (1). La poésie moderne était condamnée à la cantonade au nom des principes classiques et maint chef-d'œuvre, qu'on négligeait d'ailleurs de lire, était sacrifié sur l'autel de Boileau.

L'infaillible résultat de cette méthode était de provoquer chez les jeunes gens un profond ennui ou une réaction effrénée.

Il fallait s'y prendre autrement. On doit dire à l'élève : Il existe une littérature moderne qui, sans nul doute, vous intéresserait mille fois plus que la littérature classique, car elle est plus passionnée, plus mouvementée, plus facile à comprendre et plus propre à émouvoir la jeunesse de ce temps ; mais l'autre est mille fois plus propre à servir d'objet d'étude. Si vous voulez apprendre à écrire ou tout simplement devenir capables d'apprécier les grandes œuvres littéraires, il est indispensable d'étudier les classiques. Au surplus, nous lirons quelques poèmes modernes pour exciter et entretenir en vous le goût de la poésie et pour vous initier à son état actuel ; mais le travail utile, l'apprentissage, nous le ferons à l'aide des auteurs traditionnels. Il est probable que vous n'aimerez guère ceux-ci ; il est presque certain que vous ne les comprendrez pas davantage. N'en prenez point souci. Vous les comprendrez et les aimerez quand vous aurez trente ans. Pour l'instant, conspuez Boileau, si cela vous fait plaisir, et songez que si les plus grands auteurs modernes l'ont conspué, ils l'ont surtout étudié. Faites de même.

(1) Je me hâte de reconnaître que de très grands changements sont survenus. Dans maint établissement d'éducation on fait lire aux élèves des morceaux choisis de *Leconte de Lisle* et de quelques autres grands poètes.

Tel est le programme qu'il convient d'exposer à l'élève et de mettre scrupuleusement en pratique.

Pour avoir préféré la routine, pour s'être cantonné dans un conservatisme étroit, hostile à toute la littérature du présent siècle, qu'a-t-on obtenu ? La révolte et une réaction qui est en passe de conduire notre jeunesse à des extravagances aussi puérides et aussi stériles que l'inertie d'autrefois.

Vers 1880, se leva avec turbulence en Belgique une génération de jeunes écrivains qui s'était mise en communication avec la littérature moderne et qui apportait chez nous aux lettres momifiées la vie, le mouvement, la sève nouvelle. Elle tirait notre public et surtout notre jeunesse de leur apathie et excitait chez tous le plus vif intérêt pour la littérature. Ce fut un élan général, qui ne s'est pas encore ralenti. A l'heure présente, dans les collèges et dans les universités on s'occupe activement de littérature. Il semble qu'on ait percé une digue et que les eaux se précipitent par la brèche pour fertiliser les déserts desséchés depuis des siècles. Mais gare l'inondation ! Il faut munir la brèche d'une écluse, faute de quoi le sol demeurera sous l'eau ; au point de vue des récoltes vainement espérées il n'y aura rien de changé, sinon que la stérilité sèche aura fait place à la stérilité mouillée.

La réaction contre l'ancien enseignement va beaucoup trop loin, comme il était aisé de le prévoir. La révolution opérée par la *Jeune Belgique* trouva dans la génération suivante des adeptes candides qui s'imaginèrent qu'il suffirait de mépriser Boileau pour savoir écrire. On publia là-dessus des brochures qui bouleversèrent les collèges et Dieu sait si les *Coups de Plume* de M. Firmin Van den Bossche mirent à l'envers de nombreuses cervelles de potaches !

L'effet s'en fait encore sentir et je n'hésite pas à dire qu'il est déplorable. Il se manifeste surtout dans la jeunesse catholique ; comme c'est des maisons d'éducation religieuses que sont sortis la plupart de nos poètes, c'est de l'avenir de notre poésie que je m'occupe en écrivant ceci.

Cette jeunesse, dont les récentes publications de M. Vanden Bossche et de ses amis reflètent assez exactement les idées, a perdu tout respect de la tradition classique et elle s'abandonne sans réserve à toutes les divagations les plus récentes, — or, Dieu sait si elles sont nombreuses et ridicules !

Néo-mysticisme, symbolisme, vers-librisme, tout y passe. Et le pis est qu'on cherche à implanter solidement ces hérésies littéraires dans l'esprit des jeunes catholiques en les leur présentant comme méritoires et harmoniques à leurs croyances. Il y a là un danger qui mérite d'être signalé, car il ne tend à rien moins qu'à corrompre quelques générations qui sont appelées, peut-être, à nous donner de nouveaux poètes.

Dans le *Magasin littéraire* des mois de février, mars et avril, M. Vanden Bossche a publié un article où ces tendances se révèlent très nettement. Il rattache le pseudo-vers-libre au Symbolisme, le Symbolisme à la renaissance idéaliste et celle-ci à la pensée catholique.

« A la peinture directe des objets, dit-il, à la réverbération adéquate des êtres et des choses s'est substituée l'évocation, la suggestion, l'analogie : c'est le Symbolisme. »

— « Cette transformation dans les idées doit avoir pour conséquence de désarticuler la facture du vers français et de remplacer sa régularité traditionnelle par une variation de rythmes flottant avec plus de souplesse autour de la pensée ; c'est le vers-libre (!)

— « Le Symbolisme s'impose... à la sympathie. Il est une forme, en effet, de l'idéalisme renais-sant, — de cette persuasion, de cette intime persuasion, de cette croyance indestructible que derrière la toile, au delà de la scène où se joue le drame de l'histoire et le spectacle de la nature, une cause invisible, un mystérieux auteur se cache, — *Deus absconditus*, — qui en a réglé d'avance la succession et les péripéties (*Brunetière*). Le Symbolisme, en un mot, c'est l'Idéalisme des poètes.

» Est-ce à nous, catholiques, je le demande, à condamner *a priori* un mouvement si visiblement orienté vers nos croyances et à lapider de railleries faciles et préconçues ceux pour qui le Mystère, cette apparence objective de la Foi, est une des faces de la Beauté ? »

Ces citations caractérisent la campagne entreprise par M. Vanden Bossche. Il fait appel aux sentiments religieux pour assurer le succès d'un système littéraire, d'ailleurs défectueux, et à ce système littéraire il soude un système de prétendue versification mille fois plus défectueux encore. C'est la religion qui est chargée de soutenir tout l'édifice.

Nous protestons contre ces procédés extra-littéraires et puisque M. Vanden Bossche met les catholiques en cause, nous les engageons à se défier de la propagande dangereuse qu'on veut faire chez eux. Si naguère ils ont péché par la stérilité d'un conservatisme classique excessif, on veut maintenant les pousser aux extravagances abortives. Ils ont eu tort de méconnaître trop longtemps le génie de Hugo, de Balzac et de Leconte de Lisle; qu'ils n'aillent pas aujourd'hui consacrer leurs admirations suprêmes à Hello, à Villiers de l'Isle Adam, ni même à Paul Verlaine; ils ne feraient que changer d'erreur. Qu'ils se méfient comme de la peste de tout ce qui tend à affaiblir l'étude des auteurs classiques grecs, latins et français. Mais surtout, qu'ils répondent par un immense éclat de rire à ceux qui leur présentent le pseudo-vers-libre comme un système de versification plus catholique qu'un autre. C'est la plus énorme faribole qu'on ait inventée depuis le voyage de Pantagruel dans l'île des papegais.

IWAN GILKIN.

Correspondance intime de Marceline Desbordes-Valmore

publiée par Benjamin Rivière, bibliothécaire de la ville de Douai. (Deux volumes in-8°, chez Alphonse Lemerre, à Paris.)

(Suite).

Les lettres à son mari — les plus nombreuses — sont toutes frémissantes de tendresse conjugale, de fidélité et de soumission. Elle a parfois des expressions à elle, doucement naïves : « ... J'assiste, du fond de mon isolement, à ton réveil sans moi. Je sais que c'est bien triste, va ! Je te plains, je pleure et je t'aime de tout ! »

Dans quelques lettres elle s'attache avec un raffinement de délicatesse bien féminin, à pacifier l'amour ombrageux de Valmore, hanté par des souvenirs, et même, parfois, quelque peu jaloux de cette Poésie qui met au front de sa femme comme une auréole : « Ecoute, tu m'as parlé de mots détournés et qui t'auraient fait du mal. Du mal à toi ! Quand je te donnerais mon sang, quand je te suivrai au bout du monde et partout, à tout prix ? Oh ! bien, reçois le serment vrai que jamais une parole volontaire ne te réveillera du passé qui est anéanti pour moi et que je te conjure de l'oublier de même. Mais aussi, prends bien les choses ! A force d'être rigide avec toi-même, tu ne crois pas assez que les autres t'aiment, et t'aiment !... Embrassons-nous, Prosper, veux-tu ? » — « Comment peux-tu m'aimer comme tu m'aimes, et me dire, et avoir le courage de me dire que *j'ai mal choisi*... »

« Tu connais bien peu la femme de mon caractère, si tu es à savoir que l'idée d'une affection profonde ne tient pas la place avec un immense avantage, de toutes les gloires et de tous les luxes de ce monde » — « Au près de ce doux éloge qui m'est si cher, de toi, sur un livre qui n'aura pas d'autre succès, tu réveilles un sentiment d'une douleur profonde, en me demandant si je ne suis pas fâchée d'être mariée avec toi... Tiens,

Valmore, tu me fais bondir hors de moi-même... Je te suivrais avec joie au fond d'une prison ou d'une nation étrangère, et ces pensées, pour mon malheur, ne t'assaillent jamais qu'après la lecture de mauvais barbouillages dont j'ai honte, en les comparant aux belles choses écrites que tu m'as donné le goût de lire. » — « La poésie n'est donc qu'un monstre, si elle altère ma seule félicité, notre union. Je t'ai dit cent fois, je te répète ici, que j'ai fait beaucoup d'élégies et de romances sur des sujets donnés, dont quelques-unes n'étaient pas destinées à voir le jour. Notre misère en a décidé autrement. Notre vie a été si grave et si isolée, si indépendante et si à la hâte tout ensemble, que je n'ai pas, je te l'avoue, donné une attention bien profonde à la confection de ces livres que notre sort nous a fait une obligation de vendre... Tu vois donc que j'ai raison, mon bon ange, en n'éprouvant pas l'ombre de contentement d'avoir employé à barbouiller du papier au lieu de coudre nos chemises, que j'ai pourtant tâché de tenir bien en ordre, tu le sais, toi, cher camarade d'une vie qui n'a été à charge à personne. » — « Ces poésies qui pèsent sur ton cœur, soulèvent maintenant le mien du regret de les avoir écrites. Je te répète avec candeur qu'elles sont nées de notre organisation : c'est une musique comme en faisait Dalayrac ; ce sont des impressions observées souvent chez d'autres femmes qui souffraient devant moi. Je disais :

« Moi, j'éprouverais telle chose dans cette position » ; et je faisais une musique solitaire. Dieu le sait. »

La tendresse maternelle n'a pas d'accents plus tendres que ceux qu'elle exhale dans ses lettres. A son fils qui vient de naître :

Bien venu, mon enfant, mon jeune, mon doux hôte !

Depuis une heure au monde ! oh ! que je t'attendais !

. petite ombre de moi,

Enfant de ma vie où je reste pour toi !

Dans une lettre adressée plus tard à ce même Hyppolite, alors en pension : « Je t'ai dit : « Ne compte pas mes lettres pour savoir que j'ai toujours besoin de tiennes. » Toi, tu es plus fort ; tu peux me dire plus souvent ce que je pense toujours. » A Ondine : « Tu me connais mieux, sans pouvoir encore comprendre à quel point je t'aime. Tu sauras un jour, mon pauvre ange, que les gravités d'une tendresse en attestent la sainteté. Et puis, cela ne m'empêche pas, tu le sais, de rire quand tu ris. Mon âme danse de te voir danser. » Et, en effet, sa tendresse maternelle n'avait rien de prétentieux et de gourmé : « Pour la première fois depuis trois ans, j'ai joué de ce pauvre instrument dédaigné (sa guitare) et les enfants se sont mis à danser jusqu'à nuit close, se cognant aux tables, aux chaises, au lit ; Hyppolite avec ta longue blouse et ses cheveux en marchant de salade, faisant le daim, et ses sœurs les Esmeralda des rues. Ils ont fini par tomber l'un sur l'autre, et maintenant les voilà au lit. » Comme ils sont simples et vrais, ses conseils et ses commentaires à Ondine, après l'aveu d'un premier amour (CXXVII) ! Et plus tard, à son mari, à propos de l'affection un peu froide de la jeune fille : « Comme je ne lui demande au monde que son bonheur, je la remercie à genoux quand elle me le donne, après quoi je la tiens quitte, même de m'apprécier au milieu de mes orages ; c'est encore une aimable enfant qui n'a pas eu un moment la conscience des douleurs qu'elle m'a causées, et je serais bien fâchée qu'elle l'eût maintenant. J'ai tant besoin de la voir rire ! » — « Nos enfants ignorent encore que nous les faisons quelquefois danser en leur cachant nos larmes. »

C'est que la joie était rare dans le pauvre ménage. Marceline, d'une âme particulièrement délicate, sent peser plus lourdement le poids du mauvais sort. Assez fataliste, elle en parle avec une sorte de résignation, comme préparée à tous les coups. « L'étoile », « la fatalité » sont fréquemment évoqués dans ses lettres. Elle objective même son pessimisme : « Ne has

pas les hommes, je t'en prie ! Il y en a de si bien, et ils sont tous si malheureux ! Tous, va ! » — « Vraiment, l'âme se prosterne et se replie, faite qu'elle est pour la douleur ! Car nous souffrons avec une horrible énergie ! » Mais « quelle fatigue n'est oubliée quand l'espoir danse devant nous ! »

Bien peu de chose eût suffi pour lui assurer le bonheur. Cette admirable poétesse lyrique était une âme simple et ingénue : « Un asile sûr, quelque part que ce soit et loin de l'intrigue, de l'erreur, des fausses illuminations, des affreux antichambres, un pot de fleur sur mes fenêtres, et toi tranquillement dans la plus humble maison, voilà ce qui en tous temps suffira et aurait suffi à ma joie intérieure. Je n'ai pas dit en vain, ni légèrement, ni pour en faire une rime : « Je ne suis pas du monde. » J'ai dit la vérité. Paris ne m'eût été supportable qu'en vous y voyant tous satisfaits. Me voilà devant Dieu. » (CXCIV, à son mari).

Dieu ! Ce nom revient souvent dans ses lettres. Bien qu'elle ne pratiquât pas, elle était profondément religieuse, et la foi en la Divinité, en la Vierge, furent une de ses convictions les plus solides et aussi les plus consolantes. « Que veux-tu ? On sent son âme par la douleur plus encore que par la joie en ce monde, c'est notre lien profond (1) avec Jésus-Christ. C'est ce qui me rend impossible de comprendre un autre Dieu que cet homme en croix et bénissant encore. C'est mon cœur qui a versé dans le tien cette foi sacrée et indestructible, enferme-la pour tout ton avenir, cher ! Je ne t'aurai rien donné de si précieux. » (LV, à son fils). « ... Fiertés douloureuses, mon pauvre ange, et soumises en ce monde à d'étranges épreuves. Mais cette semaine sainte rouvre le livre des grandes et salutaires leçons, et toutes les croix tombent au pied d'une autre qui ne tombera jamais. »

Son instinctif besoin d'indépendance, qui l'éloignait des traditions rituelles de la religion, en faisant aussi une sincère démocrate... Elle était républicaine, cette plébéienne, et son penchant pour le peuple perce fréquemment dans les lettres datées de 48 : « Mon bon Félix, il m'a été impossible de t'écrire plus tôt au milieu des grands événements de ces huit jours. Ton amitié s'est sans doute émue pour nous. Mais l'orage était trop sublime pour avoir peur ; nous ne pensions plus à nous, haletants devant ce peuple qui se faisait tuer pour nous. Non, tu n'as rien vu de plus beau, de plus sublime et de plus grand ! Mais je suis trop écrasée d'admiration et de larmes pour te rien décrire. Ce peuple adorable m'aurait tuée en se trompant, que je lui aurais dit : « Je vous bénis ! » — ... A sa grandeur naturelle que tu sais, le peuple pur joint aujourd'hui un sentiment de modération et de fière sobriété qui le rend pour se battre, et après, le premier peuple du monde, le peuple de Dieu ! Quel respect pour un tel vainqueur ! Quelle religieuse joie de devoir la liberté à une si noble création ! » — « Tu vois ce bon peuple ! C'est là que se trouve l'huile pure et la vraie lumière. Comment veux-tu qu'on ne l'aime pas ? »

Malgré l'intimité et l'absolue simplicité de ces lettres, on ne s'étonnera pas de trouver dans leur lecture un intérêt littéraire considérable. L'imagination du poète souvent s'essore en une image hardie, brille en un éclair de lyrisme sitôt éteint, — inspirations inattendues qui charment par leur fraîcheur et leur naïveté, étonnent par leur vigueur ou même par leur modernisme absolu. On me permettra certes de citer au hasard quelques phrases :

« ... Je te vois ennuyé comme moi, poussant le temps des deux mains pour qu'il avance, et cela fatigue. » — « Quelle année (Lyon, 1837), trente mille ouvriers sans pain, errant dans le givre et la boue, le soir, le visage caché d'un lambeau et chantant la faim !... Moi, je deviendrai folle ou sainte dans cette ville. » — « Nous arrivons à Milan, il y a deux heures, et j'ai

(1) LIEN PROFOND, une de ces petites licences d'improvisation dont je parlais plus haut.

tant de soleil dans les yeux que je vois des rayons en vous écrivant. » Et ce charmant début de lettre, mouvementé et impatient, rythmique comme des vers et si singulièrement musical : « Je crois que je vais te revoir. Ah! Pauline! je crois que je vais te revoir! Il se passe en moi comme un transport!... » Les tyranniques puérités des devoirs du monde la tourmentent : « Je ne me supporte nulle part, et mon âme est déjà enfuie de partout où je force mon corps d'aller pour obéir à ce tas de convenances... » — « Plus je lis, plus je pénètre sous les voiles qui me cachaient nos grandes gloires, moins j'ose écrire; je suis frappé de crainte, comme un vers luisant mis au soleil ». Impression d'hiver : « Il fait un temps de décembre. Les fleurs rentrent en elles-mêmes, comme des espérances trompées. » A son mari absent : « Tu n'es plus là, le matin, pour me laisser dormir. Je ne te sens plus errer à travers la sécurité de mon repos, et le lit me dure. » Sur Ondine, qui se meurt d'un mal encore mystérieux : « ... Son âme semble habitée par des milliers d'oiseaux qui ne chantent pas ensemble, mais qui se craignent et se fuient... » Après un violent orage, cette expression énergique : « ... La nature hurlait comme en mal d'enfantement. » Et ne font-elles pas songer à Maeterlinck, ces impressions étrangement subtiles, si modernistes d'auto-psychologie : « Je n'ose plus me coucher, car j'ai peur de la pensée sans travail... La nuit, tu sais qu'on ne fuit plus. » — « L'orage est partout. Il y a des jours où l'on ne peut plus soulever un brin d'herbe sans en faire sortir un serpent. » — « Tiens, je te le dis, on vit en aveugles dans ce monde, et à côté l'un de l'autre, on ne s'entend pas. »

Née à Douai, en 1783, elle mourut à Paris en 1859, à l'âge donc de 73 ans. Les dernières lettres, datées de 1857, sont déjà assombries par les maladies et les souffrances, douloureux messagers de la nuit toute proche. Mais le cœur de la pauvre endolorie est encore celui de la jeune fille, le style n'a pas changé, et c'est très tendrement qu'elle confie ses maux à son ancienne amie Pauline Duchambge : « O! ma bonne Pauline, mes tourments sont infinis... Je n'ai pas de plaintes pour ces choses, ni de force pour les écrire. Aucune amélioration. Je garde soigneusement le lit où je dévore mon cœur. » — « Je pense à toi... et je me tais pour souffrir sans hurlements. » — « Je ne t'écris qu'avec de l'âme... Je serre ta main sur le cœur le plus vrai du monde. » — « Ma plus chérie! Ton écriture, seule puissance extérieure, est venue *luire* dans mon âme... »

La mort seule devait la soulager.

Voici la lettre (inédiée, celle-ci), obligeamment communiquée par M. Félix Delhasse, dans laquelle Valmore annonçait à ce fidèle ami de sa famille le douloureux événement :

« Paris, 24 juillet 1859

« Mon cher et bon Delhasse,

« J'ai perdu ma meilleure amie, après deux ans de tortures inouïes et incessantes, elle s'est éteinte hier matin, dans une agonie qui a duré trente-six heures.

« Si j'ai malheureusement quelques années encore à vivre, l'ennui et le chagrin seront mes compagnons de route. J'ai bien le plus adorable fils que l'on puisse souhaiter, mais on ne remplace pas la part de la vie que l'on perd dans un être aussi cher.

« Vous avez perdu dans Marceline une amie affectionnée et qui savait vous apprécier.

« Votre ami à toujours.

« VALMORE. »

Le mari de Marceline, né à Rouen en 1793, mourut à Clamart en 1881. Le dernier survivant de la famille, Hyppolite Valmore, né à Paris en 1820, mourut à son tour dans cette même ville, en 1892.

ERNEST CLOSSON.

Troisième Salon de la Société des Beaux-Arts

Mardi, 23 avril.

Bravo, voici une exposition nourrie, intéressante où les invitations ne sont point des leurres et où (immense progrès sur l'an dernier) les quelques fossiles inévitables (paraît-il) sont beaucoup moins encombrants, noyés; perdus en des coins de murs, habilement cachés au grand profit des nombreuses œuvres de valeur.

En quelques notes brèves, je citerai aujourd'hui les choses qui m'ont le plus sollicité par leur réel intérêt et peut-être s'y glissera-t-il quelque citation d'horreurs que je n'aurai pu, malgré moi, n'y pas trouver. Je reviendrai d'ailleurs plus longuement sur cet intéressant Salon.

Le maître tant décrié à l'heure actuelle, dans différents clans et pour différentes raisons, toutes mesquines, — j'ai cité Burne-Jones, — expose une fort belle composition « Sponsa di Libano ». Certes, elle n'atteint pas la beauté du « Chant d'Amour », des « Heures » ou de « Merlin et Viviane », mais sa grande conception harmonique, le raffinement de sa couleur et la pure préciosité de ses formes en font néanmoins une des notables œuvres du sublime maître; ces qualités paraissent échapper à notre public, car j'entendais tout à l'heure un critique, qui à l'instar d'Octave Mirbeau, qui n'a pas fini de reprocher courtoisement à Burne-Jones de n'être pas Français, regrettait surtout qu'il ne fut pas Flamand. Vraiment, ferez-vous de votre snobisme ou de votre compréhension superficielle une rancune « patriotique »? L'œuvre de Leighton, dont les couleurs se liquéfient en fondants, réalise malgré cela une composition magistrale et puissante : la pose d'Andromède recouverte du monstre et le vol de Persée dans une gloire de lumière sont des trouvailles d'un saisissant effet, le paysage lui-même, cette baie enfermée de roches inaccessibles et l'horizon de mer au loin, donnent étonnamment l'impression d'effrayante solitude. On a beaucoup parlé de Böcklin en ces derniers temps, on a imprimé maintes plaquettes à l'exaltation de sa gloire et les reproductions de ses œuvres donnent certes en certaines pages de très émouvantes visions d'où je ne puis pourtant distraire un continuel mauvais goût; ses toiles exposées me confirment dans cette opinion; son « Combat de Cimbres » dont certain coin aux rouges éclatants évoque Delacroix, pêche irrémédiablement par des couleurs et des effets grossiers et banals. Voyez les personnages dans l'eau et même toute la partie gauche du tableau! Gaudara répète quelque peu le format et la mise en page dans le portrait; Sarah Bernhard cependant n'en inspira jamais un plus charmant; Lavery et Sott of Oldham gardent leur belle place; de Fernand Khopff, une esquisse de sa « Vivien » et deux beaux portraits dont l'un surtout, les enfants de M. L. Nève m'attire par l'éclat chatoyant des couleurs; Motte expose un seul portrait conçu dans une gamme sévère et distinguée. Voici de Struys, ce petit maître flamand d'une rare conscience d'art, une belle page de couleur forte où chantent des souplesses de naïveté miséreuse, toute une âme de morne effroi et de pitié s'exalte en ce coin de vie présenté sous ce simple titre : « Confiance en Dieu; Frédéric », deux choses anciennes, une inconnue, toutes trois d'une vision charmante; enfin Thaulow et Gilsoul, ce dernier retrouvant toute sa belle couleur en trois ravissants morceaux.

Une seule toile de Ménard, « Adam et Eve chassés du Paradis », ses grandes qualités n'atténuent qu'à moitié mon regret de tant d'autres œuvres vues galerie Petit dont quelques-unes au moins l'eussent défini plus complètement au public belge.

Ici, au bout des salles, c'est presque un sanctuaire; tout de suite en y entrant on se sent pris du respect que l'on éprouve lorsqu'on est reçu pour la première fois chez un maître. Carriés.

Son génie se différencie à chaque pas, un débordement de vie, de santé ou de joie, une acuité de souffrance, une mélancolie rêverie, la simple beauté de formes ou un envol prestigieux de draperies tout cela s'émeut, s'affirme, en le bronze ou la pierre de ses bustes, de ses groupes ou de ses esquisses. Nous reviendrons ici, il faut tout voir aujourd'hui.

Ce serait crime vraiment que d'oublier les giroflées de M^{lle} Art (un beau nom pour n'en pas faire) et les petits ports d'almanach de M. Staquet. Et des titres à faire pleurer : « Inspiration », « Hésitation », « Le vieil arbre au fond du verger » (Oh! ma chère!!!!)

Il y a encore Cluysenaar (j'allais l'oublier, à quoi pensai-je, voyez ce joli portrait d'enfant; si ce n'est pas « l'enfant que sa mère abandonne ») j'y perds mon latin. Vrai, ça se comprendrait, on n'a rien inventé de plus veule, et surtout n'oubliez pas le portrait du marchand de crabes, Agnessens, en prélat (fantaisie!) le voilà le bel art national à défendre contre les invasions étrangères.

Eh bien, un peu plus, ils n'étaient pas déplacés, ces derniers, pourquoi ne les avoir pas glissés dans la section autrichienne? on n'y aurait rien vu : c'est presque aussi mauvais : une naturalisation s'impose. M. Carrier-Belleuse, le sirupeux français des deux coins de la grande salle eût pu y prendre place aussi, cela ne l'eût guère changé de ses voisins des Champs-Élysées.

Heureusement les belles choses dominant et ce salon qui clôture la saison et indiscutablement le plus intéressant des trois.

G. M. S.

Memento

ENCORE M. VURGEY. — M. Vurgey se développe dans la *Fédération artistique*. Sa thèse se réduit à ceci : la prose est à tel point supérieure à la poésie qu'il est inutile et presque ridicule de faire encore des vers. — A cela nous n'avons rien à répondre. Apollon fait des vers, M. Jourdain fait de la prose, c'est affaire à chacun. La versification ajoute au langage certaines qualités musicales et rythmiques qui sont sensibles à telles personnes et insensibles à telles autres. De même, il y a des gens à qui le sentiment de la couleur est étranger et qui préfèrent le dessin à la peinture. Les oreilles peu sensibles à la beauté des timbres trouvent autant de plaisir à entendre un piano qu'un riche orchestre. On ne discute pas ces choses-là.

Mais M. Vurgey devrait réfléchir sept fois avant d'écrire des énormités telles que celles-ci : « Les rimes ne sont pas inépuisables. » Qu'est-ce que cela signifie? La gamme chromatique ne comprend que douze notes; sur ces douze notes, on a écrit toutes les grandes œuvres et tous les morceaux de notre musique moderne, depuis plusieurs siècles. Il y a à peu près autant de rimes qu'il y a de mots dans la langue française : c'est-à-dire des milliers. Que M. Vurgey se rassure donc : les combinaisons de rimes ne sont pas près d'être épuisées.

M. Vurgey n'a pas toujours l'érudition heureuse. Au sujet de la rime, il adopte l'opinion de son bienheureux Fabre d'Olivet, qui prétend que « nous devons cette aimable torture aux Arabes » et qui doute même qu'elle soit naturelle à l'Europe. Au IV^e siècle, saint Ambroise, évêque de Milan, écrivait déjà, en latin, des vers syllabiques et *rimés*. La rime nous est venue non de l'arabe, mais du latin en décadence, qui devait un jour devenir le français.

Épinglons aussi les étonnantes définitions que M. Vurgey donne du rythme et de la mesure.

« Le rythme est une correspondance chronique, un complémentarisme de temps. La mesure est une période régulière de similitude illusoire et formelle, la pure convention d'une simple clef de lecture d'ensemble et de répertoire, et qui d'ailleurs n'a pas toujours existé! »

Enfin, M. Vurgey pratique l'analyse littéraire à l'étourdie. Dans une pièce de vers assez étendue où se trouvent deux parties parallèles traitant un même thème en deux tonalités différentes, il s'effarouche de rencontrer un certain nombre de mots répétés. La répétition n'a rien de blâmable en soi. Elle n'est formellement proscrite que dans le sonnet, lequel est une pièce de quatorze vers seulement. Et n'en déplaît à M. Vurgey, les prosateurs répètent comme les poètes. Qu'il lise, par exemple, les trois premières pages de *Salammbo*, d'une prose soignée s'il en fut! Il y trouvera un certain nombre de mots répétés : esclaves, cuisines, terrasses, etc.

M. Vurgey s'étonne de certaines expressions qui ont plus de sens qu'il ne paraît le croire. Ainsi, Apollon peut très bien être appelé « tueur de rats ». C'est l'Apollon Smintheus des anciens. (Voir PRELLER, *Gr. Myth.*, I, 190, note 4, cité par LANG, *Mythes, cultes et religion*, trad. MARILLER, 504.)

LES JOYEusetés DU VERS-LIBRISME. — Dans le *Magasin littéraire*, M. Vanden Bossche apprécie le « vers antique », c'est-à-dire, sans doute, la versification des Grecs, et des Latins :

« Voici d'abord le vers antique, avec sa métrique de syllabes longues et de syllabes brèves dont, une fois pour toutes, préalablement à chaque émotion, la quantité était souverainement fixée; ce fut cette réglementation trop conventionnelle, commandant à la pensée au lieu de se laisser guider par elle, qui fut le défaut mortel des vers antiques où l'artifice trop souvent tue l'idée. »

De quels poètes M. Vanden Bossche veut-il parler? Est-ce chez Homère ou Virgile, chez Sophocle ou Lucrèce, chez Aristophane ou chez Juvénal que l'artifice de la versification tue trop souvent l'idée? Il serait difficile de le soutenir.

Mais il y a autre chose dans la phrase de M. Vanden Bossche : il reproche à la versification traditionnelle d'être « préalable à toute émotion », c'est-à-dire de présenter un cadre métrique fait d'avance, dans lequel la phrase doit se couler nécessairement. Mais c'est le propre de toute versification, cela!

Le langage est toujours plus ou moins cadencé. Quand il y a cadences régulières, il y a versification. Les cadences irrégulières sont le propre de la prose.

Qui ne voit que l'agencement des cadences régulières encourra toujours le reproche d'être conventionnel et fixé d'avance? C'est plus qu'évident! Le langage ordinaire est cadencé au hasard de l'émission des phrases, donc irrégulièrement. La régularité ne peut manquer d'être artificielle. S'il en était autrement, c'est la prose qui serait artificielle et conventionnelle!

Or, précisément, on reproche aux vers-libristes de n'avoir pas su inventer un système nouveau de cadences régulières pour le substituer à l'ancien. Ils n'ont donc pas inventé une versification nouvelle, ils ont réinventé la prose. Seulement, leur prose est ornée d'allitérations et d'assonances, comme le nez d'un sauvage est orné d'anneaux et de pendeloques.

Remarquons qu'après avoir nié la nécessité de la rime, beaucoup de vers-libristes en ont repris l'emploi. Ils font donc souvent des vers, mêlés de quasi-vers et de quelques lignes de prose. Ce n'est plus de la poésie, cela, c'est un Salmigondis.

M. Vanden Bossche parle beaucoup de l'évolution et d'après lui, le pseudo vers-libre c'est le vers régulier qui a évolué.

Il n'y a pas évolution, il y a dévoiement, ce qui n'est pas précisément la même chose. L'évolution se fait dans le sens de la spécialisation; le pseudo vers-libre, au lieu de se différencier davantage de la prose, s'en rapproche tant et si bien qu'il se confond souvent avec elle. C'est de l'évolution à rebours que font MM. les vers-libristes.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00
- CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00
- DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

- D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50
- HEGÈR (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00
- HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° 0 60
- LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50
- MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00
- MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50
- PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. 1 00
- PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00
- SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00

- WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs*, étude d'histoire de droit. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00
- WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure.
Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

• **MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)**

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure.
Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage,
est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crâbes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.

Planches barrées après le tirage.

Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur — Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....
demeurant à..... rue.....
déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (1)
..... et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de
dix francs, montant du dit abonnement.

A....., le..... 189

(SIGNATURE)

(1) Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juin, 1^{er} octobre.



SEIZIÈME ANNÉE

—
2^e SÉRIE. — TOME I

N^o 17

9 Mai 1896

LA JEUNE BELGIQUE.

SOMMAIRE :

- IWAN GILKIN. — Notre Jeunesse.
ROBERT CANTEL. — La Question des humanités et le P. Verest.
LÉON PASCHAL. — A la Tristesse.
V. G. — L'Épopée de Waterloo (Georges Barral).
E. B. — L'Émerveillée (G. Rahlenbeck).
FRANCIS DE CROISSET. — Contes chimériques (Jehan Maillart).
LÉON PASCHAL. — Philaster.
N. L. — Musique.
MAI. — L'Exposition Schaeken.
MEMENTO.
BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.



LA

JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN.

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1^{er} de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ; tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Nelson Lekime, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orbán, M^{me} Marguerite Poradowska, Léon Pascha, Victor Remouchamps, Julien Roman, Fernand Séverin, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierstet, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Editeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895).
15 vol. in-8° de 500 pages environ. La collection complète 75 00
Chaque année séparément est en vente au prix de 7 00
Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. 7 50
Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEEBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 6 00
DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. . . 3 50
— *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
— *Edition ordinaire* 3 50
— *Quinze jours en Hollande*, prose 5 00
— *Toutes les œuvres du poète*, prose et vers en volumes à 3 00 et 3 50
JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : *Les Complaintes*, l'imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume 6 00
— *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine 3 50
— *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* 3 50
JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* 3 50
— *Les Cantilènes* 3 50
— *Le Pèlerin passionné*. 3 50
— *Autant en emporte le vent* 3 00
STUART MERILL. — *Les fastes*. 3 00
— *Petits poèmes d'Automne* 3 00
HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* . 3 50
GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. . . 3 50
EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* 3 50
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* 3 50
— *Une belle dame passa* 3 50
— *Trois dialogues nocturnes*, prose 2 00
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. 3 50
— *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne*. 3 00
EMMANUEL SIGNORET. — *Livre de l'Amitié*, poème. 3 00
CHARLES VIGNIER. *Centon* 3 00
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* . 3 50
HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose 3 00
GUY ROPEARTZ. — *Adagiettos* 2 00

LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
20, Rue du Marché-au-Bois, 20
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER
Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT
Belgique 10 Fr.
Etranger 12 Fr.

Notre Jeunesse

La presse politique a mis sur la sellette la jeunesse belge. Le premier acte d'accusation est parti de la *Flandre Libérale*. Un journal anversois, le *Matin*, lui a fait écho et a publié un article qui mérite d'être reproduit ici. Voilà longtemps que nous attendons cet article, avec les vérités et les erreurs qu'elle devait nécessairement renfermer; il s'est produit tel qu'il devait se produire. Le voici :

« La *Flandre libérale* gourmande en termes sévères la jeunesse d'aujourd'hui, qui s'occupe peu des choses intellectuelles et paraît se désintéresser de la politique, où se résume pourtant la vie d'une nation. Notre confrère ne fait pas de distinction entre la jeunesse catholique et la jeunesse libérale, et il a raison. Des deux côtés, nous observons ce manque d'enthousiasme qui étonne à bon droit chez des jeunes gens. Ceux-ci, autrefois, se passionnaient pour toutes les grandes causes, ils étaient les propagandistes les plus actifs des idées généreuses, et la difficulté n'était pas de les mettre en mouvement, mais de contenir leur ardeur militante.

« Quelles sont les causes de cette indifférence? *A notre avis, la littérature y est peut-être pour une bonne part.* On lit toujours, si peu que ce soit, et ce n'est pas dans les ouvrages pessimistes ou néo-mystiques de nos jours que l'on peut puiser des convictions fortes et des aspirations viriles. Des auteurs tristes, des psychologues amers ont jeté le doute dans les âmes. En même temps, on semble vouloir revenir au mysticisme naïf du moyen-âge, et l'esprit s'énervé dans cette « piété sans la foi », qui est un des phénomènes les plus singuliers de cette fin de siècle.

« Nos jeunes littérateurs se détournent du spectacle de leur époque pour s'enfouir, non seulement dans le passé, qui pourrait encore leur fournir d'utiles leçons, mais dans la légende, le rêve nuageux, peuplé de chimères et de fantômes. C'est à qui, par exemple, imitera Maeterlinck, dont l'œuvre, pour curieuse qu'elle soit, est le frison d'un enfant qui a peur de l'obscurité. Ils tremblent tous, ils ont la petite mort, ils ne voient que des portes qui s'ouvrent toutes seules, des signes de mauvaise augure, des apparitions troublantes. Les poètes, au lieu de prendre le la foreu aux entrailles, comme les Casimir Delavigne, les Barbier, les Victor Hugo, composent, avec une patience de bénédictin, des vers insaisissables où ils expriment des états d'âmes d'une sensibilité maladive.

« Le peuple qu'il faut éclairer, on le dédaigne : c'est la foule anonyme dont l'esthète n'a cure. La bourgeoisie qu'il faut défendre, on la tourne en ridicule. Un bourgeois, au regard de la critique contemporaine, est un imbécile. Nos jeunes auteurs se font gloire d'écrire pour quelques initiés. Ils forment des groupes secrets où l'on ne pénètre qu'en faisant le signe de l'affiliation. Crainte superstitieuse d'une part, dilettantisme ironique de l'autre, voilà les deux caractéristiques de la littérature de nos jeunes auteurs. Ajoutons qu'ils ne répugnent pas à un

certain socialisme. C'est là, pour eux, une opinion élégante. Les sceptiques affectent de rire de la fin du monde bourgeois. Les mystiques, croyant à une aurore nouvelle l'attendent avec une résignation pieuse. Ni les uns ni les autres ne luttent.

« Or, il faut que la jeunesse instruite et intelligente, celle qui est capable d'écrire et de parler, soit en communion d'idées avec la jeunesse moins bien douée, qu'elle entraînait jadis. Pour créer un mouvement parmi la jeunesse, il faut des Tyrtées agissants et non pas des rêveurs solitaires. Le discours et l'écrit faisaient des miracles quand ils pouvaient être compris, et qu'ils avaient cet accent ému, cette chaleur communicative, ce clair idéal qui exaltent et électrisent. Eh bien, ce lien a été rompu : la jeunesse capable d'entraîner a abandonné celle qui a besoin d'être entraînée, et, au lieu d'être à son poste de combat, elle s'est réfugiée dans des cénacles sans communication avec le dehors, où elle fait de la mosaïque byzantine et enlumine des missels.

« Ainsi, la masse de la jeunesse, sans chefs, séparée de l'élite qui, désertant le théâtre de l'action, s'est enfermée dans des monastères, n'entendant plus les voix mâles qui la stimulaient naguère, incapable de comprendre les homélies tourmentées des « aèdes » ou les plaquettes symboliques des esthètes, cède à son penchant naturel pour le sport et les plaisirs. La situation est fâcheuse, mais nous ne voulons pas la croire sans remède. Des jeunes gens viendront qui seront de leur âge et de leur temps et secoueront cette apathie, comprenant que rien n'est plus important que la politique, vu que c'est d'une bonne politique que dépend la prospérité d'une nation, que sans elle rien ne peut fleurir, et qu'il n'est pas de mission plus noble que de s'associer étroitement à la vie publique de son pays, avec la passion du vrai et du beau. »

L'article est vraiment complet, tout y est à retenir, tant au point de vue de la vérité qu'au point de vue du grotesque.

Et d'abord formulons notre réponse en trois points :

1^o *Cela est vrai.*

2^o *Vous l'avez voulu, messieurs de la politique; rien de tout cela n'est arrivé que par votre faute,*

3^o *Aussi longtemps que subsisteront les mêmes causes on verra se produire les mêmes effets; et les remèdes maladroits ne feront qu'empirer le mal.*

Le *Matin* est fort marri de constater que les poètes n'ont point fait de leur art l'auxiliaire de la politique. Ces lamentations ne nous émeuvent guère. La poésie n'est pas la servante de la politique. C'est précisément quand on prétend l'asservir qu'elle se révolte et produit les effets dont se plaint le journal anversois. Quand Apollon est forcé de

garder les bœufs chez Admète, il n'éclaire plus ni les dieux ni les hommes.

La poésie, peut-être est-ce qu'il y avait peu de poètes naguère en Belgique, — n'a pas obtenu chez nous le rang auquel elle a droit. Lorsque les poètes brillent autour des chefs d'États, ils illuminent la nation entière de leur gloire et ils ne cherchent pas à pratiquer un art solitaire, inaccessible au public et destructif des énergies actives. Les Baudelaire ne se trouvent point à la cour d'Auguste ou de Louis XIV. Autour de Périclès, on voit les Phidias et les Sophocle ; autour d'Auguste, les Virgile et les Horace ; autour de Louis XIV, les Molière, les La Fontaine, les Racine et les Corneille ; autour de Charles-Auguste les Schiller et les Goethe. Ces traditions vraiment royales n'existent plus. Les États et les peuples ont non pas les poètes, — les grands hommes ne naissent pas toujours à point nommé, — mais l'espèce de poésie qu'ils ont suscitée ou provoquée. Quand on dédaigne la poésie, elle rend à monsieur l'État dédain pour dédain. Elle se retire dans les cénacles, elle s'enferme plus étroitement encore dans les rêveries solitaires et dangereuses et elle produit alors sur la jeunesse les effets dont on vient de se plaindre si amèrement. Cela est absolument fatal et la volonté individuelle des poètes n'y est pour rien. C'est l'inéluctable action des forces psychologiques que vous voyez à l'œuvre. A l'heure présente, dans les circonstances actuelles, le poète qui voudrait conformer son art aux désirs de la bourgeoisie conservatrice tels que les a formulés le *Matin*, ne produirait probablement rien que de très médiocre. Il ne serait pas dans le courant. Il n'obéirait pas aux lois qui gouvernent secrètement l'inspiration poétique.

N'essayez point d'ailleurs de tricher avec Apollon. Il ne servirait de rien d'installer en haut lieu des poètes officiels médiocres mais dociles aux désirs de la politique dirigeante. Autant vaut placer là des tambours-majors. Les vrais poètes, restés à l'écart, seront seuls écoutés par la jeunesse littéraire et leur influence ne fera que croître en raison du ridicule dont les médiocres chantres officiels ne sauraient manquer de se couvrir.

Je me hâte d'ajouter que si les gouvernants ont perdu les traditions d'Auguste et de Louis XIV, l'art y a gagné des poèmes nouveaux, d'une inspiration variée, qui ont enrichi le patrimoine de la Muse. Les artistes ne s'en plaindront pas.

D'ailleurs la liberté qu'ils trouvent dans les conditions actuelles de la vie artistique a plus de charmes à leurs yeux que les chaînes dorées de la vie officielle d'antan.

Mais j'avais à cœur de répondre aux reproches qu'on leur adressait et de montrer qu'ils ne sont point responsables d'une situation qu'il n'ont pas créée ; ils l'ont subie, obéissant à des lois mystérieuses dont, le plus souvent, ils ne soupçonnent pas même l'existence. Quelques-uns pourtant se sont rendu compte de ces choses dès leurs débuts dans l'art poétique, et l'un d'eux, dans un sonnet que la *Jeune Belgique* publia en 1883, caractérisa ainsi l'action fatalement dissolvante que la poésie allait exercer sur la jeunesse de notre pays :

« Dans les cerveaux hâtifs où je jette mes graines
« Je regarde fleurir les poisons de mes vers.

Encore une fois, il est inutile d'accuser les poètes. Ce qu'ils font, ils le font à leur insu, parfois même contre leur propre volonté. On parle de leur *inspiration*. Ce mot signifie qu'ils obéissent souvent à une impulsion du dehors. Tel est le cas.

Notre bourgeoisie a, durant de longues années, dédaigné et méconnu la poésie. C'est la réaction, le choc en retour de ce dédain qu'elle subit aujourd'hui. Elle n'a qu'à prendre patience et à honorer de son mieux le Dieu qu'elle a irrité. L'emploi de la force ou de la ruse est absolument inutile, car les forces vives de l'art, il n'est au pouvoir d'aucun gouvernement de les étouffer ou de les détourner. Certes, on peut frapper les poètes si l'on veut les punir de leurs crimes involontaires ; mais croit-on que l'on diminuera ainsi l'influence que leur art exerce sur la jeunesse ? Si l'on veut donner une autre direction au courant secret qui gouverne aujourd'hui l'inspiration poétique, il faut changer les causes qui ont déterminé cette direction. Hors de là, il n'y a que des remèdes empiriques, inutiles à coup sûr et peut-être dangereux.

Un mot encore. Le rédacteur du *Matin* se plaint des excès du néo-mysticisme et des tendances socialistes de nos jeunes écrivains : il nous demande d'être des Tyrtées (!) menant la jeunesse bourgeoise à la lutte contre le socialisme.

Si le rédacteur du *Matin* lisait notre revue, qui occupe une place exceptionnellement importante dans notre littérature, il saurait que depuis plusieurs années nous condamnons et combattons les niaiseries néo-mystiques et le soi-disant art social qui, de l'aveu de M. Picard, est aujourd'hui l'art

socialiste. Mais est-ce notre faute si la presse quotidienne attache une importance démesurée et une valeur exorbitante tantôt à la critique malsaine de l'*Art Moderne*, tantôt aux ouvrages déséquilibrés des écrivains dont il s'est constitué le défenseur? Est-ce notre faute si, trop souvent, nos justes critiques ne trouvent pas un écho suffisant? A part le *Journal de Bruxelles*, le *Soir*, et, de temps en temps la *Chronique* et la *Gazette*, quel journal nous a aidé dans la lutte que nous avons entreprise contre l'anarchie intellectuelle, les sottises mystificistes et l'art social? Aussi longtemps qu'on a cru que l'art seul était en jeu, on a haussé les épaules. Aujourd'hui, l'on découvre que ces questions ont une répercussion dans la vie politique et sociale, et, tout-à-coup, l'on s'émue. N'avions-nous donc pas prédit tout cela?

Mais, encore un coup, qu'on ne se fasse aucune illusion et qu'on n'attende pas de nous ce que nous ne pouvons point donner. Quand nous combattons l'art social, c'est-à-dire l'art mis au service d'une propagande politique, nous luttons dans l'intérêt de notre jeune littérature, nous agissons au nom de l'art et non pas au nom d'une opinion politique contre une autre opinion politique. Qu'on n'espère donc pas que nous devenions des « Tyrtées » excitant la jeunesse bourgeoise au combat contre n'importe qui ou n'importe quoi. L'art doit rester étranger, selon nous, à toute propagande active, directe. Nous demeurons ainsi fidèle à notre devise : *L'Art pour l'Art*. Que, si l'art peut exercer une grande influence sociale, ce n'est pas à la démonstration ou à la prédication qu'il doit la demander.

Mais de qui se moque le *Matin* quand il nous propose comme modèles Casimir Delavigne et Auguste Barbier? Pourquoi pas l'abbé Delille?

IWAN GILKIN.

La Question des Humanités et le P. Verest.

« L'une des qualités qui distinguent la littérature française moderne, c'est l'art de la composition. Depuis une pièce de théâtre ou un roman jusqu'à un sonnet, nous voulons que toute œuvre d'art soit bien construite et bien proportionnée, que l'auteur l'ait embrassée dans son ensemble, avant de la commencer, et que toutes les parties en soient unies par un lien toujours présent à son esprit et qui apparaisse sans effort aux lecteurs.

Les œuvres étrangères où ces conditions manquent nous déroutent et la majorité de notre public ne les goûte jamais qu'à demi. »

Il nous semble que beaucoup de jeunes écrivains feraient bien de méditer ces quelques phrases, écrites à coup sûr sans parti pris, car leur auteur, M. Gaston Paris (1), est un des grands admirateurs des lettres françaises au moyen-âge. Depuis quelques années il semble que l'obscurité de la pensée et le vague des impressions soient une des conditions de beauté de l'œuvre d'art, aux yeux des sous-Mirbeau de la critique. Après avoir inventé les littérateurs des pays germaniques et scandinaves, quelques-uns de ces messieurs ont tout à coup découvert des imperfections aussi admirables dans la littérature du moyen-âge.

Il n'y avait à cela rien de bien extraordinaire, l'esprit français, au moyen-âge, ayant fortement subi l'influence germanique.

Des écrivains français, ils sont passés aux écrivains latins de la même époque qu'ils ont trouvés bien supérieurs aux classiques de l'antiquité païenne et cela pour deux raisons de pure sympathie. La première est le plaisir immense qu'ont ressenti ces jeunes esthètes en découvrant des écrivains — de talent pour beaucoup d'entre eux — qui commettaient de parti pris, nombre de barbarismes et de solécismes. La seconde, plus intime encore, fait grand honneur aux écrivains religieux du moyen-âge; ils s'étaient proposés d'écrire une langue qui fût compréhensible aux plus illettrés et aux plus ignorants; pour la seconde fois dans l'histoire de France, leur tentative a été couronnée d'un plein succès.

Il est temps, croyons-nous, d'opposer une barrière à l'invasion de littérature moins parfaite que la nôtre.

Que quelques écrivains prennent comme modèle des auteurs remplis de défauts, et qu'ils cherchent à les imiter, tant pis pour eux! Leur œuvre est frappée de mort dès sa conception, et leur nom ne figurera jamais parmi ceux des véritables artistes.

Mais qu'ils cherchent à faire pénétrer ces idées dans l'enseignement, à remplacer les admirables écrivains de la Grèce et de Rome, par des auteurs qui, tant au point de vue des idées et de leur conception, qu'au point de vue de la langue et du

(1) *Histoire de la Langue et de la Littérature française*, par PETIT DE JULLEVILLE. Paris, Alcan. Préface, p. p.

style, leur sont absolument inférieurs, c'est ce qu'il faut à tout prix empêcher.

L'ouvrage que le P. Jules Verest vient de publier (1), peut être considéré comme tranchant définitivement la question.

Chargé de la formation pédagogique des futurs professeurs de la Compagnie de Jésus en Belgique, le P. Verest était mieux placé que tout autre pour comparer les effets des deux enseignements dans la formation intellectuelle des jeunes gens.

Avec une clarté, une précision et une érudition qui font honneur à l'écrivain autant qu'au savant, l'auteur réfute les arguments de ses adversaires.

Ce n'est point ici le lieu d'examiner cet ouvrage au point de vue strictement pédagogique ou philologique. Nous nous bornerons à un exposé rapide des raisons qui militent en faveur du maintien des études humanitaires, tant au point de vue de la formation des écrivains qu'au point de vue de l'éducation du public, et que l'auteur a parfaitement mises en lumière.

« L'art de parler et d'écrire consiste essentiellement à éveiller dans l'esprit du lecteur ou de l'auditeur, par le moyen des mots, une idée identique à celle qui existe dans l'esprit de celui qui parle ou qui écrit (2). »

Cette définition nous semble parfaite et irréfutable. Nous en concluons immédiatement que les deux principales qualités de l'écrivain sont la précision et l'ordre.

Or, ces deux qualités sont précisément la caractéristique du style des classiques latins et grecs.

On connaît l'importance que les auteurs latins attachaient au style. César recommandait de n'employer jamais les mots nouveaux ou peu usités.

Comme le fait très ingénieusement remarquer M. Gœlzer, cité par le P. Verest, les écrivains latins n'usaient que fort rarement de termes abstraits, préférant toujours l'expression concrète, qui est aussi plus précise.

D'autre part, la forme synthétique de leur langue, leur permettait de respecter la genèse et la logique des idées.

A ces deux points de vue donc, l'étude des auteurs anciens doit être considérée comme excellente et des plus efficaces pour l'éducation intellectuelle des jeunes gens.

Trouverait-on des qualités analogues dans les auteurs de la latinité chrétienne ?

Nous ne le croyons pas. D'abord, leur style a une tendance à perdre son caractère synthétique pour devenir de plus en plus analytique. De plus leur langue n'a aucune des qualités de celle des classiques. Elle est toute de vague, de mièvrerie, de nuances, et de fadeur. C'est ce qui en fait à un certain point, le charme, mais aussi le grand danger.

Et c'est pourquoi à cette heure, de crise intellectuelle et sentimentale, loin de vouloir affaiblir les études classiques, il faut au contraire, les renforcer pour apprendre aux générations nouvelles à sentir et à penser sainement.

ROBERT CANTEL.

A la tristesse.

Ces pauvres que suit, las d'efforts
Dans le dénûment de l'automne,
Un regret pareil au remords
Ceux que rien n'excite et n'étonne,

Tous, tu les prends en ton giron
Et pour les calmer tu sais dire
Des mots où se joint un pardon
A la charité du sourire.

Moi, je les envie en tes bras
Et le courage me délaisse
Je pense au jour où tu devras
De même accueillir ma faiblesse.

Je vois l'homme qui, sans répit,
Dans les champs où son pas trébuche
Glane une paille sans épis,
Toujours succomber à l'embuche.

Il va d'espérance en souhait;
Jamais sa raison ne renie
Les vœux présomptueux qu'il fait
La veille encore d'une agonie.

Et je viens sans être déçu;
Le poids des voluptés me lasse
Puis jeune et trop pensif j'ai su
Que chaque rêve a sa disgrâce.

LÉON PASCHAL.

(1) *La Question des Humanités*, par JULES VEREST, S. J. — Bruxelles, Société belge de librairie, 1896. 1 vol. in-16, 377 p.

(2) J. VEREST, *Op. cit.* p. 31.

L'Épopée de Waterloo

par Georges Barral, 1 vol. Flammarion, éditeur.

Dans une lettre adressée, il y a quelques années, aux étudiants de l'Université de Gand, l'éminent historien M. Lavisie s'exprimait ainsi, rendant hommage à la grandeur de la patrie belge : « Votre pays, des rivages de la mer du Nord aux Ardennes, est une terre d'énergie, et je ne sais pas si aucune patrie a de plus glorieux souvenirs que la vôtre. » « Vous avez été le champ de grandes batailles, continuait-il. Vos plaines et vos villes ont vu passer et repasser Condé, Turenne, Vauban, Luxembourg, Villars, Maurice de Saxe, Orange, Eugène, Marlborough. Lorsque nous fondimes la vieille Europe dans un creuset chauffé pendant un quart de siècle par notre flamme, ce grand œuvre a commencé chez vous, fini chez vous. Vous avez Jemmappé et vous avez Waterloo. »

C'est le dénouement du drame immense qui eut l'Europe pour théâtre, que M. Georges Barral nous raconte aujourd'hui, l'épopée de Waterloo. M. Barral est un enthousiaste de Napoléon. Élevé par ses deux grands-pères, officiers de la Grande Armée, dans l'admiration de l'Empereur, il a gardé au fond de sa mémoire un peu du culte sublime que les soldats de 1815 avaient voué à leur dieu. Et son œuvre est presque un hommage filial, une voix d'outre-tombe.

Son récit est rapide, clair, souvent semé d'anecdotes prises aux feuillets volants de son aïeul, ou retrouvées parmi ses souvenirs personnels. Voici comment il nous trace un portrait de Wellington en 1851, à l'ouverture de l'Exposition universelle de Londres : « Mon père, membre du jury des récompenses, m'avait emmené, et quand Wellington apparut dans l'enceinte de la cérémonie, il me dit : « Voici le vainqueur de Napoléon ! » Je n'eus pas assez d'yeux pour le contempler, et je fus bouleversé de le voir vivant et debout devant mon regard hypnotisé, car mes deux grands-pères m'avaient nourri dans la haine de cet homme que je considérais presque comme l'assassin de l'Empereur. Je vis un vieillard, plus qu'octogénaire, très sec, aux cheveux tout blancs et rares, semblables à de la ouate et collés sur les tempes, la figure anguleuse et imberbe, le nez très accentué, la bouche railleuse, le menton en galoche. Il me fit l'effet, dans son costume flamboyant, avec un chapeau à plumes multicolores, d'un sublime polichinelle. Que sa mémoire me pardonne cette sensation d'enfant ; j'avais neuf ans, et je le détestais inconsciemment de toute mon âme. Depuis, nous sommes revenus à des sentiments plus justes. »

M. Barral excelle à tracer en quelques traits de rapides silhouettes, sans jamais déformer l'original, sous prétexte de patriotisme. Après le duc de fer, il nous montre la hautaine et moyenâgeuse figure du duc de Brunswick à la tête de ses régiments noirs, Blücher, ce vieillard d'une sombre énergie, pareil à quelque Burgrave, le prince d'Orange, l'habile et tenace tacticien, tenant en échec Ney aux Quatre-Bras.

M. Barral s'est inspiré de la sombre et grande poésie de l'histoire ; il ne s'est pas arrêté en historien méticuleux et froid aux péripéties sans importances, aux menus faits et aux petits papiers. Il a voulu animer son récit d'un souffle lyrique et faire revivre cette grandiose aventure qui commence au passage de la Sambre à Marchiennes et à Charleroi, se noue dans les plaines de Ligny et des Quatre-Bras et se termine dans ceux de Mont-Saint-Jean.

Proudhon a-t-il raison contre M. Barral quand il annote toutes les fautes stratégiques de l'Empereur ? Napoléon a-t-il été vaincu par les éléments naturels, par l'incurie de Grouchy ou par le génie froid et clair de Wellington ? Qu'importe ! Si l'histoire a ses droits, la légende à les siens, et le peuple préférera éternellement la poésie, la vie intérieure qu'elle se donne, au

relevé mathématique des savants. C'est pourquoi le beau récit de M. Barral sera lu et sera aimé.

L'Épopée de Waterloo a paru dans cette très intéressante collection des « Mémoires militaires » que publie actuellement, avec le plus grand soin, l'éditeur Ern. Flammarion.

V. G.

L'Émerveillée.

PAR GUSTAVE RAHLENBECK.

DIETRICH. Librairie d'Art. — Bruxelles 1896.

Un joli volume de contes, orné d'une eau-forte d'Armand Rassenfosse. L'écrivain et l'aquafortiste semblent frères : ils sont également attirés par le charme exquis de ces figures de jeunes filles dont la douceur d'âme voile pudiquement la sensualité. Au travers de ces pages, quelques paysages jolis, au tons fins d'aquarelle. Le conteur évoque maintes fois le souvenir de la campagne wallonne, vers laquelle son âme s'exhale avec une douceur mélancolique. Compatissant aux faibles, il raconte des histoires de pauvres hallucinés qu'un rêve d'amour ou de gloire fait mourir, non sans s'interrompre, toutefois, pour crayonner, en marge du récit, quelques croquis de « dessous », légèrement retroussés. Ces distractions sont responsables sans doute, de la trop fréquente incorrection de sa phrase. Pourquoi ne pas avoir retranché ces pousses ?

« Assise dans la forêt, au pied du même hêtre géant, ou trente jours auparavant, le prince de ses rêves lui était brusquement apparu, réalisant ainsi, magnifiquement, le fervent poème de ses aspirations vagues, de ses désirs inexprimés de vierge nubile qui en les songes de ses nuits passaient, troublantes, en son âme qu'ils laissaient triste sans se savoir de tristesses, Agnès pleurait ».

E. B.

Contes chimériques.

par JEHAN MAILLART (Paul Lacomblez, Bruxelles).

Sur les ailes de la Chimère, M. Jehan Maillart nous transporte dans les lointains pays que dominent les règnes heureux des princes et des princesses de légendes.

Des jeunes filles y dénouent, sous les instances amoureuses de leurs amants, la ceinture fleurie de leur pudeur. Des figures éclatantes et symboliques de conquérants y passent, suivis de leurs chevaliers et s'en vont vers les châteaux qu'habitent les dames de leurs pensées.

Ou bien encore nous voyons s'y dérouler des idylles cruelles et charmantes comme dans ce joli poème en prose intitulé : *l'Élu*.

De tous ces contes je préfère la « Vision de Rhanne » où se trouve, je crois, exprimée dans un style harmonieux, l'idée la plus heureuse.

De jolies expressions, de la poésie et de la sincérité font du livre de M. Jehan Maillart, un ouvrage agréable à lire.

Parmi cette décadence qui se manifeste dans le style de nos jeunes auteurs belges, l'harmonie des phrases n'est pas une de ses moindres qualités.

Peut-être préférerait-on des images un peu plus sobres, peut-être les idées sont-elles un peu trop vagues même sous un ciel de légende ? Mais ce sont là moins des défauts que des imperfections, que quelque expérience ne tardera pas à réformer.

FRANCIS DE CROISSET.

Philaster

tragédie de M. GEORGES EEKHOU, d'après Beaumont et Fletcher.

Le mardi soir de cette semaine, *Philaster ou l'amour qui saigne* a été représenté, sous les auspices de la Section d'Art de la Maison du Peuple, au Théâtre flamand. Aux balcons et aux galeries s'entassait, les coudes serrés, une foule endimanchée, des ouvriers, beaucoup de femmes, des enfants. M. Georges Eekhoud a commencé, en une brève conférence, par présenter la pièce. Il exalta la Renaissance anglaise, ses audaces qui mirent sur la scène, en leur horreur et leur beauté, les tranches de la chair et de l'âme. Les spectateurs écoutaient dans un silence attentif, s'intéressant aux paroles du conférencier, très disposés à trouver belle l'œuvre qu'on allait leur offrir comme telle. M. Georges Eekhoud place Beaumont et Fletcher à côté de Shakespeare. Certes, il est de mauvais goût de soumettre des esprits, des talents et surtout des génies à un mesurage. Shakespeare est colossal; il n'y a point de toise qui atteigne sa hauteur. Beaumont et Fletcher sont autres, bien que coïncidant avec Shakespeare en quelques points. Sans prêter à Beaumont et Fletcher la taille de Shakespeare, je trouve plus juste cette appréciation d'un contemporain :

Beaumont and Fletcher those stars that run
Their glorious course round Shakespeare's golden sun.

Philaster fut représenté en des circonstances désavantageuses. Une société d'amateurs avait assumé la tâche de jouer ce drame. Elle consacra à cette œuvre tout son dévouement, mais à l'inexpérience des interprètes se joignirent quelques mécomptes et, si les spectateurs ont eu des déconvenues, il faut qu'ils atténuent leur impression mauvaise en songeant aux difficultés que les organisateurs eurent à vaincre. Les acteurs jouaient pour la première fois en costume et avec les décors. Ajoutez au trouble qui résulta de ce fait, les encombres d'une figuration trop nombreuse, — le régisseur ayant voulu à tort rehausser d'un appareil douteux la pièce qui n'avait pas besoin de ce surcroît.

Le temps aussi bien que la compétence me manquent pour juger la traduction de M. Eekhoud. L'œuvre qu'il nous offrit, je l'ai trouvée belle et cela me suffit. Elle fut d'ailleurs publiée récemment et il importe peu de la résumer ici. Elle présente de grandes lignes sévères et pures, puis au regard qui les scrute, se révèlent des détails séduisants et se dévoilent des échappées lointaines. Parmi ces détails, me séduisirent surtout certaines paroles de *Philaster* et d'Aréthuse. Tantôt, en cette contrainte que la chasteté met à l'amour, leurs phrases étaient pénétrantes et douces; tantôt, aux heures de lutte et de revers, une tristesse pensive frissonnait dans leurs paroles. Pour parler des scènes où des beaux frissons m'émurent, je devrais les citer toutes, à part celles du quatrième acte qui, tout entier, m'a paru déplaisant, mais que M. Georges Eekhoud, par respect pour les auteurs, ne pouvait changer. L'œuvre captive par l'intensité et la fougue des sentiments qui s'y expriment. Les âmes, dans leurs antagonismes ou leurs amours, dégagent tout ce qu'elles ont de passions, sans tomber dans l'outrance au détriment du naturel.

Ce naturel fut exagéré par le jeu des acteurs. Il y eut dans leur maladresse un mélange de défauts, de naïvetés et de justesse qui a plut aux uns parce que leur simplicité faisait entrevoir ce qu'eut pu être une interprétation parfaite, elle déplut au plus grand nombre parce que l'ébauche que les acteurs donnait était rudimentaire. Cependant, des cabots vulgaires eussent, par des gestes factices et des attitudes de conservatoire, enlevé au drame cette saveur originale que les interprètes ont su, cette fois, garder sauve. Nous n'avons toutefois pu

manquer de regretter que les qualités de l'œuvre n'aient été mises en lumière par des artistes qui auraient eu autant de souplesse et de talent que ceux-ci dont je parle témoignèrent de bonne volonté.

Peu de ces critiques atteignent Aréthuse et Bellario. La première surtout, par sa prestance, sa grâce, son jeu moins heurté que celui de ses partenaires et sa diction moins uniformément ponctuée, la seconde, malgré une voix trop aigüe, ont rendu d'une manière très satisfaisante leurs rôles. Aréthuse eut une allure et des accents vraiment beaux dans son premier dialogue avec *Philaster*, et, plus tard, lorsque dans la forêt elle est étendue sur un tertre. *Philaster* soutint bien la pièce dont tout le poids reposait sur lui. Pharamon fut peu sympathique à la foule qui fut injuste en lui tenant peut-être rancune du personnage déplaisant qu'il représentait. Le Roi fut suffisamment noble. Les comparses, à part cependant le père de Bellario, furent mauvais et leur langage révélait trop leur origine bruxelloise.

Laissant de côté les tâtonnements et le dépaysement d'une troupe qui abordait la scène tragique, où chaque effort doit converger vers une impression de beauté totale, il faut envisager la beauté de la tentative et sa réussite. En Belgique, M. Georges Eekhoud a parlé devant une salle bondée, où les snobs étaient noyés dans le nombre, il a su intéresser cette foule, susciter en elle un frisson. Cette foule a été en communauté avec le génie des deux poètes étrangers, Beaumont et Fletcher, elle les a compris. Une telle tentative est rare et méritoire, et il faut applaudir à son succès.

LÉON PASCHAL.

Musique.

Les représentations de M. Ernest Van Dyck ont clôturé brillamment la campagne du théâtre de la Monnaie.

Le rôle de Tannhauser est aussi bien dans les cordes de l'éminent artiste que le rôle de Lohengrin et pour le public Bruxellois, qui n'avait pu l'applaudir que sous l'étrincelant costume du chevalier eu cygne, cela a été une révélation hautement captivante.

M. Gibert n'avait fait qu'esquisser le personnage de Tannhauser, aussi les différences d'expression générale ont elles été frappantes; car il n'y a pas que la voix tour à tour, douce, calme, grande, toujours souple et uniforme de timbre; mais aussi le jeu scénique que M. Van Dyck développe de manière à composer un type complet et grandiose. Il y a à citer comme exemple d'accentuation particulièrement saillante et bien comprise, le finale du 2^{me} acte, lorsque Tannhauser chancelant quitte la Wartbourg pour rejoindre les pèlerins, et au 3^{me} acte le récit du pèlerinage à Rome, qui devient la page la plus émouvante de l'œuvre. Une partie de ce récit dite à mi voix, avec des notes résonnantes comme des sanglots a empoigné littéralement le public.

Aussi les applaudissements, les bis, les rappels bruyants et les cris d'admiration sont partis d'eux-mêmes et unanimes. Ils se sont adressés tant au beau, noble et adroit chanteur, qu'à l'artiste profond et intelligent, ayant le souci d'une réalisation dramatique complète et élevée, provoquant l'émotion par la sincérité de la diction et de la musique.

M. Van Dyck, mériterait déjà, rien qu'à ce titre, une mention spéciale et la première place parmi les artistes contemporains du chant théâtral.

Rappelons que le célèbre artiste chantera pour la dernière fois à Bruxelles, le 14 et 16 mai, au Concert populaire, qui sera donné les deux fois à 8 h. 1/2 du soir à la Monnaie, avec le concours de M^{me} Bosman, de l'Opéra et de M. André Gresse.

Au programme, le 1^{er} acte de la *Valkyrie*, la *Mer* et la *Chevauchée des Valkyries*.

Le bureau de location est ouvert chez Schott pour ces deux concerts de grand attrait, ainsi que pour le concert Hans Richter, qui sera donné le 22 mai à la Monnaie, avec répétition générale le 21 mai, à 8 1/2 du soir, au même théâtre.

Parmi les artistes de la Monnaie non réengagées, citons M^{mes} Leblanc, Armand, Fœdor et M. Sentein.

A la dernière séance du Quatuor Ysaye, on a applaudi une très artistique et très impressionnante exécution du Quatuor de C. Franck et le grand Quatuor en *ut dièse mineur* de Beethoven.

Au Conservatoire, à la séance de musique de chambre pour instruments à vent et pianos, M^{lle} Dutilh s'est octroyée un joli succès par l'interprétation de quelques mélodies de L. Wallner, écrites sur des poèmes de la *Jeune Belgique*.

N. L.

Exposition Léonard Schaecken.

Léonard Schaecken n'est pas un inconnu pour nous. Après avoir il y a quelques années aperçu différentes pages intéressantes, sujets choisis dans les hospices de vieillards et dans l'émotionnante vie des miséreuses, nous avons vu en 93 au salon son portrait de M. Alph. Mally que nous retrouvons dans la présente exhibition rétrospective de ses portraits. Tout d'abord en entrant l'on est frappé par l'étonnante ressemblance et l'intéressante mise en page du portrait du nonce apostolique Mgr Nava di Bontife, à la figure bienveillante et affable de diplomate italien. Voici un fort joli tableau : Madame du Chastain, femme de notre collaborateur et ami ; à citer aussi les portraits de M^r et M^{me} Van Ysendijk, Madame Bernheuds, Mademoiselle Grottendick, Mademoiselle Hallet et Étienne Rolin et maintenant en voici un où toute la verve du jeune peintre au tempérament hollandais s'est donnée un libre cours : Uytterschaut, la figure était tentante pour un tel crayon, souple et laisser aller dans le métier, joyeuse violence des couleurs, le pastel a vraiment l'aspect d'un portrait de « camarade » enlevé en parlant « métier ».

Quelques charmantes aquarelles habilement brossées, vues de mers ou sous bois, complètent ce charmant salonnet duquel se dégage une réelle assurance de métier — chose rare en ces temps d'anarchie générale.

MAL.

Memento

Pour ceux de nos lecteurs qui ont des enfants ou des petits-enfants bien sages, voici une petite ballade de M. Paul Fort extrait le plus doucement possible du *Réveil*.

BALLADE DE LA MER.

Echec à la tempête avec nos bons batiaux.

Une reine aimait d'amour un biau mat'lot, alors il est parti aux Indes pour lui faire un trésor.

Echec à la tempête avec nos bons batiaux.

Un roi conquit la reine, avec ses noirs vaisseaux. La reine a tant de peine qu'elle s'a jetée dans l'iau.

Echec à la tempête avec nos bons batiaux.

— « Une reine à la mer ! » — Un requin passait là. Sans lui faire aucuns maux il avala le morceau.

Echec à la tempête avec nos bons batiaux.

Elle n'était pas tranquille dedans le grand vent'lot, mais elle restait fidèle à son cher matelot.

Echec à la tempête avec nos bons batiaux.

Tout ému de sa peine le bon requin, sitôt, il l'a menée aux Indes ou qu'il y a des chameaux.

Echec à la tempête avec nos bons batiaux.

Sur une de ces belles bêtes, dedans un palanquin, elle reconnaît son âme, qu'était roi du Tonkin.

Echec à la tempête avec nos bons batiaux.

Elle lui dit : « Matelot, viens réjouir ta reine » — « Bernique, j'en ai des mille plus belles dans mes domaines. »

Echec à la tempête avec nos bons batiaux.

— « Toi tu sens le tombeau... » — « Un r'quin m'a dévorée, c'est pas l'tombeau que j'sens, matelot, c'est la marée. »

Echec à la tempête avec nos bons batiaux.

— « Moi, toutes mes houris sentent la poudre d'riz, comme la reine au roi qu'on dit qu'est dans Paris. »

Echec à la tempête avec nos bons batiaux.

Alors, tout en pleurant, dans le ventre du r'quin, elle s'en est rev'nue pleurer dans son patelin.

Echec à la tempête avec nos bons batiaux.

Un roi conquis la reine, avec ses noirs vaisseaux. La reine n'a plus de peine, est douce comme un agneau.

Echec à la tempête avec nos bons batiaux.

PAUL FORT.

Çà, c'est le dernier batiau, nous nous empressons de le signaler à l'Amiral.

Si les enfants continuent à être bien sages, nous leur donneront dans le prochain numéro, une nouvelle ballade de M. P. Fort.

De plus en plus fort, c'est notre devise.

N. B. Toto s'est littéralement tordu.

A LIRE dans le dernier numéro du *Réveil* un article fort inté. ressant et fort bien fait de notre collaborateur M. Léon Paschal : *L'Art social et la Beauté*.

DE M. EDMOND PILON, ces bégaiements harmonieux :

Ta main blanche de beauté,
Tout automne et tout été
Et tout aurore dans les roses,

DU MÊME, ce petit tableau d'antonien :

L'âtre rose.

DU MÊME TOUJOURS, cette exhortation inspirée de la sagesse antique.

Cueillez les châtaignes aux châtaigniers !

Les cueillir aux palmiers serait cependant bien plus original !

LE MACAQUE FLAMBOYANT ! sous les espèces de M. Remy de Courmont :

« Voici que le chariot d'enfant, babilote de terre cuite, s'est durci et bronzé sous la patience du soleil et par magie ; la petite chose fragile qui voulait se casser, le bibelot dont l'attitude indécise faisait rire les grandes personnes à barbe japonaise et celles qui ressemblent à des poussahs de la Chine : elles riaient parce que l'effort à vivre semble absurde à ceux qui ne vivent plus guère, et l'avenir, ridicule à ceux qui sentent à leurs talons, pendre la queue lamentable des défuntées espérances : le joujou enfin s'est mis à marcher tout seul et à crier comme une locomotive.

» Ce cri vespéral des locomotives sous les pins, comme il s'inscrit douloureusement dans les reins paralysés ! « Hélas ! disait Origène, mes reins sont pleins d'illusions ! »

» Il s'agit de ceci : toute une littérature se meut emporté par cette œuvre de magie (c'est-à-dire illogique ou inattendue). Hier condamnés aux lentes promenades parmi les arbres inattentifs, les poètes réveillent au bruit hardi de leur passage les mondes

de la plaine et de la forêt : c'est le joujou qui passe, — et tout y passera, la courtisane Chrysis ayant, par sa beauté, fasciné le dernier obstacle et par ses yeux d'amour foré la dernière trouée. »

DANS LE BANC D'HUITRES de l'Art moderne, trouvé cette parole énorme !

« M. Gilsoul continue ses études d'eaux, de quais et de ville, piqués de réverbères allumés, le soir (par économie, sans doute ?) Il expose ses toujours mêmes effets dont il varie, autant que possible, la monotonie, et il réussit. »

Puisse l'Art moderne un jour aussi réussir à varier la monotonie de ses effets ; nous n'exigerions même pas qu'en variant, ces effets restent toujours les mêmes.

DANS LE MERCURE, à propos du dernier roman de M. Gustave Kahn, où le critique Rachilde reconnaît plusieurs paysages de Belgique :

« Le Roi fut, ahuri sous des éclats de bombes avertisseuses, meurt tué par une folle, portrait frappant de la princesse qui, je crois, vit fusiller Maximilien et en agonisa trente années ! »

Vous croyez bien mal, Madame. La princesse à laquelle vous faites allusion, la princesse Charlotte de Belgique, était en France lorsque Maximilien fut fusillé ; ces événements s'étant passés en 1867, trente ans ne sont pas encore écoulés depuis ; et la princesse Charlotte vit toujours, retirée dans son château de Bouchout.

AU THÉÂTRE DE LA MONNAIE, copié d'une affiche :

« La 7^e représentation de M. Van Dyck, se composant de la troisième de Tannhauser, etc. »

Décidément, ces pauvres directeurs connaissent le français aussi mal que la musique !

DANS la Revue générale du mois de mai, M. Eugène Gilbert apprécie de la manière suivante le rôle de la Jeune Belgique :

« C'est peut-être l'heure de le redire, maintenant que des dissentiments déplorables mettent aux prises notre jeunesse littéraire : on peut s'emballer sur des théories, et même sur de simples modes ; mais on ne devrait jamais oublier les faits. Or, il restera un fait, contre lesquelles ne prévaudront point les colères momentanées. Si les lettres belges existent au point de vue artiste, si l'étranger s'est habitué à suivre nos travaux, à s'y intéresser, à les encourager plus que nous-mêmes parfois, c'est au jeune et vaillant groupe de ceux qui, voilà quinze ans passés, s'intitulèrent *La Jeune Belgique*, qu'il le faut attribuer. Avant eux, nous avions, *rari Nantes*, quelques écrivains dont le talent forçait la renommée, mais ces exceptions faisaient davantage ressortir l'inexistence de nos lettres en tant que « mouvement ». Ah ! je sais tout ce que l'on peut dire ! Je sais qu'en Belgique tous les errements et toutes les variations d'opinions sont acceptées en politique, tandis qu'en matière d'art le faux pas du début marque d'une tare ineffaçable. Je me rappelle d'ailleurs les « feux de peloton » et les balles égarées des premières campagnes. Je me rappelle d'amusantes rodomontades et des danses enragées de guerriers Apaches, fumisteries dont furent les premiers à s'égayer ceux mêmes d'entre les victimaires qui paraissaient les plus convaincus à la besogne. Des fautes plus graves, des confusions de principes, des exaltations inconsidérées de toute indépendance furent à blâmer trop souvent, je le sais aussi. Mais quelles batailles se peuvent livrer sans qu'il se produise des injustices et des écarts ? Rien d'ailleurs, ne peut empêcher que la Belgique reçoive sa belle efflorescence littéraire des quinze dernières années aux Waller, aux Gilkin, aux Giraud, aux Eckhoud, aux Verhaeren, aux Nautet, aux Verlant, aux V. Gille, etc... Si cela ne peut excuser, aux yeux de certains et à nos propres yeux, les excessives libertés prises, il me paraît que les artistes du moins devraient s'en souvenir, même

au sein des plus bouillantes polémiques. Un d'entre nos poètes qui resteront le plus sûrement, M. Ivan Gilkin, dans une brochure judicieusement pensée et alertement écrite, *Quinze années de littérature*, vient de le dire carrément. Le lecteur impartial, sans épouser toutes les idées et tous les griefs de l'auteur, sans prendre aucunement parti dans une querelle à laquelle il entend rester étranger, ne pourra s'empêcher, plus d'une fois, d'applaudir ce plaidoyer *pro domo*. Et, ma foi ! ayons toutes les audaces : conseillons la lecture de ces pages à maintes personnes, excellentes dans leurs intentions, mais un peu superficielles dans leurs jugements, qui s'obstinent à appeler *style Jeune Belgique* le parler congolais de M. René Ghil. »

M. LÉON GAUTIER, dans le remarquable chapitre sur l'épopée qu'il a écrit pour l'*Histoire de la Langue et de la Littérature française* dont M. Petit de Julleville dirige la publication, dit en parlant du pseudo vers libre (T. I. ; p. 116).

« C'est le cas de protester ici contre tous les essais prétendus rythmiques de ces décadents contemporains qui lancent dans la circulation de prétendus vers de neuf, de onze, de treize ou de quatorze pieds et qui regardent l'antique césure comme une mauvaise plaisanterie. Il y a plus de huit cent ans que nos vers classiques sont sortis du génie national sans qu'on puisse nommer celui qui les a inventés. Ils sont l'expression de ce génie, et il n'y a jamais eu, il n'y a pas, il n'y aura jamais, en dehors de ces rythmes vraiment français que des essais puérils et des hardiesses infécondes. »

La Chambre des Représentants en 1894-1895.

Biographies de nos 152 députés, par A. HENRY et F. LIVRAUX, précédées d'une *Etude sur le Mouvement et la Vie parlementaire en Belgique depuis 1830 jusqu'à nos jours*, par A. DE RIDDER, et suivies d'une *Notice sur le Palais de la Nation*. Ouvrage orné de 157 portraits, d'un plan de la Chambre et de plusieurs vues du Parlement (1 vol. in-8° 468 pages, 3 fr. 50. Bruxelles, Société belge de Librairie, 1896.)

Cet livre est fort documenté ; il contient notamment le Règlement de la Chambre qui n'avait jamais publié auparavant, croyons-nous.

Par la quantité de renseignements qu'ils contiennent, il est le manuel indispensable à tous ceux qui veulent suivre de près nos débats parlementaires.

C.

ENCOURAGÉE par le succès de *Philaster*, la section dramatique de la Maison du Peuple va mettre à l'étude *Les Chevaliers d'Arishophane*,

Bibliographie.

JEAN AICARD. Jésus, poème. — GEORGES AURIOL. Hanne-ton vole ! — MAURICE BOUCHOR. Les chansons de Shakspeare. — ALBERT COLLIGNON. La Religion des lettres. — JULES LECOMTE. Espagne. — PIERRE MASSONI. Les joies prochaines. — ADOLPHE RETTÉ. La Forêt bruissante. — JOSÉ HENNEBICQ. Le prince des Lettres françaises ; Villiers de l'Isle-Adam. — F. MAHUTTE. Sans horizon. — V^{te} DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL. Un roman d'amour. — RICHARD O'MONROY. Quand j'étais capitaine. — VICTOR DEBAY. Hors la vie, roman du moyen-âge. — P. THUREAU-DANGIN. Un Prédicateur populaire dans l'Italie de la Renaissance ; St-Bernardin de Sienne. — RENÉ DOUMIC. Etudes sur la littérature française. — REMY DE GOURMONT. Le Pèlerin du Silence. JEAN LAHOR. Les quatrains d'Ol-Ghazali. — CAMILLE DOUCET. A l'Institut. — J. C. BROUSSOLLE. Pèlerinage ombriens ; études d'art et de voyages. — PIERRE JAY. Le Pessimisme wagnérien. — EMILE ZOLA. Rome. — EDMOND PICARD. Le Sermon sur la Montagne et le Socialisme. — J. DE TALLENAY. Au Sanatorium.

En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures 4 00

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches 10 00

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages 2 50

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution*. 1889. In-8°, 32 pages 1 00

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° 0 60

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. 2 50

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques 2 00

MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. 1 00

PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte 6 00

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages 2 00

WODON (Louis). — *La forme et la garantie dans les contrats francs*, étude d'histoire de droit. 1893. In-8°, 240 pages. 6 00

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

FRANZ CUMONT

professeur à l'Université de Gand.

FASCICULE I

TEXTES LITTÉRAIRES ET INSCRIPTIONS

In-4°, 184 pages. Prix : 10 francs.

FASCICULE II

MONUMENTS FIGURÉS (Première partie)

In-4°, 108 p., 124 fig. dans le texte et 3 planches en héliogravure.
Prix : fr. 12.50.

FASCICULE III

MONUMENTS FIGURÉS (seconde partie)

In-4°, 175 p., 287 fig. dans le texte et 5 planches en héliogravure.
Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule, complétant l'ouvrage, est sous presse.

Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; Euts, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N^{os} 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N^{os} 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N^{os} 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

VILLES MORTES. BRUGES

Onze Lithographies originales d'Alexandre HANNOTIAU

Hommage à Bruges, d'Emile VERHAEREN

Album grand in-folio, imprimé à **soixante-dix** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur.

Planches barrées après le tirage.

*Vieilles gloires (titre) — Calvaire — La Chapelle de Jérusalem — Notre-Dame — La chambre du Carillonneur
Le Marché du Mercredi — Le logis des sires de Gruthuse — L'Enclos du Béguinage — Vieilles eaux — La cour des Halles.*

N^{os} 1 à 4. Épreuves sur japon. *Vendus.*

N^{os} 5 à 12. Épreuves sur chine avant la lettre. *Vendus.*

N^{os} 13 à 70. Épreuves sur chine, avec lettre : 35 francs. — *Il reste encore 8 exemplaires à vendre.*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné.....
demeurant à..... rue.....
déclare souscrire un abonnement d'un an à la JEUNE BELGIQUE, à partir du (I)
..... et m'engage à payer sur présentation une quittance de la somme de
dix francs, montant du dit abonnement.

A....., le..... 189

(SIGNATURE)

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.